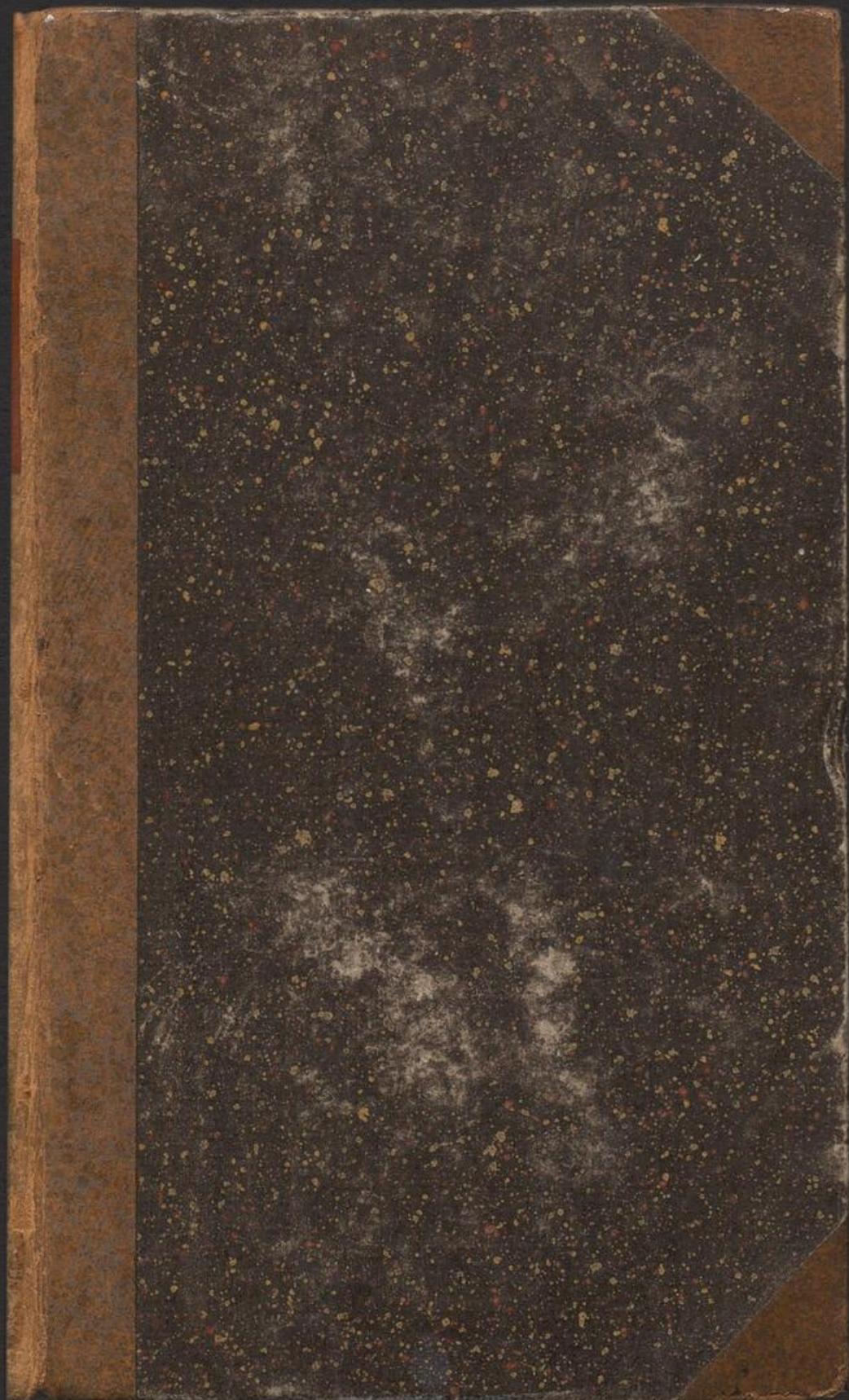


HISTOIRE
DE LA
POESIE
BRANCOISE.

10

IX

45



En Paris,

2. fe. — 50 c.

~~10 - IX - 92~~

10 - IX - 45

BOIRE

BOIRE

199.

HISTOIRE

DE LA

POËSIE

FRANÇOISE.



HISTOIRE

DE LA

POÉSIE

FRANÇOISE

HISTOIRE

DE LA

POËSIE

FRANÇOISE;

Avec une Défense de la Poësie.

Par feu M. l'Abbé MASSIEU,

de l'Academie Française.



A PARIS,

Chez **PRAULT** Fils, Quay de Conty,
vis-à-vis la Descente du Pont-Neuf,
à la Charité.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

HISTOIRE

DE LA

POÉSIE

FRANÇOISE

Avec une Histoire de la Langue

par M. L. M. M. M. M. M.

de l'Académie Française.



A PARIS,

CHEZ PRAULT, Libraire, Cour du Commerce

vis-à-vis la Bibliothèque du Roi.

à M. D. C. C. L. X. X. I. I.

M. D. C. C. L. X. X. I. I.

Avec Approbation de l'Académie des Belles-Lettres.



P R E F A C E

DE L'ÉDITEUR.



L y a plus de quinze ans que l'excellent Ouvrage qui paroît aujourd'hui devoit avoir satisfait à la juste curiosité du Public, qui sçait que feu M. l'Abbé Massieu avoit entrepris l'Histoire de la Poësie Françoise, & en avoit déjà achevé les deux premières Parties, lorsque la mort nous l'a enlevé. Ses Manuscrits me furent remis dès ce tems-là, & je crus y pouvoir trouver assez de maté-

riaux pour composer sur son même plan les deux dernières Parties, & rendre ainsi cet Ouvrage complet. Je sentoís que c'étoit s'exposer à des comparaisons humiliantes, que de mettre le stile du Disciple à la suite de celui du Maître ; mais je sentoís en même-tems que le Disciple devoit le sacrifice de son amour-propre à la gloire de son Maître, & le précieux dépôt qui lui avoit été confié au Public. J'examinai donc avec attention toutes les collusions qui avoient été faites par cet Illustre Academicien, & qui devoient entrer dans l'Histoire de notre Poësie, depuis le commencement du Règne de François I. où il en est demeuré jusqu'à présent. Je n'y trouvai rien qui ne

P R E F A C E. ii)

dût y avoir place, mais je m'aperçus bien-tôt que pour remplir le Canevas que M. l'Abbé Mafieu s'étoit tracé, il s'en falloit beaucoup qu'il n'eût encore ramassé tout ce qui lui étoit nécessaire. Le sujet des deux premières Parties étoit sans contredit le plus difficile. Il falloit pour l'exécuter fouiller dans toutes les Bibliothèques, consulter une infinité d'Auteurs, feuilleter de vieux Bouquins, les lire même avec application pour se mettre en état d'en porter un jugement, & d'en citer quelques passages qui en pussent donner une idée. Tout ce cahos du premier âge de notre Poësie a été, comme on le verra parfaitement débrouillé par notre Auteur. Il a sçu rendre interres-

fante pour tout le monde une matière, qui jusqu'ici ne l'avoit été que pour un petit nombre de gens de Lettres, amateurs de tout ce qui est marqué au coin de l'Antiquité. A travers combien de ronces & d'épines ne lui a-t-il pas fallu percer pour cueillir les Roses qu'il présente à ses Lecteurs. Il n'y en aura point qui ne regarde comme un jeu & un amusement ce qui reste à faire de cet Ouvrage, en comparaison de la peine & du travail qu'à du coûter ce qui est fait. Cependant ces deux dernières Parties ne laisseront pas d'avoir leurs difficultés dans l'exécution. Il est vrai que plus l'Histoire se rapproche de notre tems, & plus il est facile de trouver de bons mémoires pour la composer;

P R E F A C E. v

mais il est encore plus vrai qu'elle exige beaucoup plus d'exactitude. Les Hommes & les Faits dont on parle étant plus connus, l'Historien est nécessairement en butte à la censure d'un plus grand nombre de personnes ; & quoiqu'on ne s'engage pas à rapporter toutes les aventures, & tous les bons mots des Poëtes, si la censure ne trouve point de prise sur l'omission de ceux dont on n'aura point parlé, il sera difficile qu'elle n'en trouve beaucoup sur le choix de ceux qu'on aura cités. D'ailleurs, le Règne seul de François I. a fourni plus de Poëtes qu'il n'y en avoit eu depuis l'origine de notre Poësie, les Régnes suivans en ont produit encore davantage, surtout celui de Louis XIV. de for-

te que si l'on veut, pour suivre le plan de M. l'Abbé Massieu, s'étendre sur chacun de ces Poëtes, autant qu'il l'a fait sur les Anciens; ces deux dernières Parties n'auront aucune proportion avec les premières, & formeront un Volume très-considerable. Cependant ni la crainte des Critiques auxquelles doit s'attendre tout homme qui se donne au Public, ni la longueur de l'Ouvrage, ne m'auroient détourné du dessein que j'avois pris d'abord à l'entreprendre, si la situation de mes affaires m'avoit permis de passer quelques années à Paris. Le commerce des gens de Lettres qui y sont en plus grand nombre que par tout ailleurs, la facilité d'y trouver les Livres qui peuvent donner des éclaircisse-

P R E F A C E. vij

mens sur cette matiere, & ceux dont on est obligé de rendre compte, font des secours qui ne se trouvent point dans la Province, & sans lesquels il n'est pas possible même d'ébaucher une Histoire de cette espèce. Je ne suis cependant pas encore tout-à-fait sans espérance de pouvoir un jour puiser dans toutes ces sources; mais il n'est pas juste que le Public attende ma commodité pour voir un Ouvrage qui lui est annoncé depuis si long-tems, & sur lequel il a d'autant plus de droit qu'il se l'est acquis par les applaudissemens qu'il a donnés à tout ce qui est sorti de la plume de ce sçavant Ecrivain. Quelques années avant sa mort, il lut à l'Académie des belles Lettres un discours qu'il

avoit composé pour la défense de la Poësie. Quoique ce petit Ouvrage ait été imprimé dans les Recueils de cette Académie, comme j'en ai trouvé le Manuscrit à la tête de son Histoire de la Poësie Françoise, & que je lui ai souvent oui dire à lui-même que son dessein étoit de le faire servir de Préface à cette Histoire, pour se justifier en quelque façon de l'avoir entreprise : J'ai cru non-seulement ne pouvoir me dispenser de suivre son intention, mais que ceux même qui l'auroient vû ailleurs ne seroient pas fâchez de le retrouver ici.



DEFENSE
DE LA
POËSIE.

UNE des grandes marques du peu de certitude qui se trouve dans les connoissances de l'esprit humain, c'est la maniere dont il varie dans ses jugemens. Non seulement un même homme pense en divers tems tout differemment de la même chose: mais il semble que les idées des Nations entieres soient aussi sujettes à cette vicissitude. On est tout surpris que ce qui étoit le plus en vogue chez un Peuple, à quelques années de là tombe dans le mépris. Ce qui

A

fait honneur , & ce qui est un titre de recommandation dans un tems , avilit & donné l'exclusion dans un autre.

Presque tous les Arts ont éprouvé tour à tour cette disposition que les hommes ont au dégoût & au changement. Mais je ne sçai si aucun Art s'en est plus ressenti que la Poësie. On l'a vûë triomphante dans de certains siècles , & dans d'autres humiliée & abbatuë. Il y a soixante ans , que sous le ministere d'un des plus grands génies que la France ait jamais eu, la Poësie se trouva parmi nous au plus haut point de sa gloire. On faisoit un cas particulier de ceux qui la cultivoient ; elle élevoit aux dignitez , & menoit à des fortunes considérables. Maintenant il semble que cette grande ardeur qu'on avoit pour Elle se soit rallentie. Il ne paroît pas qu'on soit fort touché du mérite des Poëtes ; & l'on ne pourroit en citer qu'un fort petit nombre , que le commerce des Muses ait élevez ou enrichis.

¶ Mais on ne se contente pas aujourd'hui

de mépriser la Poésie, on la condamne. Plus rigides, & peut-être moins vertueux que nos Peres, nous traitons d'amusement frivole & pernicieux, ce qu'ils regardoient comme un Art honnête & utile. Un Ministre protestant qui a beaucoup de mérite, fils d'un des plus excellens Critiques du dernier siècle, & frere d'une personne qui par la beauté de son esprit & par l'étendue de son sçavoir, fait honneur à son Sexe & à la France; a publié depuis quelques années un assez long Traité, pour faire voir que la Poésie est non seulement très-utile, mais encore très-dangereuse. Un Pere Bénédictin fort connu par ses beaux Ouvrages, donne assez à entendre que sur ce point il est du même sentiment que le Ministre; & quoiqu'il garde plus de mesures & qu'il semble distinguer deux sortes de Poésies, l'une bonne & l'autre mauvaise; il est certain que les principes qu'il pose concluent également contre l'une & contre l'autre. Mais quelque autorité que ces

deux Sçavans hommes ayent dans la République des Lettres : on doit avouer , & ils n'en disconviendroient pas eux-mêmes , que la Poësie eut autrefois un adverfaire encore plus redoutable. Ils ont dans l'antiquité un illustre garant de leur opinion. Platon a pensé comme eux. Ce grand homme dont les Ouvrages ont fait l'admiration de tous les siècles , & font aujourd'hui la passion d'un petit nombre de Sectateurs choisis , désapprouve la Poësie , & bannit les Poëtes de sa République. Doit-on se taire , dès qu'un aussi grand homme a parlé ? Où nous est-il permis d'examiner avec tous les égards dûs à un génie du premier ordre , si dans la question présente son sentiment particulier doit l'emporter sur le sentiment général de tous les hommes ?

Après avoir lû assez exactement ce qui s'est écrit contre la Poësie , je trouve que les reproches qu'on lui fait peuvent se réduire à deux principaux. On prétend qu'elle est propre à gâter l'esprit , & à corrompre le cœur.

On soutient que par rapport à l'esprit, la Poësie produit trois effets très-pernicieux ; qu'elle l'accoutume au faux, l'énerve & l'effémine ; enfin qu'elle le dégoûte des études sérieuses & utiles, & le rend incapable des grandes connoissances. La Poësie, dit-on, n'offre à l'esprit de toutes parts que des faussetez ; elle ne le repaît que de fables & de chimères. On ne peut disconvenir en effet, qu'elle ne se serve de l'apparence du mensonge ; mais elle ne s'en sert que pour amener les hommes à la vérité. Il faudroit n'être guéres initié dans les mystères de cet Art, pour ignorer que les fictions qu'il employe, sont autant d'allégories. Tout le monde sçait qu'il y a deux manières d'enseigner la vérité aux hommes : l'une couverte & mystérieuse, l'autre dévoilée & toute simple. Les Anciens étoient idolâtres de la première ; nous nous sommes déclarés pour la seconde. Croyons que c'est la meilleure, puisque c'est la nôtre ; mais ne condamnons qu'a-

vec circonfpection & avec retenuë, celle qui se trouve autorisée par la pratique de la plus saine Antiquité. Il est certain qu'en ces premiers tems, tout ce qu'il y avoit de plus excellens Ecrivains, dans quelque genre que ce pût être, aimoient à déguiser leurs enseignemens sous des fictions agréables & ingénieuses : non seulement les Auteurs profanes, mais les Auteurs Sacrez en ont usé de la sorte. L'Écriture est pleine de Paraboles & de Figures. Celui qui est la vérité même, n'a pas dédaigné de recourir plusieurs fois à ce langage, pour se faire entendre des hommes. On ne peut donc blâmer les premiers Poëtes, de ce qu'ils ont choisi cette maniere préférablement à toute autre ; ils n'ont fait en cela que se conformer au goût de leurs Siècles, & que suivre ce qui étoit le plus généralement approuvé.

Que si l'on recherche quel pouvoit être le principe de cette passion que les Anciens avoient pour les Allégories & pour

les Fictions , on trouvera qu'elle venoit d'une grande connoissance de la Nature. En effet pour peu qu'on étudie les hommes , on découvre qu'ils ont une aversion secrete pour la vérité : sur-tout lorsqu'elle touche à leurs passions , & qu'elle attaque leurs cœurs dans des endroits délicats & sensibles. Mais autant qu'ils haïssent la vérité , autant ils aiment le mensonge. De-là ce goût qu'ils ont naturellement pour les Fables & pour les Contes. Nous avons beau faire les Graves , nous sommes tous Enfans sur ce point. Un tissu d'avantures extravagantes & ridicules , qui sont destituées de toute vraisemblance , mais où le merveilleux se trouve , a souvent plus de force pour attirer & pour soutenir notre attention , que le discours le plus raisonnable & le plus sensé. Les premiers Poëtes , qui furent aussi les premiers Philosophes , s'aperçurent de ces deux dispositions du cœur de l'homme. Ils comprirent , qu'ils tenteroient inutilement de les changer ;

& crurent que le seul parti qui leur restoit à prendre, c'étoit de tirer un bien d'un mal nécessaire. Ils s'accommoderent donc à notre foiblesse, par l'impossibilité de faire mieux, & pour nous amener insensiblement au point qu'ils vouloient, ils nous présentèrent le Faux en apparence, & le Vrai dans le fond.

Un autre avantage que cette maniere avoit encore, c'est qu'elle étoit revêtuë d'un air de mystere. Or il n'y a rien qui soit plus propre à réveiller la curiosité des hommes. Veut-on presque à coup sûr leur inspirer l'envie d'approfondir une chose, il ne faut que leur laisser entrevoir qu'on la leur cache. Ces voiles & ces gazes que les Poëtes mettoient sur les instructions, donnoient de l'empressement pour des veritez, sur lesquelles on n'auroit pas jetté les yeux, s'ils les eussent présentées toutes nuës.

Enfin cette maniere flattoit agréablement l'amour-propre des Lecteurs, en leur donnant lieu de penser, qu'ils fai-

soient quelque usage de leur pénétration. L'esprit de l'homme est naturellement vain. Il n'aime pas qu'on lui montre les objets trop à découvert. Quand on les lui met dans un si grand jour, il croit qu'on se défie de ses lumières; Il veut qu'on se repose sur lui de quelque soin, & qu'on lui laisse quelque chose à deviner. Or il trouvoit dans ces Allegories, dequoi se satisfaire. Elles ouvroient un beau champ aux conjectures, qui souvent alloient bien au-delà de ce que les Poëtes s'étoient promis. La vérité gagnoit à tout cela, & se montrait; & par là le plaisir flatteur qui naissoit de ces découvertes, se trouvoit accompagné d'une utilité solide. C'est ainsi que les premiers Poëtes se servirent des passions de l'homme pour le corriger, & chercherent le remède dans le mal même. C'est par cette raison qu'Homere, celui de tous qui a le mieux connu le cœur humain, a rempli ses Ouvrages d'un si grand nombre d'Allegories. Nous avons l'intelligence des plus confi-

dérables. Qui ne voit que cette merveilleuse chaîne d'or, avec laquelle Jupiter se vante d'enlever le Ciel & la Terre, les Dieux & les Hommes, nous marque la disproportion infinie de tous les Etres réunis ensemble à l'Etre Souverain; que les disputes & les dissensions éternelles des Dieux, nous représentent cette opposition & cette guerre qui se trouve entre les premiers principes dont tous les corps sont composez: que ces vents enfermés dans des outres, qu'Ulysse cachoit à ses Compagnons avec tant de soin, ne sont autre chose que les secrets d'Etat qui ne doivent point venir à la connoissance des Peuples; que les Sirenes qui par leurs voix mélodieuses attiroient les passans dans des écueils, que Circé qui par ses enchantemens les changeoit en bêtes, sont des images naïves de la volupté qui charme & qui abrutit les hommes. S'il y en a quelques-unes que nous n'entendons pas aujourd'hui, n'en accusons point ce grand Poëte qui étoit intelligible de son

tems. Craignons qu'il n'y ait en cela plus de notre ignorance, que de sa faute. Reconnoissons du moins de bonne foi, qu'il a prétendu cacher un sens sous ces dehors; & que son intention n'a jamais été qu'on prît à la lettre des aventures si manifestement fabuleuses. Les Poètes qui sont venus depuis, se sont formez sur ce grand modèle; & à son exemple ils ont enfermé dans des fictions presque tous les secrets de la Théologie, de la Morale & de la Physique. Mais en se servant de ces fictions ils n'ont eu en vûë que la vérité; & ils ont toujours pris pour règle fondamentale de leur Art, cette maxime importante, qu'un d'entr'eux a si heureusement exprimée dans ces deux vers.

Rien n'est beau que le vrai. Le vrai seul est aimable,

Il doit regner par tout, & même dans la Fable.

On prétend en second lieu, que la Poësie ôte à l'esprit son activité & sa force. Il n'est pas possible, dit-on, qu'enchaîné avec la mesure ou avec la rime, qu'éner-

vé par la douceur des sons & par la mollesse des nombres , il s'éleve à rien de grand. Il y a lieu de douter , si ceux qui parlent de la sorte , ont jamais bien compris la nature de la Poësie. Ils sçauroient pour peu qu'ils la connoissent , qu'elle consiste principalement dans cet enthousiasme si vanté , qui saisit le Poète , & qui l'enleve. Poussé par cette impression divine , il renverse tout ce qui s'oppose à son passage. La Rime , la Mesure ne lui présentent que de vains obstacles. Si dans de premiers efforts & lorsqu'il est encore à froid , il les trouve indociles & rebelles : à peine est-il échauffé de ce beau feu , qu'il les assujetit & les maîtrise. Et alors elles se rangent comme d'elles-mêmes sous le joug de la raison ; & au lieu de la gêner & de l'affoiblir , elles l'aident & la fortifient. Et voilà peut-être ce que la Poësie a de plus admirable ; c'est qu'encore qu'elle soit asservie à des Loix très-dures , non seulement elle parle sans contrainte , comme la Prose , de tout ce qui

peut entrer dans le discours ; mais elle en parle avec une élévation & une force , où la Prose ne peut atteindre. Aussi voyons-nous que tous les plus habiles Maîtres dans l'art de penser, ont toujours regardé la Poësie comme la meilleure école où cet Art se pût apprendre. Ils ne recommandent rien tant que la lecture des Poëtes , sur-tout que celle d'Homere. Arioste le donne pour modèle à quiconque se propose de bien écrire ; & le met au-dessus de tout ce qu'il y a jamais eu d'écrivains soit pour l'impression ou pour la pensée. Ses Ouvrages , si nous en croyons Cicéron , ne sçauroient être trop dans les mains de ceux qui aspirent à la véritable éloquence ; & au sentiment de ce grand Connoisseur , quelque prodigieuses que fussent les dispositions qu'Homere avoit pour la Poësie , il étoit encore plus Orateur que Poète. On ne peut lire sans étonnement ce qu'en dit Quintilien : il en parle comme d'un homme qui a étendu les limites de l'esprit humain ; qui

a possédé les idées de tous les genres d'écrire ; & qui nous offre lui seul des exemples de toutes les beautés différentes , qui peuvent entrer dans la composition d'un Ouvrage. Longin le cite éternellement , & puise plus dans ses écrits que dans les autres Auteurs ensemble. Nous sommes tout au moins un peu vains , si nous croyons nous connoître mieux en sublime qu'Aristote , que Cicéron , que Quintilien & que Longin. Or ces excellents Critiques étoient persuadés , principalement chez les Poètes qu'il en faut chercher des modèles. En effet , où peut-on en trouver de plus fréquens que dans les Ecrits d'Homère & de Virgile , de Sophocle & d'Euripide , de Pindare & d'Horace ; & si j'ose ajouter encore ici d'autres noms , qui vraisemblablement passeront à côté de ceux-là jusqu'à la postérité la plus réculée , que dans les Ecrits de Malherbe & de Racan , de Corneille & de Racine ? N'est-ce pas dans leurs Ouvrages que l'on découvre tout ce que l'es-

prit humain a conçu de plus heroïque & de plus merveilleux. Pouvons-nous arrêter nos regards sur les grands traits & sur les hardiesses heureuses dont ils sont pleins, sans nous sentir comme animez de leur génie ; & sans éprouver que l'élévation & la noblesse de leurs sentimens se répandent jusques sur les nôtres ? Mais si de la Poésie profane nous passons à la Poésie sacrée ; si nous jettons les yeux sur les deux Cantiques de Moïse & sur les Pseaumes : quels effets ne produira point sur nous cette foule de beautez vives & animées qui s'y présentent de toutes parts ? Les Fleuves qui remontent vers leurs sources, les Mers qui s'entrouvrent & qui fuyent ; les Collines qui tressaillissent ; les Montagnes qui fondent comme de la cire, & qui disparoissent. Le Ciel & la Terre qui écoutent dans le silence & dans le respect ; toute la nature qui s'émeut & qui s'ébranle devant la face de son Auteur ; sont peut-être les choses les plus réservées, qui ayent ja-

mais été dites. Qui ne seroit frappé à la vûë de ces grandes images ? Quoi de plus propre à tirer l'ame de sa situation ordinaire, & à l'élever au-dessus d'elle-même. Quels trésors ne peut-on pas tirer de ces mines, pour peu qu'on sçache les creuser ? Quelle source de pensées sublimes, & d'expressions magnifiques ? C'est donc sans fondement qu'on reproche à la Poësie, qu'elle abaisse l'esprit. On pourroit peut-être lui reprocher avec plus de raison qu'elle l'élève trop. Mais en cela même elle se prescrit des bornes. Sage jusques dans ses emportemens, elle sçait se modérer au milieu de son vol le plus rapide. Une de ses principales règles, c'est qu'on ne peut avec trop de soin éviter l'excès. Si l'on excepte quelques genres de Pièces, dont le caractère particulier demande qu'on s'abandonne sans ménagement & sans réserve ; dans tous les autres, elle extenuë ses forces à dessein ; & n'allant que jusqu'au point qu'il faut, elle nous marque ce que nous

nous devons nous permettre & nous défendre.

Mais du moins, dit-on, la Poësie est un obstacle au Sçavoir. Ses charmes ôtent le goût des autres études, qui sont moins agréables & plus solides. Un Poëte occupé & enchanté de ses Ouvrages, n'a ni la volonté ni le tems d'approfondir, & compte pour rien tout le reste. Il est vrai que la Poësie a ses agrémens; & que parmi ce grand nombre d'Ouvriers de toute espèce qui sont dans le monde, il n'y en a point qui doivent plus que les Poëtes être sur leurs gardes contre les illusions de l'amour-propre, mais cela n'empêche point qu'ils ne puissent & qu'ils ne doivent être sensibles aux avantages des autres Sciences. Non seulement il n'est pas impossible qu'un Poëte soit sçavant, mais c'est une nécessité qu'il le soit. Tous ceux qui prescrivent des règles sur l'Eloquence, demandent dans l'Orateur une érudition prodigieuse. Ils veulent qu'il soit profond dans la Juris-

prudence & dans la Philosophie, dans l'Histoire & dans la Fable, dans la Chronologie & dans la Géographie; Quintilien même ajoute dans la Géométrie & dans la Musique. Si ces connoissances sont nécessaires à un Orateur, elles le sont beaucoup plus à un Poëte. Car il est rare que quelques-unes trouvent leur place dans un Plaidoyer ou dans une Harangue; au lieu que presque toutes entrent naturellement dans un Poëme, pour peu qu'il soit de longue haleine. Il paroît en effet par les écrits de tout ce qu'il y a jamais eu de plus grands Poëtes, qu'ils ont été très-éclairés. Eh ! que ne sçavoit pas celui qui a produit tous les autres, & qui du consentement de tous les siècles est le premier par l'ordre du tems & du mérite ? Instruit à fond de ce qui regarde le cœur de l'homme, la structure du corps, les caracteres & les mœurs des Peuples, la situation & les propriétés des Pais, les différentes qualitez des animaux, le flux & le reflux des mers, la

source & le cours des fleuves, la nature & le mouvement des astres, les secrets des Arts Libéraux & Mécaniques; il semble qu'il n'ait rien ignoré de tout ce que l'homme peut apprendre, & que son sçavoir n'ait point eu d'autres bornes que celles de l'Univers. Si les lumieres de Virgile n'étoient pas si vastes, elles ne laissoient pas d'être fort étenduës. Quelle connoissance n'avoit-il pas de l'agriculture dont il nous a donné de si beaux préceptes; des anciennes coutumes de l'Italie qu'il a décrites d'une maniere si exacte; des cérémonies & des mystères de la Religion payenne, dont il nous a laissé les monumens les plus curieux qui soient venus jusqu'à nous; de l'Histoire Romaine, qu'il a trouvé le secret d'enchâsser avec tant d'art dans son Ouvrage, & de traiter avec toute la pompe & toute la magnificence que demande un sujet si riche, de la Philosophie d'Epicure, qu'il a presque toute renfermée dans une Eglogue; de celle de Pythagore & de Platon

dont il nous donne une si haute idée dans le sixième Livre de l'Eneide. Mais la science n'a pas été le partage des seuls Poètes anciens. Il seroit aisé de faire voir qu'entre nos modernes ceux qui se sont le plus distinguez par une érudition profonde, ont presque été tous Poètes. On ne dira pas que les Scaligers, les Grotius, les Petauts fussent des hommes médiocrement sçavans. Or on ne sçait jusqu'où alloit leur passion pour la Poësie. Scaliger nous a laissé un gros Recueil de vers, & un Volume fort ample sur la Poëtique. Nous avons de Grotius plusieurs pièces d'une diction si pure & si élégante, qu'au sentiment de nos meilleurs Critiques elles ne sont pas indignes de l'ancienne Rome. Quand on lit les Poësies Grecques & Latines du P. Petaut, on ne comprend pas qu'il ait pû trouver du tems pour composer tant d'autres beaux Ouvrages sur les matieres les plus importantes; & l'on est tenté de croire qu'il avoit passé sa vie à lire Homere & Virgile dont il prend

fi bien le tour & le caractère. Que s'il m'étoit permis d'alléguer des exemples vivans, je pourrois citer un des plus sçavans hommes de l'Europe, qui consommé dans toute sorte de Littérature, & qui employant à *Aulnai* son loisir* comme Ciceron employoit le sien à *Tusculum*, fait des vers Latins aussi bien & peut-être mieux que personne de son siècle. Je pourrois sans sortir de cette Compagnie y trouver un homme, dont le moindre mérite est d'être Poëte; & qui bon Géomettre, * bon Physicien & bon Astronome, sçait joindre aux sciences les plus sérieuses & les plus abstraites, tout le badinage & tous les agrémens des Muses Françoises. Si donc nous éprouvons par une expérience personnelle, que l'amour des vers nous empêche de nous élever à ces connoissances, ne nous en prenons point à la Poësie, qui bien loin de les exclure a souvent besoin de leurs secours;

* M. l'Abbé Bignon.

* De Fontenelle.

prenons-nous-en à nos dispositions particulières ; & entrons de bonne grace dans les intentions de la nature qui n'a pas voulu que nous fussions du nombre de ces hommes privilégiés qui sont capables de tout. Il faut avouer pourtant , qu'on n'a pas communément une fort grande idée de la science des Poètes. D'où peut venir cette opinion qui leur est si défavantageuse , & qui est en même-tems si fautive. C'est qu'on en juge par le grand nombre de ceux qui portent ce nom , & qui sont bien éloignés de le mériter. Car à qui ne donne-t-on pas aujourd'hui ? on le prodigue à des gens qui auront fait quelques madrigaux ou quelques chansons : qui au lieu de se former sur les règles qu'Aristote & Horace nous ont prescrites , & sur les Chef-d'œuvres qu'Homere & Virgile nous ont laissés , font quelquefois gloire de n'entendre pas les langages dans lesquels ces grands hommes ont écrit ; qui ne connoissent point d'autres modèles du sublime que le Cirus & Clelie, Po-

lixene & l'Astrée, dont tout le mérite se réduit à ranimer assez heureusement des phrases ramassées dans ces Romans; qui stériles d'eux-mêmes & dépourvûs d'invention, qualité pourtant qui constituë l'essence du Poëte, rassemblent dans les écrits des autres les diverses Pièces dont ils assortissent les leurs; qui accoutumés au langage d'une douceuse galanterie, ne sçavent plus que dire dans leurs vers, dès qu'ils n'ont plus à entretenir une Céphise ou une Cloris: hommes frivoles & superficiels, qui se bornant à l'approbation d'un petit nombre de personnes dont ils sont environnez, font du bruit à quelque distance & pour un tems; mais ignorent les grandes beautés qui sont de tous les pais & de tous les siècles, & qui marquent les Ouvrages au coin de l'immortalité. Ce n'est pas là l'idée que les Maîtres de l'Art ont toujours eüe d'un Poëte. Si nous les en croyons, il faut qu'un homme pour être digne de ce beau nom, ait reçu de la nature un génie su-

blime & une imagination agréable ; qu'il rassemble en lui les plus grandes qualitez , l'élevation , la force , la fécondité , la souplesse ; qu'il ait cultivé ces heureuses dispositions par une longue étude des préceptes & des modèles ; qu'embellissant ce qu'il emprunte des autres , il y mêle encore un plus grand nombre de beautez qui soient de lui ; que puisant dans les trésors des Sciences & des Arts , il sçache parler de tout sans affectation & avec grace ; que par une suite continuelle de merveilles , il puisse sans cesse & dans tout le cours d'un Ouvrage exciter la surprise & entretenir l'admiration ; que se souvenant qu'il écrit pour tous les hommes , il trouve le secret de plaire aux esprits les plus différens , & de s'assurer des Approbateurs de toutes les Nations & dans tous les âges. Or qui ne voit que tout cela demande , & un grand fond de talens naturels , & une ample provision de connoissances acquises ?

Mais si la Poësie est bien éloignée de
gâter

gâter l'esprit, elle l'est beaucoup plus encore de corrompre le cœur.

Il ne faut pas juger d'un Art par le mauvais usage qu'on en peut faire. Sur ce principe, il n'y auroit rien de bon dans le monde, puisqu'il n'y a rien dont la corruption des hommes n'abuse. Il s'agit donc de sçavoir principalement s'il se rapporte à une fin honnête, & si les moyens dont il se sert pour y parvenir sont légitimes. Or, si l'on examine la Poësie sur ces deux regles, on ne pourra lui refuser une place entre les Arts les plus utiles. Elle se propose la plus excellente de toutes les fins, & n'employe pour y arriver que des moyens permis.

Il est certain que si on la considère dans la pureté de sa première institution, elle fut inventée d'abord pour instruire les hommes, & pour leur apprendre les vérités les plus importantes de la Religion, de la Politique & de la Morale. Je dis de la Religion, Les plus

anciens & les plus beaux morceaux de Poësie qui soient dans le monde, sont consacrés à la gloire du vrai Dieu. Cet Art qui paroît aujourd'hui si profane, prit naissance au milieu des Fêtes destinées à honorer l'Etre souverain. Dans ces jours solennels où les hommes se délassoient de leurs travaux, & se livroient à une joye innocente & nécessaire; ils s'aviserent, soit par hasard, soit par instinct, d'enfermer dans de certaines mesures & leurs pas & leurs paroles. Tels furent les commencemens de la Musique, de la Danse & de la Poësie. Mais lorsque les hommes eurent transféré aux créatures l'hommage qui n'est dû qu'au Créateur, la Poësie suivit le sort de de la Religion. On s'en servoit dans les commencemens à remercier les fausses Divinités de leurs bienfaits, & à leur en demander de nouveaux. Il est vrai qu'on l'appliqua bien-tôt à d'autres usages; mais dans tous les tems on eut soin de la ramener à sa première

destination. Hesiode mit en Vers la Généalogie des Dieux ; Callimaque fit des Hymnes en leur honneur ; un Poëte très-ancien composa ceux qu'on attribue ordinairement à Homere. Les Ouvrages même qui roulerent sur d'autres matieres, conduisirent & reglerent les evenemens par l'entremise & par le ministère des Puissances Divines. Ils apprirent aux hommes à regarder les Dieux comme les Auteurs de tout ce qui arrive dans la nature. C'est-là qu'on nous les représente partout comme les seuls arbitres de nos destinées. Ce sont eux qui élèvent & qui abbattent le courage, qui donnent & qui ôtent la prudence, qui envoient la victoire, & qui causent les défaites. Il ne s'exécute rien de grand ni d'heroïque, que par l'assistance cachée ou visible de quelque Divinité. Et de toutes les vérités qu'on nous enseigne, celle qu'on nous présente le plus souvent, & qu'on établit avec le plus de soin, c'est que la valeur & la

sagesse ne peuvent rien sans le secours de la Providence. Que si ces Dieux sont pleins de défauts, s'ils s'abandonnent à leurs passions, s'ils se plongent dans toute sorte de vices, si par leurs partialités, leurs violences, leurs emportemens, leurs excès, ils sont souvent au-dessous même des hommes, on ne doit point s'en prendre à la Poësie. Une des plus grandes injustices qu'on a coutume de lui faire, c'est de croire qu'elle a produit ces opinions extravagantes & monstrueuses; au lieu que ce sont en quelque sorte ces opinions qui l'ont produite. Car si la Poësie est née dans ces jours que l'on consacroit aux fausses Divinités, les fausses Divinités étoient donc avant la Poësie. Ainsi tout le crime des premiers Poëtes, c'est d'avoir travaillé d'après la créance reçue, & d'avoir parlé de l'Être souverain, conformément aux préjugés de leur Pays & de leur Siècle. En quoi ils firent & feront éternellement les Poëtes de toutes

les Nations du monde. On a donc tort d'imputer aux anciens Poëtes de l'Italie & de la Grece les absurdités de la Théologie Payenne. Ce n'est point comme Poëtes qu'ils ont eu ces indignes idées de la Divinité ; c'est comme Grecs & comme Romains. Ce n'est point la faute de l'Art qu'ils professoient ; c'est le malheur des lieux & des tems où ils font nés, & une suite des profondes ténèbres, où Dieu par un effet de ses jugemens impénétrables avoit laissé des Peuples d'ailleurs si éclairés & si polis. Mais lorsque les lumieres de l'Evangile eurent dissipé ces ténèbres, la Poësie une seconde fois changea d'objet comme la Religion ; elle se rapprocha du véritable Dieu, dont elle s'étoit éloignée ; & finit ainsi par où elle avoit commencé. Un grand nombre de Poëtes Chrétiens l'employent, & depuis l'ont employée dans tous les siècles à célébrer les vérités les plus augustes & les plus saintes. L'Eglise elle-même a

voulu qu'elle entrât dans les cérémonies, & qu'elle fît partie de son culte.

Mais les Poëtes ne furent pas seulement les premiers Théologiens, ils furent encore les premiers Politiques. On sçait combien ils contribuèrent dans ces siècles grossiers à polir les hommes, à les rassembler dans des Villes, & à les unir par les liens d'un intérêt commun. Ce grand Ouvrage fut un des miracles de l'harmonie & du nombre. De-là ces Fables qui se sont répandues dans l'Univers, qu'Amphion au son de sa Lyre avoit bâti les murs de Thebes : qu'Orphée par la douceur de son chant avoit adouci les bêtes ferores & amolli les rochers. Ceux qui composerent des Loix pour ces Républiques naissantes, les exprimerent en langage Poëtique, persuadés que ce langage concilioit à ces Loix plus de respect, qu'il leur donnoit plus d'énergie & plus de force, & qu'il avoit je ne sçais quoi de plus propre à les imprimer dans l'esprit & dans la

memoire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Solon qui vint long-tems après, mit en Vers une grande partie de celles qu'il fit pour le sage peuple de la terre. Les Anciens nous parlent de lui, non-seulement comme d'un grand Législateur & d'un grand Philosophe; mais encore comme d'un grand Poëte. L'Histoire nous a conservé quelques-uns de ses Vers, & nous apprend qu'il en avoit fait plus de six mille. Il semble en effet que les descendans de ces premiers Poëtes ayent hérité de leur penchant & de leur disposition pour la société. On remarque assez souvent qu'ils sont plus propres que les autres hommes aux vertus civiles & au commerce de la vie, soit qu'ils ayent d'ordinaire quelque chose de gay & d'agréable dans l'esprit, soit que la sorte d'études dont ils s'occupent tempere & adoucisse l'humeur, soit qu'enfin charmés de leurs Ouvrages, & peu touchés de ce qui fait l'ambition des autres hommes, ils ne son-

gent point à les traverser par des concurren-
ces. Quoiqu'il en soit, ils sont
dans une espece de possession d'être ai-
més & recherchés. Virgile & Horace
faisoient les délices de la Cour d'Augu-
ste; Marot & Saint-Gelais de celle de
François I. Ronfard, Baif & du Bellai de
celle de Charles IX. Dans ces derniers
tems les Voitures & les Sarrafins, les
Peliffons & les Segrais ont fait l'orne-
ment & le plaisir des compagnies les
plus délicates. Ils ont paru aussi aimables
par les manieres, qu'estimables par
les talens; & l'on ne peut encore au-
jourd'hui prononcer leurs noms, sans
présenter à l'esprit tout ce que l'idée de
la civilité, de la galanterie & de la poli-
tesse renferme.

Mais une des principales vûes de la
Poësie, fut de former les mœurs. Pour
en être convaincu, il ne faut que con-
siderer la fin particuliere de chaque es-
pece de Poëme, & que jeter les yeux
sur la pratique la plus générale des Poë-

tes les plus illustres. Le Poëme Epique se proposa d'abord de nous donner des instructions déguisées sous l'allegorie d'une action importante & héroïque. L'Ode, de célébrer les exploits & les vertus des Grands-Hommes, & d'engager par-là tous les autres à les imiter. La Tragédie, de moderer en nous la pitié & la crainte, en nous familiarisant avec ces deux passions, si capables, lorsqu'elles sont excessives, de troubler le repos de la vie. La Comédie & la Satyre, de nous corriger en nous divertissant, & de faire une guerre implacable aux vices & aux ridicules. L'Élegie, de verser des pleurs sur le tombeau des personnes qui méritent d'être regrettées. L'Églogue, de chanter l'innocence & les plaisirs de la vie champêtre. Que si dans la suite des tems on se servit de ces différentes sortes de Pièces à d'autres usages, il est certain qu'on les détourna de leur intention naturelle, & qu'au commencement elles

tendoient toutes à un même but , qui étoit de rendre l'homme meilleur. Aussi dans tous les siècles les Poètes les plus considérables , qui ont connu la nature & les obligations de leur Art , se sont conformés à cette fin. Je ne parlerai point des Sentences de Theognis , du Poème Moral de Phocylide , des Vers dorés qu'on attribüe à Pythagore , petit Ouvrage qu'on ne peut assez estimer , & dont l'excellente traduction nous fait connoître tout le prix. Si tous les Ouvrages en Vers ressembloient à ces trois-là , nous ne serions pas à la peine de justifier la Poésie. Car il est constant qu'ils renferment la Morale la plus saine & la plus pure ; qu'ils assignent à chaque devoir son véritable rang , & qu'ils font un précis de tout ce que la raison humaine a jamais pensé de plus sage. Je passe donc aux autres Ouvrages qui peuvent former plus de contestation , & auxquels on ne rend pas assez de justice. Je commence par

ceux des deux premiers Poëtes de l'Univers, Homere & Virgile. Quel a été leur dessein, lorsqu'ils ont composé ces grands Poëmes, que tous les siècles ont reverés, & qu'on regarde avec justice comme les chef-d'œuvres de l'esprit humain ? Il ne faut pas croire que ces génies sublimes n'ayent fait des Vers que pour enfermer des mots dans de certains nombres, & que pour donner un vain plaisir à leurs lecteurs. La seule constitution de leurs Ouvrages suffit pour faire voir qu'ils se sont proposés une fin plus noble & plus digne d'eux. Dans l'Iliade, Achille se broüille avec Agamemnon & se retire. Jusques-là les Grecs avoient toujours été victorieux. Mais les affaires changent tout-à-coup de face. Battus pendant plusieurs jours de suite, & réduits à la dernière extrêmité, ils ne trouvent de ressource que dans la réconciliation des deux Princes. Il ne faut pas une fort grande pénétration, pour découvrir

qu'Homere a voulu nous apprendre par-là, que le salut des Peuples dépend de la bonne intelligence des Princes qui les gouvernent. Dans l'Odyssée, Ulysse est éloigné de sa Patrie. Pendant son absence des Princes voisins s'introduisent dans son Palais, font la loi à sa femme & à son fils, & commettent toute sorte d'injustices & de violences. Le Prince revient, dissipe ces troubles & rétablit le calme. Qui ne voit qu'Homere a prétendu nous enseigner par-là, que le bon ordre d'une maison dépend principalement de la présence & de l'œil du maître ? Ainsi ce Poëte fameux ne s'est pas moins proposé dans ses deux Poëmes, que d'assurer le repos public & particulier, que d'établir le bonheur des Etats & des Familles. L'esprit de l'homme a-t-il jamais conçu de plus grand projet ? Virgile écrivoit à Rome sous les commencemens d'un Empire encore mal affermi. Charmé de la Grandeur Romai-

ne , & touché des bontés d'Auguste qui l'avoit comblé de bienfaits , il forme le dessein d'un Ouvrage , qui puisse tout à la fois , & faire honneur à sa Nation , & établir indirectement l'autorité naissante de son Prince. Dans cette vûe , il choisit pour héros de son Poëme un homme que les Dieux appellent à fonder un Royaume en Italie. Les Elemens conjurés s'opposent à l'accomplissement de cette entreprise. Une grande Reine employe ce qu'elle a de charmes & de puissance pour la traverser. Un rival jeune & audacieux fait valoir les droits du voisinage & du sang , & souleve les Nations. Malgré tous ces obstacles le dessein des Dieux s'exécute & un Royaume se fonde. Virgile par cette voye détournée vouloit à travers les louanges qu'il donnoit aux Romains , leur faire entrevoir cette grande vérité : que lorsqu'il plaît au Ciel de donner un maître aux hommes , le seul parti qui leur reste à

prendre, c'est d'adorer les vuës de la Providence, & de se soumettre à l'autorité légitime. Si nous en croyons tout ce qu'il y a de plus excellens Critiques, voilà les moralités qui sont contenuës dans ces trois grandes Fables. Et il ne paroît pas qu'on en puisse douter, à moins qu'on ne s'obstine à s'attacher à la surface, sans vouloir pénétrer le fond. Que si de ces instructions générales qui font comme le plan & l'économie de ces Poëmes, on descend aux instructions particulières répanduës dans tout le corps de l'Ouvrage; quelle multitude de vérités importantes qui peuvent servir de règles pour toute la conduite de la vie? Quand on voit dans Homere qu'une femme allume une guerre de dix ans & cause la ruine presque totale de deux Nations fameuses; qu'une autre femme jette la division entre deux Héros, auxquels il importe extrêmement d'être bien unis: qu'un de ces Héros abusant du pouvoir

suprême enleve à l'autre le butin qui lui est échû en partage , & par cet acte d'autorité fait à contre-tems , hafarde le salut de son armée ; que l'autre s'abandonne à la colére , & que par son opiniâtré à ne point revenir , il fait périr un nombre infini de personnes , parmi lesquelles se trouve à la fin son meilleur ami : Que cet ami trompé par l'amorce d'un premier succès , se laisse aller à une confiance qui l'emporte trop loin & qui le perd ; lorsqu'on y voit une infinité d'autres exemples de cette nature , quelles leçons ne peut-on pas se faire à soi-même sur les funestes effets que l'amour des femmes , que l'injustice & la violence , que la colére & la présomption peuvent produire ? Mais ce grand Poète n'excelle pas seulement à représenter les malheurs où les passions jettent ; il réussit encore admirablement à peindre les vertus avec tous leurs charmes. Quand nous voyons un vieillard , vénérable

par son âge & par son expérience, écouté toujours avec attention & avec respect ; un Heros sur le point d'aller au combat faire le plus touchant de tous les adieux à son fils & à sa femme, & trembler pour tous les deux, lorsqu'il est intrépide pour lui-même. Deux Guerriers prêts à en venir aux mains, reconnoître qu'ils sont fils de deux hommes qui se sont réciproquement estimés, & reverer l'un dans l'autre les sentimens de leurs Peres ; deux autres au sortir du combat, après s'être acquittés avec toute la valeur possible de ce qu'ils devoient à leur Patrie & à leur gloire, s'acquitter avec autant de générosité de ce qu'ils se doivent l'un à l'autre, & se séparer en se comblant d'honnêtetés & de présens ; deux des plus grands Héros de l'Armée, quoique mécontents s'empreser pour bien recevoir les Députés qu'on leur envoie, entrer eux-mêmes dans un détail de soins, dont de moindres hommes se seroient reposes

sez

fez fut d'autres , & relever les plus vils par la grandeur d'ame avec laquelle ils s'y abbaissent ; le plus fier & le plus intraitable de tous les hommes oublier ses ressentimens personnels pour courir à la vengeance de son ami mort , & lorsqu'il a satisfait à l'amitié , accorder le corps du vaincu aux larmes d'un pere , & respecter le malheur d'un ennemi. Pouvons-nous n'être pas touchés de ces exemples d'égards , de bienfaisance , de tendresse conjugale & paternelle , de générosité , de grandeur d'ame , d'amitié , d'humanité ? Voilà ce qui faisoit dire à Aristote , que la Poësie étoit plus instructive que l'Histoire ; & à Horace , que de tous les Maîtres de Morale , le plus excellent c'étoit Homere , & qu'il enseignoit mieux que Crysippe & que Crantor , ce qui est honnête , & ce qui ne l'est pas. Si Virgile nous avoit dit : la pieté doit être la premiere vertu , même d'un Héros ; il faut que les devoirs de la nature

marchent immédiatement après les de-
voirs de la Religion : Un fils est dans
l'obligation de s'oublier soi-même pour
songer à la conservation de son pere :
la mort de ceux qui nous ont donné
le jour ne nous acquitte pas à leur
égard : nous devons renoncer aux éta-
blissemens les plus agréables , & rom-
pre les attachemens les plus sensibles ,
dès que la voix du Ciel se fait enten-
dre & nous appelle ailleurs : Il n'y au-
roit personne qui ne fût charmé de
l'excellence de cette Morale. Or Vir-
gile nous dit tout cela , lorsqu'il don-
ne à son Héros une pieté constante ,
qui ne se dément jamais ; lorsqu'il nous
le représente qui se jette à travers les
flâmes pour sauver son pere , qui célé-
bre tous les ans des jeux magnifiques
sur son tombeau , qui entreprend le
voyage des Enfers , pour s'entretenir
encore une fois avec lui , qui sur le
premier ordre du Maître des Dieux ,
quitte une Reine , à laquelle il tient

par tous les sentimens les plus vifs de la tendresse & de la reconnoissance. Il est vrai qu'il n'exprime pas ces verités par de beaux préceptes , ni par de grands termes. Mais en sont-elles moins propres à toucher , parce qu'elles sont proposées d'un ton plus modeste & avec plus d'art. Un Auteur ne peut-il pas être instructif & moral , s'il n'écrit comme Sénèque ? Ces Poëtes habiles connoissoient trop la nature pour donner dans cette maniere hautaine & fastueuse. Ils sçavoient qu'elle est plus propre à révolter qu'à instruire. Elle blesse la délicatesse de l'homme , qui ne hait pas seulement qu'on le reprenne , mais qui veut qu'on le respecte en le reprenant. On souffre impatiemment qu'un homme paroisse avoir assez bonne opinion de lui-même , pour se croire en droit de prêcher ouvertement les autres. On a beaucoup de penchant à croire que par cet amas de Sentences brillantes , il songe bien moins

à former les mœurs qu'à faire parade de son esprit. On aime aussi à se persuader qu'il porte les choses à l'extrémité, & que le degré de perfection qu'il propose est au-dessus des forces humaines. Quelquefois on compare sa conduite avec ses maximes, & l'on trouve à la honte du Philosophe, que l'une détruit ce que les autres établissent. Mais lorsque dans un Ouvrage vous ne faites simplement qu'exposer les actions de quelque grand homme; vous évitez tous ces inconveniens; vous ne vous chargez point de ce que l'instruction a d'odieux; ce ne sont plus vos leçons, ce sont les vertus d'autrui qui nous instruisent. Outre que l'exemple a cet avantage, qu'il démontre la possibilité de ce qu'il enseigne. C'est pour ces raisons que les Poëtes se sont servis de la voye des exemples préférablement à celle des maximes. Que si pour être instructif il falloit nécessairement débiter des Sentences,

cette sorte de mérite n'a pas même manqué à nos deux Poëtes. Il est vrai qu'ils en ont usé sobrement, & qu'ils n'ont appréhendé rien tant que de s'ériger en pédagogues du genre humain. Mais pourtant il ne les ont pas absolument rejetées. Ils s'en sont servis avec discretion, lorsqu'ils ont cru qu'elles pouvoient contribuer à diversifier leur stile & à le rendre plus vif & plus animé. Eh ! quelles vérités ne se trouvent pas dans Homere & dans Virgile, énoncées d'une maniere même sententieuse ! Si le tems me le permettoit, il me feroit aisé de faire voir, que les Princes & les Sujets, les Magistrats & les Particuliers, les Peres & les Enfans, que généralement tous les Etats & toutes les Conditions de la vie ont dequoi s'instruire de tous leurs devoirs, dans le peu de Sentences dont ces grands Poëtes ont varié leurs Ouvrages. C'est donc une vérité constante, qu'ils ont enseigné la Morale de toutes

les manieres dont elle peut être enseignée, par des allégories, par des exemples & par des maximes : préférables en ce point aux Philosophes qui n'employent qu'une de ces trois manieres, & peut-être la plus mauvaise des trois. Eh, que seroit-ce, si faisant l'analyse des grandes Pièces de Sophocle & d'Euripide, je montrerois que jamais peut-être il n'y eut de meilleure école de vertu que l'ancienne Tragédie ? C'étoit-là, qu'au lieu d'exciter une dangereuse tendresse, on mettoit sous les yeux les malheurs inévitables que toutes les passions traînent à leur suite. C'étoit-là que la Morale enseignée dans toute sa sévérité, bien loin de chercher des prétextes pour excuser les crimes, faisoit trembler sur les fautes même involontaires. C'étoit-là que le Chœur, qui faisoit un des principaux ornemens du Spectacle, ne s'occupoit qu'à rendre gloire aux Dieux & justice aux Hommes ; qu'à prendre le parti des gens

de bien contre les scélérats ; qu'à former des vœux pour l'innocence & des imprecations contre le crime. Il me faudroit transcrire tout Pindare & tout Horace , si je voulois rapporter tous les grands principes de Morale qui sont répandus dans leurs Ouvrages. Plus Philosophes encore que Poëtes , ils ne songent qu'à perfectionner la raison , & à former le cœur ; qu'à nous donner des règles pour nous conduire , non-seulement dans la mauvaise fortune , mais encore dans la bonne , souvent plus difficile à soutenir que la mauvaise ; qu'à nous affermir dans une heureuse tranquillité , en nous délivrant de la tyrannie du desir & de la crainte.

Mais il s'en faut bien , dira-t-on , que tous les Poëtes n'ayent fait un pareil usage de la Poësie. Plusieurs l'ont avilie & deshonorée , en l'employant à tout ce qu'il y a de plus méprisable & de plus infâme. Ils en ont fait un trafic indigne. Ils l'ont venduë à la flat-

terie. Ils s'en sont servis non-seulement pour entretenir leurs foiblesses & leurs désordres dans leur propre cœur ; mais encore pour les transmettre , autant qu'il leur a été possible , & pour les perpetuer dans tous les cœurs jusqu'à la fin des siècles. On ne sçauroit trop détester ces Corrupteurs publics , qui ont fait un Art infernal d'un Art divin. Si les sçavans hommes qui paroissent si ennemis des Muses , n'attaquoient que cette sorte de Poësie , on seroit prêt de se joindre à eux pour crier contre l'abus. Mais leurs biais & leurs détours donnent lieu de croire qu'ils en veulent à l'Art. Qu'ils s'expliquent donc , & qu'ils nous disent , quel est leur véritable dessein. Prétendent-ils que la Poësie est mauvaise en elle-même ? On ne peut croire que ce soit là leur pensée. Car c'est un principe incontestable , qu'une chose mauvaise de sa nature , ne peut être bonne dans aucun cas. Or on ne peut disconvenir
qu'au

qu'au moins la Poésie ne le soit quelquefois. Il faudroit être bien de mauvaise humeur pour blâmer tant de pièces excellentes , qui ne tendent qu'à réformer les hommes ; mais il faudroit être libertin & impie , pour condamner ces beaux morceaux de Poésie , qui se trouvent dans l'Écriture. Tout ce qu'ils peuvent donc prétendre raisonnablement , c'est qu'on a souvent abusé de la Poésie. Mais , est-ce une raison pour la rejeter ? N'a-t-on pas abusé de la Prose ? J'ose dire qu'elle a enfanté tout ce qui s'est écrit de plus pernicieux contre la Religion & contre les mœurs. Dans tous les tems , l'erreur , l'hérésie , le libertinage , l'impie-té , s'en sont servis pour établir leurs détestables maximes. Conclura-t-on de là , qu'il ne doit pas être permis d'écrire en Prose. On abuse , disent-ils , de la Poésie. Eh , de quoi n'abuse-t-on pas ! Tous les jours on fait un mauvais usage de la pensée & de la parole ;

veut-on nous réduire à ne plus parler & à ne plus penser ? Que dirai-je des choses les plus respectables & les plus saintes ? Qui ne sçait qu'elles sont exposées aux profanations & aux sacrilèges ? Faudra-t-il les retrancher du monde, parce que des hommes téméraires les violent & les foulent aux pieds ? Il y auroit donc de l'injustice à condamner la Poésie, parce qu'il s'est trouvé des Poètes qui ont abusé de leurs talens, & s'en sont servis pour éterniser le souvenir de leurs dissolutions & de leurs vices. C'est comme si l'on vouloit exterminer la peinture ; parce qu'il s'est trouvé des Peintres qui ont abusé de leur pinceau, & qui l'ont prostitué à l'emportement & à la débauche. Si le Carache a scandalisé le monde par l'immodestie & par la licence de ses figures, Raphael, le Guide & le Pouffin ne l'ont-ils pas édifié, en lui mettant devant les yeux tous les plus beaux événemens de l'Histoire Sacrée & Profa-

ne, Ecclesiastique & Civile ? Pour quelques Tableaux qui représentent des actions infâmes, combien en avons-nous qui représentent des actions honnêtes & vertueuses ? Difons le même des Ouvrages en Vers. Pour quelques-uns qui font des impressions pernicieuses, combien y en a-t-il qui en font de salutaires ? Compenfons les uns par les autres. Oppofons aux infamies qui fe trouvent dans Catulle, dans Ovide & dans Martial, cette Morale pure qui est contenuë dans les Vers de Theognis, de Phocylide & de Pytagore ; aux bagatelles & aux fornettes, dont quelques-uns ont rempli leurs Ouvrages, les Poëmes graves & majestueux d'Homere & de Virgile, les Odes pompeuses & magnifiques de Pindare & d'Horace. Aux Chanfons libres, aux Contes lascifs qui se font faits de notre tems, le Livre de l'Imitation mise en Vers par M. Corneille, le Poëme de la vie de J. C. par M. d'Andilli, les Poësies Sacrées

de M. Godeau, les belles Stances de Racan & de Malherbe. Opposons enfin à tout ce que la Poësie a jamais produit de plus dangereux, le seul Livre des Pseaumes & les deux Cantiques de Moyse, Ouvrages dictés par l'esprit de Dieu même, qui parlent de l'Être souverain avec une majesté proportionnée à la grandeur du sujet; qui tracent à tous les hommes des règles de conduite pour toutes les situations, où il plaît à la Providence de les mettre, & qui seront l'éternelle justification de la Poësie, contre les vains sophismes de ceux qui l'attaquent.

Il me reste à faire voir que les moyens dont elle se sert sont légitimes. Et c'est ce que je vais tâcher d'établir en peu de mots, en répondant aux objections de Platon. La première, c'est que le but de la Poësie est de plaire à l'imagination. Mais je ne crains point d'avancer, qu'ici ce grand homme confond le moyen avec la fin, Le but de la Poë-

ſie n'eſt point de plaire à l'imagination, comme il le prétend ; c'eſt d'inſtruire l'eſprit & d'éclairer l'intelligence. Mais parce que l'homme eſt compoſé d'ame & de corps, l'expérience a fait connoître que par une ſuite néceſſaire de l'union étroite qui ſe trouve entre l'un & l'autre, un des plus ſûrs moyens pour aller à l'eſprit, c'eſt de paſſer par l'imagination. On a remarqué que les vérités les plus ſolides ne faiſoient pas de fort grandes impreſſions, lorsqu'elles étoient propoſées d'une manière nuë & ſimple. On a donc ſongé à les revêtir d'ornemens, & l'on a tâché de faire paſſer l'utile à la faveur de l'agréable. Il ne s'agit que de ſçavoir ſi ce moyen n'a rien de mauvais en ſoi. Or c'eſt de quoi il ſemble que l'on ne puiſſe pas diſconvenir, ſoit que l'on ait égard à la manière dont nous ſommes faits, ſoit que l'on conſidère ce qui s'eſt pratiqué dans tous les ſiècles. Car puiſque l'Auteur de la nature nous a

donné une imagination , son dessein est sans doute que nous en fassions quelque usage , beaucoup plus que nous en faisons un bon. Eh ! quel meilleur usage en peut-on faire , que de s'en servir pour introduire la vérité dans l'esprit & dans le cœur ? Aussi voyons-nous que tout ce qu'il y a jamais eu de plus grands hommes , Orateurs , Poètes , Historiens , Philosophes , de quelque Pais , de quelque Siècle , de quelque Religion qu'ils aient été , n'ont point fait scrupule d'user d'un artifice si innocent & si utile. Ils ont sans façon employé dans leurs Ecrits les tours , les figures , les mouvemens , la richesse de l'expression , le nombre & la cadence des Périodes , choses qui toutes sont du ressort de l'imagination. Aucun d'eux n'a cru qu'il fût obligé en conscience d'écrire d'une manière sèche & désagréable. Platon veut - il faire le procès à tout ce qu'il y a jamais eu d'Ecrivains excellens ? Mais de tous ces Ecrivains , il n'y en a

point qui doive moins que lui condamner ce moyen, puisqu'il n'y en a point qui s'en serve plus souvent, ni avec plus de succès. Il est étonnant que ce même Platon, qui se déchaîne si fort contre l'Eloquence & contre la Poësie, soit peut-être celui de tous les hommes qui ait jamais le plus connu les beautés de l'un & de l'autre, & qui ait le mieux sçû les mettre en œuvre. Eh ! qui fut jamais plus éloquent que ce grand homme ? Ne possède-t-il pas au souverain degré toutes les qualités qui forment l'Orateur ? Où trouve-t-on plus d'élégance, plus de variété, plus de douceur, plus d'insinuation, plus d'adresse ? Mais où trouve-t-on plus de ces agrémens & de ces charmes, qui font le principal mérite des Ouvrages en Vers ? Sa Prose en est toute pleine. Jusques-là que l'antiquité lui reprochoit que son stile étoit trop poétique, & l'appelloit par cette raison l'Homere des Philosophes. De sorte que comme on

a dit de lui , que jamais personne n'a-
voit écrit plus éloquemment contre l'E-
loquence ; on pourroit dire aussi que
personne n'a jamais écrit plus poétique-
ment contre la Poësie. C'est donc une
vérité constante , que Platon se propose
autant & plus qu'un autre de plaire à
l'imagination. Mais en cela même , il
ne fait rien que de louable , parce qu'il
ne s'arrête pas à cette faculté de l'ame ;
& qu'il ne s'en sert que comme d'un
passage pour pénétrer jusqu'à la raison.
Qu'il ne condamne donc point un
moyen dont il a cru qu'il pouvoit lé-
gitimement se servir. Qu'il permette
aux autres ce qu'il se permet à lui-mê-
me.

Le second crime dont il accuse la
Poësie , c'est qu'elle remue les passions.
Mais qui ne sçait que de les remuer
précisément , ce n'est pas un mal ; c'est
même un bien que de les remuer vers
leurs véritables objets. La Philosophie
semble s'être proposé de les anéantir ;

mais quelques efforts qu'elle ait faits, elle n'a pû réussir dans ce dessein. L'homme sans passions est une chimère. De la façon que le cœur humain est construit, c'est une nécessité qu'il aime & qu'il haïsse; qu'il admire & qu'il se fâche; qu'il espere & qu'il craigne. La Poësie donc plus sage en cela que la Philosophie, songe à régler ce qu'il n'est pas possible de détruire. Comme elle ne peut nous ôter ces divers sentimens, qui sont inséparablement attachés à notre substance, elle tâche du moins de leur faire prendre le cours qu'ils doivent avoir, & de les tenir dans l'ordre. Elle s'occupe à fortifier en nous l'amour du bien & la haine du mal; à nous remplir d'admiration pour les bonnes actions, & d'indignation contre les mauvaises; à réveiller nos espérances, en nous représentant la vertu toujours récompensée, & nos craintes, en nous peignant le vice toujours puni.

Enfin, il réproûve la Poësie, parce qu'elle est une imitation. Il paroît même que c'est-là le fondement de toute sa doctrine. Il insiste sur cette raison comme sur la plus forte. Mais j'ose dire que ce n'est pas la plus intelligible. Car que prétend ce grand Philosophe? Croit-il que toute imitation soit vicieuse? Mais qui empêche qu'une imitation ne puisse avoir le degré de perfection qui lui convient, se rapporter à une bonne fin, & produire de bons effets? Or on lui soutient que la Poësie est une imitation de ce genre. Que Platon nous apprenne lui-même ce que nous devons penser de ses Dialogues. Ne sont-ce pas des imitations, qui nous représentent au naturel ces Conférences sçavantes & polies, où des hommes éclairés agitent le pour & le contre, & joignent leurs lumieres pour mieux découvrir la vérité? Qu'est-ce que de pareilles imitations peuvent avoir de mauvais? Eh, où en sommes-nous, si l'on

retranche du monde tout ce que Platon entend par ce mot ? Il met de ce nombre généralement tous les Arts, & ceux qui tendent à polir l'esprit ; tels que sont l'Eloquence, la Poësie, l'Histoire, la Grammaire ; & ceux qui ont pour but un délassement & un plaisir honnête, comme la Peinture, la Sculpture, la Musique, la Danse, & ceux qui sont le plus nécessaires à la vie, comme l'Agriculture, la Navigation, l'Architecture. Veut-il qu'on proscrive tout cela des Etats bien policés ? Ce seroit une étrange sorte de République, que celle d'où l'on banniroit tout ce qu'il appelle imitation. Suivant le système de ce grand Philosophe, il faudroit en bannir tout ce qui subsiste dans la nature. Car selon ses principes, toutes les différentes parties qui concourent à former l'Univers, ne sont à proprement parler que des imitations faites d'après ces idées éternelles & immuables, qui dans la produ-

ction des Etres servent d'exemplaire & de règle à la Divinité. Ne craignons point de le dire, une République telle que Platon se la figure, est une République en idée. Tant que les hommes ne seront pas de purs Esprits, tant qu'ils auront une imagination & des sens, on doit leur permettre d'accorder quelque chose à leurs sens & à leur imagination. Tout ce qu'on peut exiger d'eux, c'est qu'ils n'en fassent point de mauvais usage. Mais vouloir qu'ils se détachent continuellement d'eux-mêmes, & qu'ayant des corps ils pensent & ils agissent sans cesse comme s'ils n'en avoient pas, c'est leur demander des efforts contraires aux vûës de la nature; c'est leur proposer un degré de perfection, où la constitution de leur être ne leur permet pas d'atteindre. Disons donc de Platon, ce qu'il dit lui-même d'Homere, lorsqu'il est sur le point de le critiquer. Il proteste, qu'élevé dès l'enfance dans l'ad-

miration de ce grand Poëte , il ne peut pourtant approuver ses Ouvrages ; parce que , dit-il , on doit avoir encore plus de considération pour la vérité que pour un homme. Appliquons à Platon ses propres paroles. Quoiqu'on ait une vénération singuliere pour ce grand génie , qui fait honneur à l'humanité ; quoiqu'on soit rempli d'une admiration sincere pour l'excellence & pour la sublimité de sa doctrine , on ne peut toutefois être de son avis sur ce qui concerne la Poësie ; parce qu'après tout quelque respect qu'on lui doive , on en doit encore plus à la vérité.

Oserois-je ramasser en deux mots ce que j'ai tâché d'établir dans cette Dissertation beaucoup trop longue ? J'ai voulu faire voir , qu'auprès de tout esprit neutre ces vérités doivent passer pour incontestables : Que la Poësie en elle-même & dans son origine est un Art divin ; qu'elle se propose la plus excellente de toutes les fins , qui est

d'instruire les hommes en les divertissant, & de mêler l'utile à l'agréable; qu'en effet, tout ce qu'il y a eu de plus grands Poètes, ont eu cette vûë en écrivant; que les uns dans des Pièces purement Morales, ont prêché la vertu directement & à découvert, que les autres sous des fictions & des allégories ingénieuses, ont caché les plus importantes vérités; qu'on doit convenir pourtant qu'il s'en est trouvé plusieurs qui se sont éloignés d'une fin si noble, & qui abusant de leur esprit & de leurs talens, ont écrit des choses qu'il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent jamais écrites. Mais qu'il y auroit de l'injustice à condamner par cette raison tous les Ouvrages en Vers; que ce seroit confondre l'Art même avec l'abus de l'Art, & imputer à la Poësie ce qui doit n'être imputé qu'aux Poètes.



HISTOIRE

DE LA

POÉSIE

FRANÇOISE.

A MONSIEUR DE.....



JE vous ai souvent oui dire
 qu'il seroit à souhaiter que
 nous eussions l'Histoire de
 notre Poësie ; & que quel-
 qu'un de nos Auteurs mît la main à un
 Ouvrage , qui pourroit être si agréable
 & si utile. Personne n'étoit plus pro-
 pre que vous à rendre ce bon office

aux Lettres Françaises : mais vous devez votre tems & vos soins à des occupations plus importantes. Vous me pressez de travailler sur cette matiere ; & en cela , il me semble que vous avez plus d'égard à ce qui peut faire plaisir au Public , qu'à ce qui peut faire honneur à votre Ami. Je l'entreprends toutefois , puisque vous le desirez ; & mettant le dessein sur votre compte , je veux bien courir les risques de l'execution.

Le sujet que j'ai à traiter n'admet point ces grands ornemens , dont les sujets historiques sont ordinairement susceptibles. Les maximes morales , les réflexions politiques , les raffinemens sur le cœur humain & sur les passions , les recherches curieuses qui ne s'arrêtent pas au dehors des faits , mais qui en pénètrent le fond , & en développent les ressorts les plus cachés : toutes ces beautés , qui sont comme l'ame des autres Histoires , n'ont point lieu en celle-ci. Il ne s'agit point de siège de batailles ,
de

de révolutions extraordinaires, qui ayent décidé du sort des peuples & changé la face du monde. Mais quoique cet Ouvrage ne doive contenir que des intérêts médiocres, & des aventures communes ; quoiqu'il ne doive décrire que des guerres d'Auteurs, & que des combats d'esprits ; je crois pourtant comme vous qu'il peut avoir son agrément & son utilité.

On y verra quelle a été la destinée d'une Poësie, qui de tout tems a fait les délices d'un grand Royaume ; & qui depuis quelques années fait les délices d'une bonne partie de l'Europe. On y trouvera ses commencemens, ses progrès, & la maniere dont elle s'est enfin élevée au degré de perfection où nous la voyons aujourd'hui. Mais en parlant de notre Poësie, je n'oublierai pas nos Poëtes. Je rapporterai ce qui regarde ces Hommes Illustres, qui par leur esprit & par leur travail, ont contribué dans tous les siècles à la perfectionner

& à l'embellir. Je marquerai le tems où ils ont vécu, le rang qu'ils ont tenu dans le monde, la part qu'ils ont eue aux affaires, les Ouvrages qui leur ont acquis une juste réputation, les bons mots qui leur ont échappé, & qui seuls valent quelquefois des Ouvrages entiers : Et peut-être pourrai-je trouver parmi tant de choses différentes de quoi exciter une curiosité louable, & de quoi interesser les honnêtes gens. Peut-être aussi que ceux qui aiment notre Langue, ne seront pas fâchés de remarquer par occasion les divers changemens qui s'y sont faits ; & d'avoir en quelque sorte son Histoire dans celle de notre Poësie, avec qui elle a une liaison si étroite, & dont elle a toujours suivi le sort.

Mais pour garder quelque ordre dans les choses que je dois dire, elles sont presque renfermées en un espace de six cens cinquante ans. Car je ne crois pas, comme on le verra dans la suite,

qu'on puisse guere donner plus d'ancienneté à notre Poësie. Je me ressererai donc dans ces bornes ; depuis environ l'an mil cinquante , qui est l'époque où je crois qu'on doit à peu près rapporter son origine , jusqu'à l'année 1700. Je distribuerai tout ce tems en quatre parties , qui feront la matiere d'autant de Livres. Le premier représentera l'état où notre Poësie s'est trouvée depuis Henri I. sous lequel elle a commencé , jusqu'à Philippe de Valois. Le second , depuis Philippe de Valois , jusqu'à François I. Le troisième depuis François I. jusqu'à Henri IV. Et le dernier depuis Henri IV. jusqu'à présent. Dans le premier de ces intervalles , on verra comme naître notre Poësie , sous Guillaume de Lorris , Jean de Meun & nos autres vieux Poëtes & Rimeurs qui fleurissoient alors. Dans le second , elle commencera sous Alain Chartier , sous Villon , & sous ceux qui leur succederent , à dénouër sa langue , & à mieux

former ses sons. Dans le troisiéme ; Marot, saint Gelais, & les autres Poëtes qui les suivirent, lui donneront cet enjouement & cet air badin, qui est comme le partage de la jeunesse. Dans le quatriéme, sous les Malherbes, les Maynards & les Racans, sous les Voitures, les Sarrafins & les Peliffons, sous les Molières, les Despreaux, les Racines, les Corneilles, & les autres Grands Hommes qui ont écrit depuis un siècle ; on la verra paroître avec ces manieres sages & posées, avec cette dignité & cette grace qui sont le propre d'un âge mûr. De sorte que si j'osois suivre l'exemple des Poëtes qui personnifient toutes choses, je dirois que tout le dessein de cet Ouvrage est de représenter notre Poësie dans quatre états différens ; dans sa naissance d'abord, & puis dans son enfance ; ensuite dans sa jeunesse, & enfin dans la force de son âge.

LIVRE PREMIER.

IL est certain, à parler en général, que la Poësie est très-ancienne parmi nous. Nos vieux Gaulois ne l'ont pas ignorée. Cette Nation fiere & belliqueuse, supérieure aux Romains, de l'aveu même de * Salluste, par la gloire des Armes, comme les Grecs leur étoient supérieurs par la connoissance des beaux Arts : Cette Nation, dis-je, beaucoup plus occupée à combattre & à vaincre qu'à bien penser & à bien dire, n'étoit pourtant pas insensible à la douceur & aux charmes de la Poësie. On sçait ce que c'étoit que ses *Bardes*. Théologiens & Poëtes tout à la fois, ils mettoient en Vers les secrets de la Religion : soit que la Poësie ait toujours été regardée comme le langage des

* *Facundiâ Græcos, belli gloriâ Gallos ante Romanos fuisse.* Sallust. bell. Catil.

Dieux, soit qu'ayant je ne sçai quoi qui sent l'inspiration & qui tient du mystere, elle ait paru de tout tems plus propre à nourrir la crédulité & la superstition des Peuples. Quoiqu'il en soit, elle faisoit partie de toutes leurs Fêtes, & entroit dans toutes leurs cérémonies. Mais elle n'étoit pas seulement consacrée à la pieté ; on l'employoit encore à honorer le mérite & la vertu ; & après s'en être servi pour chanter les bienfaits des Dieux, on s'en servoit pour célébrer les belles actions des hommes.

Les *Bardes* étoient proprement les Poëtes, & faisoient les Vers : Les *Druides* étoient les Prêtres, & chargeoient leur mémoire des Vers que faisoient les Bardes. Nous lisons qu'ils en apprenoient une quantité prodigieuse, & qu'ils en sçavoient quelquefois jusqu'à quinze & vingt mille. Ils chantoient ces Vers au Peuple, & mêloient le son des instrumens à leur voix. On

ne sçauroit croire les effets surprenans qu'ils produisoient par cette harmonie. Ils exerçoient un empire absolu sur les esprits. Si les merveilles qu'on nous a débitées ne sont pas fausses, & n'ont point grossi en s'éloignant de leur source, la Gaule en a eu ses Tyrtées, aussi bien que la Grece. Ils se mettoient à la tête des Armées, animoient les Soldats au combat, & ne contribuoient pas peu au succès des Batailles. On raconte aussi qu'arbitres de la paix comme de la guerre, ils faisoient poser les Armes quand ils vouloient; & qu'on les a vûs plus d'une fois réconcilier des Troupes prêtes à en venir aux mains & à s'égorger. Le goût des Vers passoit des peres dans les enfans. On y formoit les jeunes gens de bonne heure; * on les envoyoit à des écoles publiques, où

* *In disciplinam conveniunt, & à propinquis parentibusque mitruntur. Magnum ibi numerum versuum ediscere dicuntur. Itaque nonnulli annos vicosos in disciplinâ permanent. Cæf. de bell. Gall. 1. 6.*

quelquefois on les tenoit vingt ans , & où l'on avoit soin de leur apprendre les Vers qu'on croyoit les plus propres à leur orner l'esprit , & à leur élever le courage. Je ne sçai si ces faits ne sont point trop beaux pour être vrais dans toutes leurs circonstances. Je les rapporte sur la foi de Diodore de Sicile , de Cesar , de Pomponius Mela , & de Strabon. Du moins ne peut-on disconvenir qu'ils ne prouvent invinciblement que nos Gaulois ont eu de tous tems une forte passion pour les Vers.

Mais si leur Poësie étoit *rimée* comme la nôtre , ou *mesurée* à la maniere de celle des Grecs & des Romains ; ou si enfin elle étoit de quelque autre espece , dont nous n'ayons plus aucune idée ; c'est sur quoi je ne crois pas qu'il soit facile de prononcer , & ce que les Auteurs dont nous venons de parler ne spécifient point. Cependant la plûpart de nos Ecrivains n'hésitent guere là-dessus ; ils décident hardiment pour la
rime,

rime. En quoi il me semble, que l'envie qu'ils ont de faire honneur à notre Poësie, les empêche de sentir la foiblesse de leurs preuves. Il n'est pas croyable à quels excès cette envie les a portés. On peut dire qu'elle les a engagés en des recherches très-laborieuses; & qu'ils se sont enfoncés dans l'antiquité la plus reculée & la plus obscure.

Jean le Maire dans ses Illustrations des Gaules, va chercher notre rime plus de sept cens ans avant la prise de Troye. Il veut que Bardus en soit l'Auteur. Ce Bardus, selon lui, étoit le cinquième Roi des Gaules, & régnoit vers l'an du monde 2140. grand amateur des Poëtes, auxquels il donna le nom de Bardes, & grand Poëte lui-même. Tout cela est fondé sur des mémoires fort incertains, pour me servir de l'expression la plus douce; & mêlé de tant de Fables, qu'on n'en doit guere tenir compte à l'Auteur, non plus que d'une grande partie de ce qu'il a dit sur

l'origine & à la gloire de la Nation Française. Jean de Notre-Dame qui nous a laissé la vie des Poëtes Provençaux, est du sentiment de Jean le Maire. L'un & l'autre disent bien moins ce qui est, que ce qu'ils souhaiteroient qui fût. Ceux qui sont venus après eux les ont copiés, selon la coutume. Il s'en est même trouvé qui ont enchéri. Mais quoiqu'ils se soient signalés comme à l'envi dans cette carrière, il faut avouer que l'un d'entre eux a laissé tous les autres bien loin derrière lui. Il prétend que dès le tems de *Samothés*, fils de Japhet, & petit-fils de Noë, & le premier Roi qu'il y ait jamais eu dans les Gaules; on faisoit des Vers & des Vers rimés; que du nom de ce Roi, les Poëtes qui étoient aussi Théologiens & Philosophes, s'appelloient *Samothées* ou *Samnothées*; que leurs compositions étoient en très-grand nombre, que néanmoins il ne s'en est rien conservé, parce qu'on ne connoissoit point enco-

re l'écriture, & qu'alors il n'y avoit point d'autres Livres que la mémoire des hommes : & il donne ces antiquités, non point comme des conjectures qu'il prétende appuyer de quelque vrai-semblance, mais comme des vérités qu'il soutient incontestables & certaines.

Au reste, pour le remarquer en passant, il ne faut pas s'étonner que cet Auteur fasse venir de si loin notre Poësie. Il a sur la Poësie en général une imagination bien plus plaisante. Il ne doute pas qu'elle ne soit aussi ancienne que le monde. Il est persuadé (ce sont ses termes) qu'avant le Déluge les Patriarches n'ont pas ignoré cette science harmonieuse ; il assure que quelquefois Adam faisoit des Vers dans le Paradis terrestre ; & remontant plus haut encore, que les Anges ont été les premiers Poëtes, qui au moment de la création ont entonné les loüanges du Créateur. Voilà ce qui s'appelle reprendre les choses dès leur première origine, & pousser

la curiosité de la recherche jusqu'où elle peut aller.

Il s'en faut bien que ceux de nos Auteurs qui ont écrit d'une manière sage & judicieuse, ne se soient portés à des extrémités si étranges. Quelque zélés qu'ils ayent été pour la gloire de notre Nation, ils ont mieux aimé dire des choses qui lui soient moins honorables, & qui soient plus sensées. Ils ne donnent qu'environ mille ans à la Rime. Le mal est qu'ils ne s'accordent guere sur les circonstances : & que la diversité des sentimens est si grande, que toutes réflexions faites on ne sçait pas trop à quoi s'en tenir. J'en remarque jusqu'à six tous opposés.

L'opinion la plus commune, est que nous sommes redevables de la Rime aux Provençaux. Le Cardinal Bembe & la plûpart des Ecrivains d'Italie sont de cet avis. Mais si l'on y prend garde, les raisons qu'ils apportent, prouvent seulement que les Provençaux ont

été des premiers à exceller dans ce genre de Poësie, & ne prouve point que la gloire de l'invention leur soit dûë. En effet, nous avons en langue vulgaire des Pièces de Vers rimés fort antérieures aux plus anciennes, que les Provençaux peuvent montrer.

D'autres veulent qu'elle ait commencé du tems de Charlemagne, & que Paul Diacre qui vivoit alors en soit l'inventeur. Ils disent que l'Hymne qu'il fit pour saint Jean, & qui commence par ces mots, *Ut queant laxis*, &c. est le premier Ouvrage rimé qui ait jamais paru, & le modèle de tous ceux qui se sont faits dans la suite.

Quelques-uns remontent un peu plus haut, & sont persuadés que la rime est une découverte du Pape Leon second, qui avoit une grande connoissance de la Musique, & qui réforma plusieurs choses dans le chant de l'Eglise.

Il y en a qui prétendent qu'elle nous a été apportée du Nord; que c'est une

invention Gothique ; & qu'elle se répandit en Europe , lorsque les Gots inonderent l'Empire Romain & le détruisirent.

D'autres soutiennent au contraire qu'elle est entrée en Europe par le Midi ; & que nous la devons , comme plusieurs autres choses à la politesse & à la galanterie des Maures. M. Huet est dans cette pensée. Ce sçavant homme , qui en se donnant aux plus grandes connoissances , n'a pas négligé les plus petites ; & qui dans le plan d'étude qu'il s'est fait , semble s'être proposé de n'ignorer rien de tout ce qu'on peut apprendre , a beaucoup de penchant à croire que la Rime passa d'Afrique en Europe vers le tems où les Maures , sous la conduite de Taric & de Muça , se rendirent maîtres d'une partie de l'Espagne. C'est ainsi qu'il s'en explique dans son Traité de l'Origine des Romains , écrit avec tant d'érudition , & avec plus de politesse encore. Il pa-

roît que M. de Saumaise étoit du même sentiment , lui qui vouloit que nous eussions pris aussi des Maures l'idée de nos Romains , & l'art de les faire.

Enfin quelques-uns croient qu'il ne faut point chercher le commencement de la Rime ailleurs que chez les Romains & chez les Grecs ; & qu'elle nous est venuë de leur *Omoioleute* , & de leur *Rythme* , si j'ose me servir de ces deux termes d'Art. Mais il est certain que ces Auteurs se mécomptent. Car pour ce qui regarde l'*Omoioleute* , c'est-à-dire , la consonance des Phrases , avec quoi notre Rime a effectivement quelque rapport , on sçait que c'étoit une figure affectée à la Prose , & qu'elle auroit produit un fort mauvais effet dans les Vers , d'où l'on avoit grand soin de la bannir. Et quant au *Rythme* , on voit bien moins encore ce qui a pû leur donner lieu de le confondre avec la Rime. Car si ces deux mots ont quelque ressemblance , certainement les cho-

ses qu'ils signifient n'en ont aucune : le Rythme ne frappant point deux fois l'oreille d'un même son , & n'étant autre chose que cette cadence ou ce nombre qui donne de l'harmonie au discours.

Il est vrai pourtant que la Rime même en Vers n'a pas été tout-à-fait inconnue aux Anciens. On en trouve des exemples dans Catulle, dans Ovide & dans Virgile. Mais ils n'en ont usé que très-rarement par un pur effet du hasard, selon toutes les apparences, peut-être par un peu de négligence & de paresse ; toujours de maniere à faire entendre qu'ils n'en approuvoient pas l'usage fréquent, & qu'ils ne l'ont connue que pour la rejeter.

Quel parti prendre, parmi tant d'opinions différentes ? S'il m'est permis de laisser entrevoir ce que je pense, le sentiment de M. de Saumaise & de M. Huet, mérite une attention particulière ; & ceux qui sans déférer à l'autori-

té voudront se donner la peine d'examiner les raisons, ne pourront disconvenir que la conjecture de ces deux Grands-Hommes ne soit fondée sur beaucoup de vrai-semblance.

Ce qu'il y a de certain, c'est que de tems immémorial la Rime est en usage parmi les Arabes. Ils ont des Poèmes rimés beaucoup plus anciens que Mahomet. On ne sçauroit croire combien ils ont aimé dans tous les tems ce genre de Poësie. Tout ce qu'il y a eu parmi eux de plus distingué dans les dignités de l'Etat & de la Religion, ne l'ont pas jugée indigne de leur application & de leurs soins. Des Auteurs dignes de foi nous assurent que l'Arabie seule a produit plus de Poètes que tout le reste du monde ensemble. Elle en compte jusqu'à soixante du premier rang. Ils sont comme autant de chefs de bandes, & ont sous eux d'autres Poètes, qui tous ont leur mérite & leur prix. La plûpart ont laissé des Ou-

vrages considérables & de longue haleine. L'un d'eux a mis en Rimes tout l'Alcoran ; projet qui d'ailleurs peut paroître assez bizarre ; mais qui fait voir l'extrême passion qu'ont ces Peuples pour cette sorte de Poësie, que l'ancienne Grece & l'ancienne Italie ont ignorée ou méprisée.

Avant l'irruption des Maures, on n'avoit point vû de Vers rimés en Europe ; on ne vit autre chose depuis. La Rime en peu d'années fit des progrès surprenans. Les Espagnols furent vraisemblablement les premiers qui l'emprunterent de leurs nouveaux Hôtes. Toulon & Marseille, par la commodité de leurs Ports, nous l'apportèrent du Commerce d'Espagne. Ainsi la Provence fut la porte par où la Rime entra en France. Elle passa de France en Italie, & se répandit bien-tôt dans tous les autres Pais de l'Europe ; si bien qu'on vit en assez peu de tems une Poësie nouvelle s'élever sur les débris de la

Poësie ancienne ; s'emparer des Langues Espagnole , Françoisë & Italienne , & généralement de toutes les Langues vivantes.

Mais la Rime ne se renferma pas dans les Langues particulieres de chaque Peuple ; elle inonda , si j'ose m'exprimer ainsi , la Langue commune de toutes les Nations , je veux dire celle qu'avoient parlé autrefois les Maîtres du monde. Il ne se fit presque plus de Vers Latins où elle n'entrât : Pièces enjouées & sérieuses , profanes & sacrées, tout en fut infecté. La bonne & saine maniere des Anciens se vit abandonnée. Au lieu de ces græes naturelles qu'ils avoient tant recherchées , & qui consistoient bien moins dans les termes que dans les choses ; on ne connut plus pour toutes beautés qu'une répétition badine & puerile d'un même son , qui avec symétrie , & comme en cadence revenoit à certains intervalles frapper l'oreille.

En vain quelques esprits excellens ; qui connoissoient la différence du génie des Langues , & qui sçavoient que ce qui est bon dans l'une n'est pas toujours bon dans l'autre , tâcherent de faire ouvrir les yeux sur le désordre qui s'établissoit , & de renvoyer la Rime dans les Langues où elle pouvoit paroître avec grace. Leurs efforts furent inutiles. Ils se virent contraints de céder au torrent. Non-seulement on rima en Latin malgré qu'ils en eussent , mais il fallut qu'ils y rimassent eux-mêmes s'ils voulurent avoir des Lecteurs ; & ils se trouverent réduits à la nécessité ou de s'accommoder au goût qu'ils condamnoient , ou de déplaire.

La Rime seule faisoit le prix de ces sortes d'Ouvrages. Elle tenoit lieu d'expression & de pensée. Pourvû qu'elle vint se présenter à point nommé , on s'embarassoit peu que le reste allât comme il pût. Tout étoit bon , dès qu'il étoit marqué à ce coin. D'abord elle

se montrait plus rarement, & paroif-
 soit seulement d'un Vers à l'autre. Mais
 on trouva bien-tôt que ce n'étoit pas
 assez : on voulut que chaque Vers rimât
 avec lui-même, & qu'au bout de ses
 deux hémistiches il offrit le même son.
 On alla plus loin ; & comme l'esprit
 humain ne sçait point s'arrêter dès qu'u-
 ne fois il a passé les bornes, on rom-
 pit & on brisa un même Vers jusqu'en
 trois & en quatre endroits, pour y pla-
 cer bon gré malgré autant de Rimes.

Le grand loisir des Maisons Religieu-
 ses fut une des choses qui contribua le
 plus à établir cette maniere nouvelle,
 ennemie du bon sens & de la raison, &
meurtriere des gentils esprits, comme l'ap-
 pelle un de nos vieux Auteurs. Les bons
 Peres qui souvent ne sçavoient pas trop
 à quoi s'occuper dans leurs Cellules,
 s'amuserent à faire de ces Vers. La fa-
 cilité d'y réussir fut une amorce puis-
 sante pour des gens qui n'aimoient pas
 le travail. Bien-tôt ils y excellèrent.

On vit en moins de rien une quantité prodigieuse de Pièces Latines, rimés de toutes les façons & par tous les bouts, sortir comme du sein de l'indolence & de l'oïfiveté. Ils ne se contenterent pas d'en revêtir les murs de leurs Eglises & de leurs Cloîtres, ils en remplirent le monde. Ceux qui auroient pû écrire avec succès dans l'ancienne maniere, l'abandonnoient pour la nouvelle. Par-là, ils étoient sûrs de plaire, & d'ailleurs il en coutoit moins à leur paresse. Ainsi lisons-nous qu'un certain Leonius ou Leoninus, Chanoine d'abord de saint Benoît, & ensuite de saint Victor, qui avoit donné en Vers dix Livres sur le commencement de l'Histoire Sainte, & plusieurs autres Pièces où il paroïsoit du génie, & même où l'on trouvoit quelquefois des saillies & des hardiesses heureuses, quitta cette Poësie qu'il voyoit abandonnée de tout le monde, pour s'attacher à l'autre où tout le monde couroit; & devint un

des plus déterminés Rimeurs en Latin qui eût été jusqu'alors ; mais celui que cet entêtement mena le plus loin dans la suite , fut sans contredit Bernard de Cluni. Il fit un Poëme Latin sur le mépris du monde de plus de trois mille Vers , tous hexametres & tous bien rimés. Et comme si la rime & la mesure jointes ensemble n'eussent pas dû lui donner assez d'exercice , il s'engagea volontairement à n'employer que des *Dactyles* dans toute cette longue Pièce , excepté au sixième pied de chaque Vers , où il ne pouvoit se dispenser de mettre des *Spondées*. Il travailla sur ce plan avec un courage que rien ne fut capable d'étonner ; & surmontant jusqu'au bout les difficultés qu'il se multiplioit à plaisir , il eut la patience d'achever un Ouvrage que personne ne devoit avoir la patience de lire.

Ces sortes de Vers , qui étoient tous à la fois Latins & Rimés , s'appelloient *Leonins* , nom qui leur est toujours de-

meuré depuis. On ne sçait pas trop pourquoi il leur fut donné d'abord ; & peut-être qu'au fond il importe assez peu de le sçavoir. Je remarque en deux mots qu'il y a sur cela trois avis différens. Quelques-uns veulent qu'on les ait appellés ainsi du Pape Leon second, fondés sur la fausse persuasion où ils sont que ce Pape est l'inventeur de la Rime. Il y en a qui disent que nos bons ayeux dans leur simplicité les nommerent *Leonins* du mot de *Lion*, s'imaginant que comme cet animal passe les autres en courage & en force, les Vers hérissés de rimes avoient aussi je ne sçai quoi de plus mâle & de plus nerveux que les autres. Enfin la plûpart croient que ces Vers doivent leur nom au fameux Leonius ou Leoninus dont nous venons de parler, celui de tous les Auteurs de ces tems-là qui les faisoit le mieux, & qui contribua le plus à les mettre en vogue. Et il y a bien de l'apparence que ce dernier sentiment est le véritable. Tel

Tel fut le sort de la Poésie Latine. Elle avoit été dans la plus grande élévation sous César & sous Auguste, cet heureux intervalle de tems qui avoit produit les Catulles, les Ovides, les Horaces, les Virgiles, & tant d'autres Poëtes du premier Ordre. Elle n'avoit pas laissé de se soutenir encore avec honneur sous les Empereurs suivans, sous Neron, où elle avoit eu Lucain, Perse, Sénèque le Tragique & Petrone; sous Vespasien, Tite, Domitien, Nerva & Trajan, où avoient paru Juvenal, Stace, Silius Italicus & Martial, qui tous virent & illustrerent ces cinq Règnes. Elle déclina beaucoup sous Théodose le Grand & sous ses fils Arcadius & Honorius, comme il est aisé de le remarquer dans les Ecrits de Juveneus, de Prudence, de Claudien, d'Aufone & de Saint Paulin son disciple. Elle baissa plus encore sous Théodose le jeune, ainsi qu'il paroît dans les Ouvrages de Saint Prosper, de Sedu-

lius, d'Arator, de Sidonius Apollinaris, & de Fortunat, qu'on regarde comme le dernier des Poëtes Latins. Après quoi elle tomba tout-à-fait, abbatuë & aterrée par la Rime de la maniere que nous venons de le dire. Elle fit de tems en tems quelques efforts pour se relever, mais ce fut inutilement. Elle n'en vint à bout que plus de huit cens ans après sa chute; lorsque Petrarque aidé d'un grand sens & d'un génie admirable pour les Lettres, fut un des premiers Auteurs de la Poësie Italienne, & le Restaurateur de la Poësie Latine. Il ressuscita cette derniere dans son Poëme de l'Afrique, & la délivra de la Rime. Sannazar Vida & Fracastor qui vinrent après, travaillerent plus efficacement encore à la rétablir, & dans des Poëmes immortels lui rendirent cette simplicité noble & majestueuse, & ces charmes inexprimables qu'elle n'avoit point connu depuis Virgile. Ces Maîtres habiles furent suivis de Buchanan, de Beze, de Poli-

tien, de Sainte-Marthe, de Bonnefonds, de Secundus, tous Poëtes d'un mérite rare chacun dans leur genre : Et ceux-ci l'ont été des Scaligers, des Grotius & des Pétauts, des Heinsius, des Hofchius & des Vallius, des Rapins, des Santeuils & des Commires, des Huets, des la Ruë & des Fraguier : Hommes nés certainement avec des dispositions extraordinaires pour la Poësie Latine, & qui dans ces derniers tems nous ont donné plusieurs Pièces excellentes, dont quelques-unes peut-être ne seroient pas indignes de l'ancienne Rome.

Mais tandis que la Rime causoit ces désordres dans une Langue morte, elle produisoit des effets admirables dans les Langues vivantes ; & pour une Poësie qui tomboit, plusieurs autres étoient prêtes à s'élever. La notre parut une des premières. Nous avons dit que la Provence fut comme son berceau. C'est aux Peuples de cette Province qu'elle est

principalement redevable de sa naissance. Charmés de la découverte qu'ils avoient faite dans un País étranger, ils scûrent en faire chez eux leur profit. Comme ils ont toujours eu l'esprit inventif, & qu'ils sont pleins de ce feu que demande l'enthousiasme Poétique, ils se servirent utilement des dispositions avantageuses qu'ils tenoient de la Nature & du Climat. Ils furent les premiers de l'Europe qui firent voir avec succès des Ouvrages rimés en Langue vulgaire, & c'est, comme nous l'avons remarqué, ce qui donna lieu de croire qu'ils avoient été les Inventeurs de la Rime.

Ceux de cette Nation qui s'adonnerent à ce nouvel exercice, prirent le nom de * *Trouveres*, voulant faire entendre par-là qu'ils rencontroient heureusement, & qu'ils imaginoient des jolies choses. Ils appellerent leur Profes-

* *Troubadours.*

tion , * *Science gaye* , pour marquer qu'ils sçavoient plus que le commun des hommes , mais que leur sçavoir n'avoit rien de sombre ni de triste. Comme cette Profession distinguoit , elle ne fut pas long-tems sans avoir la vogue. L'émulation se mit de telle sorte parmi les Esprits , & tant de gens à la fin s'en mêlerent , que Provençal & Poëte étoit tout un en ce tems-là , & qu'on appelloit communément la Provence , * *La boutique des Poëtes*.

Mais ils ne furent pas les seuls qui se laisserent prendre à l'attrait de la Rime naissante. Les autres Provinces du Royaume suivirent bien-tôt leur exemple. Une invention nouvelle ne tarda guere à s'établir parmi des Peuples , pour qui la nouveauté a toujours eu de grands charmes. On rima donc parmi nous de toutes parts. Une infinité de personnes , qui se sentoient du génie

* *Guai Saber.*

* *La boutique dels Troubadours.*

ou du loisir , passerent leur tems à cet amusement agréable : & la France fut toute surprise de se voir devenuë une pépiniere de Poëtes , si j'ose me servir de ce terme.

Dans ces commencemens la Poësie étoit quelque chose de bien informe. Les plus belles compositions n'étoient que des ébauches grossieres. Aussi n'avoient-ils pas d'abord de fort grandes vûes en travaillant. Ils songeoient seulement à se réjouir , ou tout au plus à réjouir un petit nombre d'amis. Leurs Pièces demeuroient renfermées dans l'enceinte de leurs Maisons ou de leurs Villes ; & rarement la réputation du Poëte s'étendoit - elle plus loin que le lieu où il étoit né. Mais bien-tot ils se trouverent trop resserrés dans des bornes si étroites ; ils voulurent paroître sur un Théâtre plus grand , & dans l'envie de se faire un nom ils se mirent à courir la France. Disons pourtant les choses comme elles sont. L'amour de

la gloire ne fut pas le seul motif qui les fit sortir de chez eux. L'indigence, compagne inséparable du bon esprit, dans tous les siècles, eut beaucoup de part à leurs courses. Il fallut que le sçavoir pauvre cherchât pour subsister le secours de l'ignorance riche ; & c'est ce qui les obligea en grande partie de se répandre par les Cours différentes qui partageoient alors le Royaume. Sur quoi je ne puis m'empêcher de vous faire souvenir, qu'au commencement les Muses ont eu le même sort en France qu'elles avoient eu autrefois dans la Grece. Car vous sçavez qu'Homere, Simonide, Arion, Thespis & les autres premiers Héros de la Poësie, alloient réciter leurs Vers de contrée en contrée ; qu'aussi maltraités de la Fortune, que favorisés de la Nature, ils erroient par le monde, à la merci de ceux qui vouloient bien les recevoir ; & qu'enfin la plûpart de ces Grands Hommes, que les Villes se sont dispu-

tés à l'envi après leur mort, n'avoient pas une seule maison pendant leur vie.

Nos premiers Poètes ressemblerent du moins par-là aux Poètes Grecs. Lorsqu'ils avoient famille, ils menaient avec eux leurs femmes & leurs enfans, qui quelquefois se mêloient aussi de faire des Vers. Car assez souvent toute la maison rimoit bien ou mal, à l'exemple du Maître. Ils avoient soin encore de prendre à leur suite des gens qui eussent de la voix, pour chanter leurs compositions; & d'autres qui sçûssent jouer des Instrumens, pour accompagner. Ecoutez de la sorte, ils étoient bien venus dans les Châteaux & dans les Palais. Et il ne faut pas s'en étonner. Ils égayoient les repas, ils faisoient honneur aux assemblées, mais surtout ils sçavoient donner des louanges; appas, auquel les Grands se sont presque toujours laissé prendre. Les Princes & les autres Seigneurs étoient ravis d'avoir chez eux des hommes qui contribuoient

à leurs plaisirs , qui donnoient un air de grandeur à la Cour , & qui pardessus cela leur promettoient encore l'immortalité. Ils tâchoient d'engager & de retenir les Poëtes par la bonne reception ; ils les faisoient manger à leur table ; ils se dépouilloient de leurs habits pour les en revêtir en présence de tout le monde , grande marque d'honneur & de distinction en ce tems-là ; & les défrayoient généralement de toutes choses. Un métier si bon eut la presse. Ces troupes errantes de Poëtes , qui ressembloient assez à celles de nos Comédiens de campagne , avoient commencé à paroître sous Louis le Debonnaire. Leur nombre s'accrut considérablement vers le tems de Hugues Capet ; mais ils multiplierent tellement sous les Régnes suivans , qu'on ne voyoit autre chose par toute la France.

Mais quoiqu'on rimât sous la seconde Race de nos Rois , & au commencement de la troisième , les Pièces qu'on

faisoit alors n'appartiennent guere à notre Poësie, ou plûtôt ne lui appartiennent point du tout. Car le langage, dont ils se servoient, étoit si différent de celui dont on usa depuis, qu'on peut bien aussi regarder avec raison leur Poësie comme toute différente de celle qui parut dans la suite. Pour en être convaincu, il ne faut que jeter les yeux sur la fameuse & unique Pièce qui nous reste de ces premiers tems. C'est la traduction de l'Évangile, autrement le Livre de la Grace, du Moine Otfrid. Cet Auteur, le plus ancien de tous les Poëtes vulgaires, dont il soit venu quelque chose jusqu'à nous, vivoit il y a plus de huit cens cinquante ans vers le milieu du neuvième Siècle. Il étoit Religieux de Weissembourg, & eut relation avec tout ce qu'il y avoit alors de plus honnêtes gens. Entre autres il fut Disciple du célèbre Raban Maur, Abbé de Fuldes, & dédia son Poëme à Luitbert Evêque de Mayence. Ce Poëme a

été long-tems perdu : Mais Beatus Rhenanus le retrouva dans le seizième Siècle, à Freising en Baviere, où il étoit allé chercher des lumieres sur ce qui nous manque de Tite-Live. Ce sçavant homme fut ravi de découvrir en chemin faisant ce Manuscrit qu'il ne cherchoit point, & qu'il appelle *un rare trésor d'antiquité*. * En effet, on ne peut douter que cet Ouvrage ne soit très-considérable de ce côté-là. Il est presque du même tems que le Serment de Charles le Simple Roi de France, & que celui de Louis de Germanie son frere. Ce sont les trois plus anciens Monumens du langage dont on se servoit alors ; les deux Sermens en Prose, & le Livre de la Grace en Vers. Mais non-seulement nous n'avons point de Poëme que nous puissions comparer à celui-là pour la date, les Peuples nos voisins

* *Egregium antiquitatis Thesaurum*. Il dit un peu plus haut. *Deprehendi Librum exscriptum abhinc annos fere sexcentos, Rerum Germanicæ, lib. 2.*



n'en ont aucun qu'ils lui puissent opposer : & du consentement de tous nos Critiques , c'est le plus vieux morceau de Poësie rimée qu'il y ait dans toute l'Europe.

Au reste les trois Pièces dont nous parlons ne sont pas dans une même langue. Car le Poëme de la Grace & le serment de Charles le Simple , sont du Franc tout pur , & tel qu'il fut apporté dans les Gaules par les Fondateurs de la Monarchie ; au lieu que le serment de Louis est du Franc mêlé , tel qu'il se trouva lorsque par le mélange des deux Nations il commença à s'alterer & à se corrompre. L'un & l'autre furent assez long-tems en usage. Le premier se parloit plus communément à la Cour de nos Rois. Mais le second qui étoit plus répandu prit insensiblement le dessus , & c'est de ce dernier que notre Langue s'est enfin formée. Tous les deux aujourd'hui sont également inintelligibles. Nous n'entendons plus rien au peu qui

nous en reste , & il ne paroît pas que ce soit une grande perte , tant le langage étoit brut & informe.

Le Moine Otfrid le reconnoît lui-même , & s'en plaint dans la Préface Latine qu'il a mise à la tête de son Ouvrage. Les réflexions qu'il fait sur cela sont remarquables. Ce bon Religieux Allemand blâme fort l'indifférence que les François de son tems témoignent pour leur Langue. Il est surpris qu'un Peuple qui fait tant de choses dignes d'être écrites , se mette si peu en peine d'écrire. Il trouve étrange que le petit nombre de ceux qui s'en mêlent écrivent en Latin. Il ne peut leur pardonner qu'ils cultivent une Langue étrangère , tandis qu'ils négligent la leur : vrai moyen , à son avis , que la leur ne se perfectionne jamais , comme en effet la Latine elle-même ne se seroit jamais perfectionnée , si les Romains n'eussent osé l'estimer assez pour s'en servir dans leurs Ecrits préférablement à la Langue

Grecque. Enfin, il n'obmet rien pour donner à nos François un peu de confiance en eux-mêmes, & pour les défaire de cette timidité outrée avec laquelle on ne fait jamais rien, & qui rend inutiles les plus heureuses dispositions.

Ces remontrances ne produisirent pourtant pas de grands effets. Car notre Langue demeura long-tems encore dans cet état de grossiereté ; ce ne fut que deux cens ans après, & vers le Règne de Henri premier, qu'elle commença tant soit peu à se polir. Alors il s'y fit des changemens considérables. On inventa les articles qui la rendirent plus douce & plus coulante. On tâcha de lui donner quelque sorte d'harmonie & de nombre : & bien qu'il y ait le tout à dire entre ce qu'elle étoit de ce tems-là, & ce qu'elle est du nôtre, elle prit pourtant dès-lors quelque chose de l'air & de la forme que nous lui voyons aujourd'hui.

C'est donc ici proprement l'époque

où l'on doit marquer l'origine de notre Langue, & par conséquent celle de notre Poésie. Ainsi, quoique la Rime fût peut-être en Europe dès l'an 712. qui est le tems où les Arabes entrèrent en Espagne, notre Poésie ne commence néanmoins que vers l'an 1050. qui est le tems où Henri premier régnoit. De sorte que quand on pourroit donner près de mille ans à l'une, il semble qu'on ne devroit guere donner plus de six cens cinquante ans à l'autre.

Nos Poètes furent ceux qui contribuèrent le plus à cette révolution qui arriva dans le langage. Aussi furent-ils en grand nombre sous le Règne de Henri; & en plus grand nombre encore sous les deux Règnes qui suivirent, je veux dire sous le règne de Philippe Premier, & sous celui de Louis le Gros. C'est vers ce tems que le zèle des Croisades prit aux Chrétiens, si j'ose m'exprimer de la sorte. Rien n'est de plus surprenant que les effets qu'il produisit.

Ce fut comme un feu qui se répandit dans toutes les Provinces, & qui embrasa les Royaumes entiers. On courut aux armes avec une ardeur qui n'a point d'exemple dans l'Histoire Profane, & que des principes seuls de Religion peuvent donner : & en moins d'une année tout l'Occident fut surpris de se voir enrollé sous l'étendard de la Croix.

Cette conjoncture réveilla ceux qui se méloient de rimer. Les préparatifs qu'on faisoit pour la guerre Sainte, je ne sçai quelle joye qu'inspirent les nouvelles entreprises, le mouvement & le bruit qui les accompagnent, réveillèrent nos Poëtes & les animèrent d'une nouvelle ardeur. Plusieurs d'entre eux voulurent être de la partie & prirent les armes. On dit même que quelques-uns montrèrent qu'ils sçavoient faire autre chose que des Vers, & payerent de leurs personnes dans l'occasion. Ce qu'il y a de certain, c'est que vers la conquête

de Jerusalem il y en eut une quantité prodigieuse ; ils sembloient sortir de terre , aussi-bien que les Armées. Mais tout ce que nos vieilles Chroniques nous apprennent de ces Légions de Poètes , c'est qu'ils ont été ; elles ne nous donnent aucune lumiere sur le reste ; on ignore le sujet , la qualité & le nombre de leurs Ouvrages ; le tems nous a envié jusqu'à leurs noms.

Seulement on sçait en général qu'avant les expéditions d'Orient nos vieux rimeurs ne parloient guere dans leurs Ecrits que de Charlemagne , de Roland , de Renaud de Montauban , du Roi Artus , des Chevaliers de la Table-ronde , d'actions héroïques & de faits d'armes surprenans , dont ils prétendoient que l'Espagne , la France & l'Angleterre avoient été le Théâtre. Mais depuis les guerres du Levant , ils ne firent plus mention que de Godefroy de Bouillon , de Solimand , de Noradin , de Califes , de Soudans & de Prodiges ,

passiez dans le fond de l'Égypte & de la Syrie. Ces dernières merveilles surpasserent les premières pour un tems, & s'attirerent la vogue comme étant plus récentes, & venant de Pais plus éloignés.

Ce qu'on sçait encore, c'est que nos Chançons étoient en réputation dès ce tems-là. Circonstance d'autant moins à obmettre, que cette sorte de petit Poëme nous est plus propre. Car il faut convenir que nous y excellons. Toute l'Europe reconnoît que la France a un génie particulier pour ce genre de Poësie; & que soit que l'on considère nos Chançons Bacchiques, Amoureuses ou Satyriques, elle l'emporte non-seulement sur l'Espagne & l'Italie modernes, mais encore sur l'ancienne Italie & sur l'ancienne Grece. Quoiqu'il en soit, nos Chançons faisoient du bruit dès le règne de Philippe Premier. Entre autres on en fit un grand nombre sur un jeune homme, dont la conduite n'étoit

pas trop sage, & qu'on appelloit *Flore* d'un nom de femme, pour marquer sa vie molle & effeminée. Jamais aventures ne furent plus célébrées que les siennes. C'étoit tous les jours couplets nouveaux. La malignité donnoit un succès surprenant à ces bagatelles. Tout le monde vouloit les sçavoir, on les chantoit par les Rues & par les Carrefours. Le mal est qu'assez souvent elles n'étoient guere plus honnêtes que la personne sur qui on les faisoit, & que composées d'ordinaire par d'autres jeunes libertins dans la débauche, elles se sentoient presque toujours du lieu de leur origine. La licence alla même si loin, que pour en arrêter le cours Yves Evêque de Chartres, crut qu'il devoit interposer l'autorité du Saint Siege. * Il en écrivit à Rome, & c'est d'une de ses Lettres au Pape Urbain Second, qu'on

* *Quidam enim appellantes eum Floram multas rithmicas cantilenas de eo composuerunt quæ à sædis adolescentibus per urbes Franciæ in platis & compitis cantantur. Epist. 68.*

tient les particularités que je viens de dire. Voilà une ancienneté considérable pour nos Vaudevilles. Les meilleures Maisons se contenteroient d'une semblable.

Il ne faut pas oublier que dès ce tems aussi , nos Normands faisoient merveille en Vers ; qu'à leur descente en Angleterre , qui fut suivie de la réduction de tout ce grand Royaume , ils chantoient les belles actions de leurs Ancêtres pour s'encourager à bien faire : & que cette Province , qui depuis a donné les Malherbes , les Sarraïns , les Segrais , les Fontenelles , les Corneilles & tant d'autres Poètes Illustres , montroit dès-lors la passion & le goût qu'un jour elle devoit avoir pour la Poësie.

Louis le Jeune régna ensuite , & effaça par sa magnificence les Rois ses Prédécesseurs. Nos Poètes s'accommoderent fort de l'abondance & du luxe de la nouvelle Cour. C'est ici que l'on

commence à les connoître par leurs noms & par leurs Ouvrages. Celui qui se présente avant tous les autres, est *Maître Eustache*, le plus ancien de tous après Otfrid, & même le premier dont on puisse dire que nous ayons quelque chose qui soit véritablement en notre Langue. Cet Auteur composa le Roman de *Brut*, où comme nous parlerions aujourd'hui, de *Brutus*. Il suppose ce que rapportent les Annales d'Angleterre, qu'un Brutus petit-fils d'Enée passa dans cette Isle, & qu'il y jetta les fondemens d'un Royaume. Notre Poëte bâtit sur cette supposition; & donnant pour des vérités les Fables, dont les Anglois, selon la coutume de tous les Peuples, orment & embellissent leur Origine, il décrit très-exactement & fort au long les commencemens & la fuite d'une Monarchie qui ne fut jamais. Il n'y a pas beaucoup d'art dans cet Ouvrage; & ce que je dis de celui-ci, doit s'entendre de tous ceux dont

je vais parler. L'Auteur entre de plein-pied dans son sujet, suit pas-à-pas les événemens, & raconte au plus juste les choses, selon l'ordre qu'elles sont arrivées; sans connoître ni simplicité de dessein, ni unité d'action, ni ces dérangemens & ces transpositions de faits, qui dès l'entrée jettent le Lecteur au milieu du sujet, & sont un des plus puissans ressorts & un des plus grands enchantemens de la Poësie héroïque. Pour ce qui regarde la diction, elle est fort barbare, ainsi qu'en ces tems-là. Peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir comment s'exprime le plus vieux Poëte que nous ayons. Voici donc de quelle maniere il s'y prend.

Qui veut ouir, qui veut sçavoir,
De Roi en Roi, & d'hoir en hoir,
Qui cils furent, & d'où cils vinrent,
Qui Angletetre primes tintent &c.

Je rapporte ce commencement, non comme quelque chose de bon. Mais

pour donner une légère idée de l'état où se trouvoit alors le langage. Au reste on ne peut douter du tems où Maître Eustache a vécu. Car il a eu soin de nous l'apprendre lui-même dans ces deux Vers, par où il finit.

L'an mil cent cinquante-cinq ans

Fit Maître Eustache ce Romans.

On tient communément que les Auteurs du Roman d'Alexandre, étoient contemporains de Maître Eustache. La chose n'est pourtant pas incontestable, & quelques Ecrivains les renvoient au Règne suivant. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ont écrit sous Louis le Jeune, ou sous Philippe Auguste. Ils furent quatre qui travaillèrent à cet Ouvrage, consacré à la gloire du fameux Roi de Macedoine, dont il porte le nom. Lambert le Court & Alexandre de Paris chanterent ses Exploits; Pierre de saint Clost mit en Vers son Testament; & Jean le Nivelois fit un Livre

sur la maniere dont sa mort fut vangée, Jusques-là dans les autres Romains on ne s'étoit guere servi que des Vers de huit syllabes , mais dans celui-ci ils employèrent les Vers de douze , comme étant plus majestueux , & marchant avec plus d'appareil & plus de pompe. Et c'est de-là que ces Vers ont été appelés *Alexandrins* , soit d'Alexandre le Héros de la Pièce , soit d'Alexandre de Paris , le plus célèbre des quatre Auteurs qui travaillerent à cet Ouvrage. Ces Poètes furent assez long-tems en possession de l'estime publique. Et certainement on ne peut nier que parmi beaucoup de mauvaises choses ils n'en eussent quelques-unes de bonnes. On prétend même que le Grand ne leur a pas été entierement inconnu , & que dans ce qui nous reste d'eux il se trouve quelques légeres traces du stile sublime. On cite encore aujourd'hui des endroits de leur Poëme , & surtout celui où il est dit , qu'un Cavalier

lier porté par terre d'un coup de lance.

Du long, comme il étoit, mesura la Campagne.

On ne croiroit pas que ce Vers eût été fait long-tems avant saint Louis, Fauchet qui le rapporte en fait grand cas, & ne le croit point inférieur à cet hemistiche de Virgile, dont il est une imitation, *Hesperiam metire jacens*. Quoiqu'il en soit, ces quatre Auteurs furent excellens par rapport à leur Siècle; & c'est peut-être tout ce que des Ecrivains François peuvent raisonnablement se proposer. Ils eurent aussi la gloire d'enrichir notre Langue d'une sorte de Vers qu'on ne connoissoit point avant eux, ou du moins qu'on ne connoissoit que fort peu.

Bien-tôt après parut le Roman du Paon. C'est comme une continuation du Roman d'Alexandre. Je n'ai pu découvrir qui le composa, ni pourquoi il lui donna ce nom bisarre.

Mais celui qui en ce tems-là fit le plus d'honneur à notre Poësie fut Abélard. Ce grand homme si connu par son mérite & par ses malheurs, à qui ses Ennemis reprochoient qu'il n'ignoroit rien de tout ce qu'il y a dans le Ciel & sur la Terre, excepté lui-même; & sur le tombeau duquel on mit cette Epitaphe magnifique: *Ci git qui sçut tout ce qu'un homme peut sçavoir*; * Ce grand Homme, dis-je, Théologien, Philosophe, Jurisconsulte, Orateur & Grammairien, & qui joignoit à tout cela une connoissance profonde de l'Histoire & des Langues, étoit aussi Poëte. Il faisoit des Vers François pour se délasser de ses Etudes sérieuses; & ces Vers qu'il faisoit en se jouant, étoient les délices de tout ce qu'il y avoit alors de plus sçavant & de plus poli. Seulement si je puis le dire, sans sortir des bornes de l'Histoire, il auroit été à désirer qu'il

* *Ille sciens, quicquid, fuit ulli scibite....* Epitaphe d'Abélard, fait par Pierre de Cluny.

se fût exercé sur des sujets plus dignes de lui.

On sçait les maux qu'une passion funeste lui causa. Il connut par expérience qu'il y a des conjonctures délicates, où un esprit excellent ne sert de guere lorsqu'il se trouve joint à un cœur trop sensible. * Ce Platon, ce Socrate de la France, ainsi que Pierre de Cluni l'appelle, tomba de la maniere la plus capable d'humilier l'orgueil Philosophique. Il ne se sauva d'aucun de ces ridicules où l'amour jette, & qui paroissent de si grandes miseres à qui les regarde de sens froid : exemple mémorable à tous les Siècles, que la force de la raison humaine n'est que foiblesse, & qu'assez souvent les plus grands Hommes font ceux qui font les plus grandes fautes.

Je n'aurois point parlé de celles que fit Abélard, si ce n'est qu'elles firent la

* *Gallorum Socrates. Plato Maximus Hesperiarum.* Pierre de Cluny.

matiere de ses Poësies. Son Apollon, comme il le dit lui-même, c'étoit son Amour. * Il n'invoquoit point d'autre Muse qu'Heloïse. Inspiré d'elle, il faisoit des Chançons & d'autres petites Pièces, qui étoient reçues avec des applaudissemens incroyables, & qui eurent bien-tôt fait connoître à tout le monde un désordre, qu'il auroit voulu dans la suite pouvoir se cacher à lui-même.

Je ne sçais si Heloïse n'étoit point Poëte aussi. Il est certain que cette admirable fille fut en son tems un prodige d'esprit & d'érudition. La Philosophie avoit pour elle peu d'obscurités. Elle étoit initiée dans les mysteres de la Théologie. Elle entendoit le Latin, le Grec & l'Hebreu; & même écrivoit dans la premiere de ces trois Langues beaucoup mieux qu'il n'est, ce semble,

* *Quorum etiam carminum pleraque adhuc in multis sicut & ipse nosti, frequentantur & decantantur regionibus, ab his maximè quos vita similis oblectat.* Abæl. Epist. 1. pag. 11.

pêrmiss à une personne de son sexe. Ses Lettres qu'elle nous a laissées en font foi. Il y a bien de l'apparence que sçachant tant de Langues elle n'ignoroit pas sa Langue naturelle, & que les secrets d'une Poësie qui la louoit si bien ne lui étoient pas inconnus. Mais si elle ne faisoit point de Vers, on peut du moins assurer qu'elle les aimoit passionnément ; & ceux qu'Abélard fit pour elle, fut peut-être ce qui contribua le plus à la perdre. Voici ce qu'elle lui en écrit. * *Deux choses vous gagnoient principalement tous les cœurs, une heureuse facilité à faire les plus jolis Vers du monde, & une grace incomparable à les chanter : talens qui se trouvent rarement dans les Sçavans de profession. C'étoit par ces yeux agréables que vous tâchiez d'égarer l'austérité de la Philosophie. Eh !*

* *Duo autem fateor specialiter tibi inerant, quibus sceminarum quarum libet animos allicere poteras, distandi videlicet & cantandi gratia ; quam ceteros Philosophos minime affecutos novimus. &c. Opera Abæl. pag. 46.*

quels charmes n'avoient pas les Chansons tendres que l'Amour vous dictoit ? Quelle douceur dans les paroles & dans les airs ? On ne parloit que de celui à qui l'on devoit des compositions si galantes. Elles étoient couruës de tout le monde. Leurs beautés se faisoient sentir aux plus grossiers. Il n'y avoit point de femme qui n'en fût enchantée. Combien m'attirerent-elles de rivales ? Et le reste. Par où l'on peut juger quel étoit le succès des moindres choses qui partoient d'Abélard. Il ne nous reste rien de tout ce qu'il fit en ce genre. Mais ce qui vaut beaucoup mieux, sans doute, il nous reste de bonnes preuves qu'à la fin il quitta entièrement ces amusemens frivoles, & qu'il passa les dernières années de sa vie à pleurer les égaremens de sa jeunesse. Quelques-uns ont écrit qu'il étoit Auteur du Roman de la Rose. On ne comprend pas comment ils ont pû tomber dans cette erreur. Car il est certain que cet Ouvrage est plus récent

qu'Abélard de cent ans, & qu'il a été composé par Guillaume de Lorris & par Jean de Meun, comme nous le dirons en son lieu.

On crut d'abord que le Règne de Philippe Auguste ne seroit pas si favorable aux Poëtes, que l'avoit été celui de Louis le Jeune. Car à peine Philippe fut-il parvenu à la Couronne, qu'il fit des réglemens sévères contre ceux qui abusoient de leur esprit & de leur joisir. Il chassa de sa Cour ces Comédiens, ces Bâteleurs & ces autres fortes d'hommes qui exerçoient des professions pernicieuses, & qui corrompoient les Peuples, sous prétexte de les réjouir. Mais on reconnut bien-tôt qu'il n'en vouloit qu'aux excès de la Poësie, & non à la Poësie elle-même; & qu'il sçavoit mettre de la différence entre un Art utile, & le mauvais usage qu'on en peut faire. Car il aima les Poëtes, il leur fit du bien, & prit plaisir à en avoir auprès de sa personne.



Helynand fut un de ceux qui eurent le plus de part à sa bienveillance & à ses liberalités. On le faisoit venir après que le Roi avoit mangé ; & alors il chantoit des Vers sur quelque effet de la nature , ou sur quelque sujet tiré de la Fable : à peu près comme nous voyons dans Homere , que Phenius & Demodocus en chantent à la table d'Alcinoüs & de Penelope ; & dans Virgile , qu'Yopas en chante à la table de Didon. La même chose se pratiquoit quelquefois à celle de Philippe Auguste. Ce que je remarque d'autant plus volontiers qu'on voit par-là que ce grand Roi avoit le goût de l'antiquité , & que l'amour des Lettres régnoit jusques dans ses divertissemens.

Les Ouvrages d'Helynand s'étoient ressentis de l'injure des tems. Mais au commencement du dix-septième Siècle, Maître Antoine Loisel, célèbre Avocat au Parlement de Paris , & très-curieux de tout ce qui regarde notre Langue ,
les

les tira de la poussiere. Il ramassa tout ce qu'il put trouver de ce vieux Poëte, & en donna une Edition assez exacte. Le Poëme de la mort est la plus considérable Pièce de ce Recueil, & celle qui avoit fait le plus d'honneur à Helynard. Aussi étoit-elle remplie de beaux traits. Et ceux qui peuvent pardonner à cet Auteur d'avoir vécu il y a cinq cens ans, & de parler autrement que nous ne parlons aujourd'hui, lui trouvent d'ailleurs de grandes qualités. Ils prétendent qu'il avoit du génie, de l'invention, de l'enthousiasme, de la force; & qu'il étoit bien au-dessus du simple Versificateur. Il passa ses premières années à la suite des Grands; & vécut d'abord en Homme & en Poëte de Cour. Mais enfin touché du désir d'une vie plus réglée & plus tranquille, il se fit Religieux à Froimont, Abbaye de l'Ordre de Cîteaux, dans le Diocèse de Beauvais. Le changement d'état produisit un entier changement dans sa per-

sonne. En quittant le monde, il quitta l'esprit, les vûes & les intérêts du monde. Il ne se montra plus à la Cour, s'il fit encore des Vers, il n'en fit que sur des sujets de Pieté ou de Morale. En toutes choses il sçut se souvenir des engagements qu'il avoit contractés, & se conduire d'une maniere si édifiante, qu'on le regarda comme une des grandes lumieres de son Ordre. Ce fut peut-être pour la premiere fois, que la France vit un Poëte Saint; & malheureusement ce qu'elle vit alors, elle ne l'a guere vû depuis. Quoiqu'après tout on connoitra par la suite de cette Histoire, que quelques-uns de nos Ecrivains ont sçu allier la qualité de Poëte, non-seulement avec celle de parfaitement honnête homme, ce qui est très-possible, mais encore avec celle de Chrétien, ce qui peut paroître plus difficile; & on fait voir qu'une vie réguliere & une mort sainte ne sont pas incompatibles avec l'amour des Vers &

l'attachement à la Poësie. Au reste Helynand n'étoit pas seulement un grand Poëte , c'étoit un grand Homme en toute sorte de Litterature. Il composa dans sa retraite plusieurs Ouvrages en Latin , comme , une Chronique depuis le commencement du monde jusqu'à son siècle ; un Traité des avantages de la vie Religieuse ; un autre de la réparation du genre humain ; & un enfin , de la Politique des Princes. Et dans ces différentes matieres , il montra une grande étendue d'esprit & de connoissances. Mais pour ne parler que de ses Oeuvres Poëtiques , qui seules font à notre dessein , elles furent long-tems très-estimées. Vincent de Beauvais qui écrivoit sous Saint Louis , nous marque avec quel empressement & avec quel fruit on les lisoit encore alors. Car lorsqu'il parle de l'an 1209. il dit: *En ce tems-là vivoit Helynand, Religieux de Froimont, homme d'un sçavoir & d'une vertu extraordinaire, auquel notre Langue est redevable du Poë-*

me de la Mort ; Ouvrage qui est entre les mains de tout le monde , écrit avec beaucoup d'élégance , & d'une utilité reconnue. On reproche à Helynaud qu'il étoit un peu Caustique , & qu'en cela il ne se sauva pas assez de l'esprit de communauté. En effet , il est aigre & mordant ; & quelquefois il attaque sans ménagement tout ce qu'il y a de plus respectable parmi les hommes. Comme quand il dit :

Rome est le mal qui tôt assomme ,
 Qui fait aux Simoniaux voile ,
 De Cardinal & d'Apostole.

Où par le mot d'*Apostole* il entend le Pape , que tous nos anciens Ecrivains appellent de ce nom. On ne peut disconvenir que ce trait de Satyre ne soit odieux , & que quand il seroit excusable dans le Poëte , il ne le seroit pas dans le Religieux.

Hugues de Bercy , contemporain d'Helynaud , ne s'exprimoit pas avec

moins de liberté. Voici peut-être le plus agréable de tous nos vieux Rimeurs ; & lorsque dans les fragmens qui nous restent de lui , on trouve certains traits naïfs & plaisans , on est fâché que le langage dont il se sert ait si fort vieilli. Ses bons mots le rendirent redoutable. On l'appelloit Guyot par sobriquet , de son nom *Hugues* qu'on accommodoit ainsi ; & on lui donnoit le surnom de Provins , parce qu'il étoit de cette Ville. Le peu de rapport qu'il y a entre Guyot de Provins & Hugues de Bercy , a trompé quelques-uns de nos Ecrivains , & a donné lieu de faire deux Poètes d'un. Il composa la *Bible Guyot*, si fameuse autrefois , & si connue encore aujourd'hui de tous ceux qui sont un peu versés dans les antiquités de notre Langue. Cette Bible n'est autre chose qu'une Satyre sanglante qu'il fit contre tous les Etats & toutes les conditions de son Siècle. Il l'appella *Bible*, comme il le témoigne lui-même , par-

ce qu'elle ne contenoit que des vérités. On peut dire que dans cette Pièce il ne fait grace qu'à la vertu, & qu'il ne sçait ce que c'est que de composer avec le vice. Si l'on veut l'en croire, ce n'est que mommerie dans toutes les Professions. Il n'aimoit pas les Médecins. Il prétend que :

Fol est qui en tel Art se fie.

Et il se jouë beaucoup sur le nom de Physiciens qu'ils avoient alors, & qu'ils ont eu en France, comme l'on sçait, jusques vers le règne de Charles V. Les gens de Robe n'étoient guere plus de son goût, selon lui :

Les Loix apprennent tromperie.

Et le Palais est un país, où l'on est bien payé pour travailler aux affaires d'autrui, & où l'on ne songe qu'à travailler aux siennes. Il ne pardonne pas aux Princes ni aux Rois. Ennemi de la corruption par-tout où il la trouve, il

ose l'attaquer, jusques sous le Dais & sur le Thrône. Mais où son zèle s'allume davantage, c'est lorsqu'il croit entrevoir du dérèglement dans les personnes que la sainteté de leur vocation engage à une vie irréprochable. Malheur à tout Ecclesiastique, & à tout Moine qui lui donne prise. Il ne peut souffrir qu'on quitte la doctrine & les commandemens de Dieu, pour s'attacher aux institutions & aux traditions des hommes. Il crie contre ceux qui abandonnent les exercices d'une dévotion solide, & qui leur substituent de menuës pratiques, & des observances frivoles. En particulier il se déchaîne fort contre un certain Guillaume Chappuy, Fondateur en ce tems-là d'une fameuse Confrairie dans la Ville du Puy en Auvergne; & grand distributeur de je ne sçais quels *Agnus* & *Scapulaires*, que notre Poëte appelle en son vieux stile des Signaux & des Chapperons.

Qui les blancs Chapperons trouva ,
Et les Signaux au Puy donna :
Pronna ! Non , fit , il les vendoit.

Il s'emporte un peu trop sérieusement
contre ce Bonhomme , qu'il traite de
fourbe & d'hypocrite :

Maistrement la Gent decevoit.

Au lieu que vraisemblablement il ne
devoit le traiter que d'homme simple ,
dont les intentions étoient droites , mais
dont les lumieres n'étoient pas fort éten-
duës ; qui plaçoit la pieté Chrétienne
dans des choses où elle ne veut pas être
uniquement placée , & qui ne conce-
voit rien de plus grand dans la Reli-
gion qu'une Congregation ou une Con-
frairie.

Ce qu'il y a de bon , c'est que notre
Censeur ne s'épargne pas plus que les
autres ; & qu'après avoir fait le procès
au genre humain , il se fait le sien en
galant homme. Car ayant dit sur la fin
de son Ouvrage :

Hugues de Bercy qui tant à
 Cherché le siècle çà & là,
 Qu'il a vû que tout n'en vaut rien,
 Prêche ores de faire le bien.

Il ajoûte qu'il craint fort qu'on ne se
 moque de ses sermens ; & la raison qu'il
 en apporte, c'est que le Prédicateur ne
 pratique pas ce qu'il enseigne, & qu'il
 auroit grand besoin de se prêcher lui-
 même.

Parce qu'ils ont vû que j'aimoye
 Plus que nul beau soulas & joye ;
 Et qu'avois aussi grand métier,
 Comme nul de moi prêchier.

Cela n'est pas dit en beaux termes,
 mais on doit convenir que le fond de
 la pensée est plaisant ; & qu'à ne regarder
 que le sens détaché de l'expression,
 on auroit peine à mieux faire aujourd'hui.
 Peut-être sçauroit-on volontiers
 de quelle Profession étoit un homme
 qui n'en approuvoit aucune. Le senti-

ment commun est, qu'il étoit Religieux, & lui-même semble le dire quelque part ;

Y a plus de douze ans passé

Qu'en noirs draps suis enveloppé.

C'est sur la foi de ces deux Vers que Pasquier l'appelle, *ce gentil Moine*. Mais on ne sçait pas trop quelle Règle il suivoit ; & Pasquier lui-même n'avoit pas sur cela des mémoires fort certains. Car il le fait tantôt Moine de Cluni, & tantôt Moine de Saint Germain des Prez. Quelques-uns croient, que soit légereté naturelle, soit misantropie, il changea souvent d'état, & qu'il essaya de plusieurs Ordres. Ce qui leur donne lieu de le croire, c'est qu'en divers endroits il assure qu'il demeura tant à Clairvaux, tant à Cluni, & ainsi du reste. En quoi ils ne prennent pas garde, que son intention n'est pas de faire entendre par-là, qu'il ait jamais porté l'habit dans ces fameuses Abbayes ;

mais seulement que parcourant ce vaste Univers, qu'il regardoit comme la matiere de son Ouvrage, il s'étoit arrêté dans ces deux Monasteres, pour voir s'il n'y trouveroit point de quoi grossir son Livre. Et si on l'en croit, le séjour qu'il y fit, ne fut pas inutile à son dessein. Mais c'en est assez sur ce vieux Rimeur, qu'on peut avec justice regarder comme le Patriarche de nos Poëtes Satyriques.

On joint d'ordinaire Raoul de Houdan & Chrétien de Troyes, soit qu'ils fussent liés d'amitié, soit qu'il y eût de la ressemblance entre leurs stiles. Ils furent tous deux en grande réputation; & Huon de Merry, qui vivoit trente ou quarante ans après eux, rend ce témoignage en leur faveur.

Lesdits Raoul & Chrestien,
 Oncque bouche de Chrestien,
 Ne dit si bien, comme ils disoient.

Raoul composa trois Ouvrages, *le Ro-*

man des aïles , le Roman de Merangis , & le Fabliau de la voye d'Enfer ; autrement le grand chemin qui tiennent ceux qui vont visiter le Seigneur d'Enfer ;

Plaisant chemin & bonne voye ,

Dit cet Auteur , inexcusable de badiner sur un sujet si terrible. Chrestien fut encore plus fécond ; car il donna jusqu'à cinq Romans de sa façon ; sçavoir, *les Romans de Graal , de la Table-Ronde , du Chevalier au Lion , du Chevalier à l'Epée & de Perceval*. Il en commence un sixième , intitulé *la Charete* , où il décrivoit fort au long les aventures de Lancelot. Mais il n'y mit pas la dernière main. Il le fit achever par son Disciple Godefroy de Ligny , qui prit assez bien le génie & le caractère de son Maître. Chrestien écrivoit avec facilité & agréablement. Il nous reste un grand nombre de ses Vers , & Fauchet en rapporte plusieurs ; mais qui ne sont aujourd'hui considérables que par leur ancienneté seule , & où il n'y a rien qui mé-

te d'être remarqué, si ce n'est peut-être deux endroits : l'un où il se plaint de la maniere dont on aimoit déjà de son tems,

Or est Amour tourné en Fable,
Pour ce que cils qui rien ne sentent,
Disent qu'ils aiment, & ils mentent.

Et l'autre où il dit, qu'il est inutile de garder une femme, qui ne se garde pas elle-même par sa vertu.

Qui de femme garder se peine,
Y perd son travail & sa peine.

Il y eut encore beaucoup d'autres Poëtes en ce même-tems : comme, Maître Vace Normand, & qui mit en Vers l'Histoire des Ducs de Normandie ; Monseigneur Thibault de Mailly, qui composa une Satyre, & qui étoit de l'illustre Maison de Mailly en Picardie, dès-lors une des plus considérables Maisons de France. Tristan, le Chastelain de Coucy & Blondel, qui faisoient des Chançons tendres, & dont les deux derniers sont fameux ; le Chastelain, par son voyage de la Terre-Sainte, où

il alla chercher la fin de sa vie & de ses amours ; & Blondel par un bel exemple d'attachement & de fidélité. Il étoit aimé de Richard I. Roi d'Angleterre. Ce Prince étant allé en Orient , selon la coutume de ces tems-là , eut un démêlé au Siège d'Acre avec le Duc d'Autriche. Leur querelle n'eut pas d'abord d'autres suites ; mais comme Richard revenoit par l'Allemagne , suivi de peu de personnes & déguisé , le Duc d'Autriche le fit arrêter secretement , & conduire sous bonne escorte dans un vieux Château. On ne sçut assez long-tems ce que Richard étoit devenu. Blondel qui attendoit son retour avec impatience , étoit inconsolable qu'on n'en eût point de nouvelles. Il résolut de le chercher par tout , & de le déterrer à quelque prix que ce fût. Il partit donc , & courut bien du País. *Si avint* , dit une vieille Chronique , *qu'il arriva d'avanture en une Ville assez près du Chatel, où son Maître le Roi Richard étoit , &*

demanda à son hôte à qui étoit ce Chatel, & l'hôte lui dit qu'il étoit au Duc d'Autriche. Puis demanda s'il n'y avoit nuls prisonniers, car toujours s'en enquerroit, ou qu'il allât. Et son hôte lui dit qu'il y avoit un prisonnier, mais il ne sçavoit qui il étoit, fors qu'il y avoit été bien plus d'un an. Quand Blondel entendit ceci, il fit tant qu'il s'accointa d'aucuns de ceux du Chatel, comme Menestrels s'accointent légèrement. Mais il ne put voir le Roi, ne sçavoir si c'étoit-il. Si vint un jour en droit d'une fenêtre de la Tour où étoit le Roi Richard prisonnier; & commença à chanter une Chançon en François, que le Roi Richard & Blondel avoient une fois faite ensemble. Quand le Roi Richard entendit la Chançon, il connut que c'étoit Blondel; & quand Blondel eut dite la moitié de la Chançon, le Roi Richard se prit à dire l'autre moitié & l'acheva. Et ainsi sçut Blondel que c'étoit le Roi son Maître. Si s'en retourna en Angleterre, & aux Barons du País conta l'avanture. Nos vieil-

les Chroniques font aussi mention d'un Blondel de Nesle , célèbre par ses Chansons. On ne sçait pas bien si c'est celui dont je viens de parler , ou si c'en est un autre. Quoiqu'il en soit , on peut voir par ce que je viens de rapporter , qu'alors les Rois même aimoient notre Poësie , & que Richard Roi d'Angleterre s'y amusoit quelquefois.

Mais si elle fit de grands progrès sous Philippe Auguste , notre Langue se perfectionna beaucoup aussi. Ville-Hardouin écrivit l'Histoire de la prise de Constantinople par les François ; & c'est l'Ouvrage le plus ancien que nous ayons en Prose. Je dis l'Ouvrage , car le Serment de Louis de Germanie , & le Code de Guillaume le Conquerant, qui son térieurs à cette Histoire , doivent plutôt être mis au nombre des Actes publics , qu'au rang des Ouvrages d'esprit.

Comme le règne de Louis VIII. ne dura que trois ans , il n'arriva rien d'extraordinaire

traordinaire par rapport à notre Poësie. Nous ne lisons pas même qu'il se soit élevé de nouveaux Poëtes, à la réserve d'un qu'on croyoit alors en valoir plusieurs. C'est Hebers, qui prenoit le titre de Clerc. Il publia le Roman de Dolopathos ou des sept Sages, qu'il avoit traduit, comme il le témoigne, du Latin de Dom Jean Moine de Haute-Selve.

Li bon Moine de bonne vie,
De Haute-Selve l'Abbeye
A l'Histoire renouvelée,
Par bel Latin l'a ordonnée &c.

Je ne sçais pas comment ce Moine de bonne vie & son Traducteur l'entendoient; mais il y avoit dans cette Pièce beaucoup d'endroits très-propres à allarmer la pudeur. Plus scrupuleux que nous sur les mœurs, peut-être qu'ils l'étoient moins sur le choix des paroles, & que l'innocence de leur Siècle les empêchoit de songer à bien des cho-

ses, à quoi la corruption des Siècles suivans a fait penser. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Hebers ne fit point de façon d'adresser son Livre à l'Evêque de Meaux. On trouvoit dans ce Livre une grande variété, beaucoup de Contes plaisans & d'avantures amusantes, quantité de Proverbes, de bons Mots & de Sentences. Nos Ecrivains font sonner bien haut que les Etrangers y ont souvent puisé ; que Bocace en a tiré le sujet de trois de ses nouvelles, & que l'Erastus des Italiens a été fait sur le modèle de Dolopathos. Mais après tout la gloire de l'invention n'est point dûë à Hebers, puisqu'il n'étoit que simple Traducteur. Elle n'est pas même dûë au Moine Jean. Car pour donner en deux mots l'Histoire de ce Roman, & marquer ses différentes fortunes ; on prétend qu'il fut composé d'abord en Indien par Sandaber, du moins quant au plan général & aux choses principales ; que bien-tôt après il parut en

Hebreu , qu'ensuite il fut traduit en Arabe , après en Syriaque , puis en Grec , & puis en Latin , non sans souffrir de grandes altérations dans ces diverses métamorphoses ; que du Latin , il fut mis en Vers François par Hebers , & en Allemand , par un Sçavant du Pais. Si bien qu'à la honte des Ouvrages excellens qui quelquefois ont bien de la peine à parvenir aux honneurs de la Traduction , celui-ci qui dans le fond n'étoit qu'un Ouvrage médiocre , en a joui jusqu'à huit fois.

On croit que la vie de Josaphat est du même Hebers. C'étoit un Poëme plein de maximes politiques & d'instructions pour les Rois.

S A I N T L O U I S.

Le règne de saint Louis produisit seul plus de Poëtes que tous les Règnes précédens. Et c'est bien ici que je pourrois dire ce que disent Homere & Vir-

gile, lorsqu'ils vont s'engager dans un long dénombrement de morts & de blessés : Par qui commencerai-je, & qui dois-je réserver pour la fin ? Ce qui donna tant de vogue à notre Poésie, c'est que les plus grands Seigneurs y prirent goût & la cultivèrent. Charles d'Anjou, frere du Roi, & qui depuis fut lui-même Roi de Naples & de Sicile ; Henri Duc de Brabant ; Pierre Mauclerc Comte de Bretagne ; Raoul Comte de Soissons ; Thibaut Comte de Champagne & Roi de Navarre, se plaisoient à rimer. Ils faisoient des Vers qui étoient bons pour ce tems-là, & dont quelques-uns sont venus jusqu'à nous ; mais qui, à ne rien dissimuler, ont perdu toutes leurs graces dans la suite des siècles.

Entre les Princes dont je viens de parler, celui qui se distingua le plus par sa passion pour la Poésie, fut Thibaut Comte de Champagne. On le surnommoit le faiseur de Chançons, & le

Grand : Mais de ces deux surnoms , il n'y a que le premier qui ait fait fortune , & qui lui soit demeuré. Il étoit toujours environné de Poëtes. Il les attiroit de toutes parts dans ses Etats & à sa Cour. Il établit même une espece d'Academie , qu'il assembloit dans une sale de son Palais à certains jours de la semaine. On lisoit là tout ce qui se faisoit de nouveau ; & l'on y joignoit les divertissemens de la Musique à ceux de la Poësie : Car le Comte n'avoit pas moins de passion pour l'une que pour l'autre. Les Compositions de Thibaut étoient fort estimées. Et même sa réputation ne se renferma pas dans le Royaume. Les Ecrivains d'Italie lui ont donné de grands éloges. Dante l'appelle un Maître incomparable en fait de Poësie , & propose la sixième de ses Chançons , comme le modèle d'une Pièce excellente. Il est le premier qui ait mêlé les Rimes masculines aux féminines , & qui ait senti les agrémens &

les charmes de ce mélange. La plus ancienne Pièce où cela se trouve pratiqué, est une de ses Chançons, où il dit ; qu'on peut bien servir le Dieu d'Amour, mais qu'il ne faut pas trop s'y fier.

*Moult me scut bien éprendre & allumer,
Par biau parler & accointement vire.
Nul ne l'orroît si doucement parler,
Qui ne cuidât de s'amour être sire.
Parbleu, Amour, ce vous ose bien dire ;
On vous doit bien servir & honorer,
Mais on s'y peut, bien d'un peu trop fier.*

Une autre chose encore, qui mérite d'être remarquée, c'est qu'ordinairement les couplets de ses Chançons étoient de huit Vers, où il arrangeoit les Rimes de la même manière que les Poëtes Epiques d'Italie les arrangent dans les huitains dont ils se servent. Un exemple rendra ceci plus sensible. Voici une des Stances du Comte de Champagne, où il dit que dans la plus agréable saison de l'année, & tandis que tou-

te la nature est riante, il se conïume de tristesse ; & cela parce qu'il n'est pas plus heureux en amitié qu'en Amour, & que ses amis s'allarmant sans sujet se refroidissent & l'abandonnent.

*Au renouveau de la douceur d'été ,
 Que réclaircit li doiz à la fontaine ,
 Et qui sont verds bois & verger & pré ,
 Et li rosiers en Mai florit & graine ;
 Lors chanterai que trop m'aura grevé
 Ire & émoi qui m'est au cœur prochaine.
 Et fins amis à tort atoissonnez ,
 Et moult souvent de leger effrayez.*

On voit que le premier Vers répond au troisiéme & au cinquiéme ; que le second figure avec le quatriéme & le sixiéme ; & que les deux derniers ont une rime particuliere. L'Arioste , le Tasse , & le Cavalier Marin , se sont réglez sur ce modèle. Je me contente de rapporter les huit Vers, par où l'Arioste le plus ancien des trois, commence son Poéme de Roland le furieux.

Le Donne , i Cavalier , l'arme , gli Amori ,

*Le Cortefie , l'audaci impréfe io canto ,
 Che furo al tempo , che passaro i Mori
 D'Africa il mare , è in Francia noquer tanto ,
 Sequendo l'ire , è i giovenil furori
 D'Agramente lor Rè , che si dio vanto
 Di vendicar la morte di Troiano
 Sopra Ré Carlo Imperator Romano .*

Si l'on jette les yeux sur la Stance Italienne & sur la Stance Françoisé , on trouvera que dans l'une & dans l'autre l'arrangement des Rimes est tout le même.

Au reste Thibaut choisit pour l'Heroïne de ses Vers Blanche de Castille , mere de saint Louis. Il avoit été d'abord un des plus grands ennemis de cette Reine ; & même il étoit entré dans la ligue qu'on forma contre elle pour lui disputer la Régence. Mais elle sçut si bien le ramener , qu'elle n'eut point dans la suite de plus zélé Partisan. La malignité ne s'oublia pas en cette rencontre. Il courut des bruits qui n'étoient pas avantageux à cette grande
 Princesse.

Princesse. Sa vertu les dissipa. Mais ils ne laisserent pas de trouver créance dans quelques esprits, plus disposés à croire le mal que le bien. Et il faut convenir de bonne foi, que les Vers du Comte donnerent quelque sorte de prise à la médifance, qui ne manque guere de saisir les plus légers prétextes, & qui souvent sçait s'en passer. Une vieille Chronique nous apprend à quelle occasion il devint Poëte, & quel fut enfin le succès de ses Poësies & de ses Amours. Voici ce qu'elle nous en rapporte. *A cette besogne, c'est-à-dire, à cette expédition, étoit la Reine Blanche, laquelle dit au Comte, qu'il ne devoit prendre les armes contre le Roi son fils; & se devoit souvenir qu'il l'étoit allé secourir jusques en sa Terre, quand les Barons le vinrent guerroyer. Le Comte regarda la Roine, qui tant étoit belle & sage; de sorte que tout ébahi de sa grande beauté, il lui répondit. Par ma foi, Madame, mon cœur, mon corps & toute ma Terre est à votre*

commandement. Ne n'est rien qui vous put plaire, que ne fisse volontiers : jamais, si Dieu plaît, contre Vous ni les Vôtres je n'irai. D'illeo se partit tout pensif, & lui venoit souvent en remembrance le doux regard de la Roine & sa belle contenance. Lors entroit en son cœur la douceur amoureuse. Mais quand il lui souvenoit qu'elle étoit si haute Dame & de si bonne renommée, & de sa bonne vie & nette, si muoit sa douce pensée amoureuse en grande tristesse. Et pour ce que profondes pensées engendrent mélancolies, il lui fut dit d'aucuns sages hommes qu'il s'étudiât en beaux sons & doux chants d'instrumens ; & si fit-il. Car il fit les plus belles chansons & les plus délitables & mélodieuses qui oncques fussent ouïes, & les fit écrire en sa salle à Provins, & en celle de Troyes. Et sont appellées les Chansons au Roi de Navarre.

L'exemple des Grands entraîna le reste du Royaume. Comme les Chansons tendres étoient à la mode, tout le mon-

de en voulut faire. Il n'y eut si petit Rimeur qui ne chantât ses amours réels ou chimériques. Car assez souvent les Poètes n'aiment que sur le papier ; & il s'en faut bien que les choses ne se passent toujours dans leur cœur, de la manière qu'ils le disent dans leurs Ouvrages. Quoiqu'il en soit, chaque Poëte avoit alors sa maîtresse qu'il célébroit à vrai ou à faux. Ils remplirent toutes leurs Pièces de plaintes, de reproches, de larmes, de soupirs. Ils ne parlerent plus que de prison, de chaînes, de souffrances & de martyre. Et ce fut proprement en ce tems-là qu'on vit éclore cette multitude de phrases doucereuses, qui depuis ont été tournées & retournées en tant de façons. La Poësie qui peut traiter les matieres les plus relevées & les plus sublimes, ne fut presque plus employée qu'à des bagatelles.

Gaces Brulez étoit un de ceux qui passoient pour écrire avec le plus de

tendresse. On trouve encore cinquante de ses Chançons dans les Cabinets de quelques Curieux. Il étoit fort aimé du Comte de Champagne : Souvent ils travailloient de concert, & tiroient de grands secours l'un de l'autre.

Ils avoient dans Henri de Soissons un digne concurrent. On tient qu'il étoit de l'illustre Maison de Soissons. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il suivit saint Louis au Levant, & qu'il fut fait prisonnier à la journée de la Massoure. Mais il proteste que ni ses voyages, ni sa captivité, ni ses maladies, ne purent jamais changer ou affoiblir les sentimens de son cœur.

*Bien m'a Amours éprouvé en Surie,
Et en Egypte, où je fus mené pris.
Si que je fus en grand paour de ma vie;
Et chacun jour cuidai bien estre occis.
Mais pour tout ce, mon cœur ne s'est parti,
Ne déservé de ma douce ennemie;
Ne en France pour ma grand maladie,
Quand je cuidai de ma goute mourir;
Ne se pouvoit de mon cœur d'elle partir.*

Eustache le Peintre n'étoit pas moins habile à débiter en Vers des sentimens tendres. Il se propose comme le modèle du parfait Amant, & se vante que personne n'aima jamais comme lui. Si nous l'en croyons pourtant, il n'avoit pas de fort grands sujets de se louer de l'Amour. Il eut le sort de tous ceux qui se livrent à cette passion. Il essuya des bizarreries, des froideurs & des infidélités, comme il s'en plaint lui-même en quelques endroits ;

*Bien sont vos faits, à vos doux ris contraires,
Cœur sans merci, & semblant débonnaire.*

Moreri confond cet Eustache le Peintre faiseur de Chançons avec Maître Eustache Auteur du Roman de Brut. Mais il est certain que ce sont deux Auteurs très-différens, qui vivoient à cent ans l'un de l'autre.

Jean Moniot d'Arras se piquoit aussi de beaucoup de constance & de fidélité dans ses attachemens.

*Qui aime sans tricherie
 Ne pense n'a trois n'a deux ;
 D'une seule est désireux ,
 Cit que loyal amour lie
 Ne voudroit d'autre avoir mie.*

Quelques - uns croient que *Monios* étoit son nom de famille. Mais d'autres prétendent que ce mot veut dire *petit Moine*, & que ce Poëte s'appelloit ainsi, parce qu'il étoit Moine en effet. Si cette dernière opinion est véritable, on doit convenir qu'il étoit un peu bien galand pour un Religieux.

Mais tandis qu'il exhortoit à l'Amour Loyal, pour me servir de ses termes; Guillebert de Berneville prêchoit une Morale fort opposée. Il étoit persuadé qu'on ne peut mettre trop de mauvaise foi dans un commerce, qui au fond est un désordre, & où l'on ne réussit, selon lui, qu'autant qu'on sçait tromper.

*Nul ne se peut avancer
 En amour, fort par mentir ;*

Et qui mieux sçait s'en aider.

Plûtôt en a son plaisir.

Robert de Marberolles tenoit à peu près le même langage. Il dit qu'il ne fait des Chançons tendres que par coutume ; qu'au reste il n'aime point, & n'aimera de sa vie ; parce qu'il n'y a plus de véritable amour sur la terre.

Mort est Amours, morts sont eils qui aimoient

Les faux amans l'ont fait du tout faillir.

Pour ce qui regarde Pierre de Craon, il assure qu'il aime par héritage, & que de tout tems dans sa maison on avoit été galand de pere en fils. Il étoit de la célèbre maison de Craon, qui depuis a possédé de si grands biens, & produit tant d'Hommes Illustres.

Doëte de Troye étoit fameuse par sa beauté, par son esprit & par sa voix. Elle faisoit des Chançons, dont elle composoit les paroles & les airs, & qu'elle chantoit ensuite avec beaucoup de grace. Elle parut avec distinction à

la Cour que l'Empereur Conrad tint à Mayence, & elle en fut un des principaux ornemens.

De Troye la belle Doëte

Y chantoit cette chansonnette ;

Quand revient la saison que l'herbe reverdeie &c.

Nos vieilles Chroniques parlent encore de trente ou quarante autres faiseurs de Chançons. Mais dans ce qui nous reste d'eux, il n'y a rien qui mérite fort d'être remarqué. Voici leurs noms tout de suite & sans ordre, tels que je les ai trouvés dans les anciens Manuscrits, ou dans les Ouvrages de nos Auteurs qui ont traité cette matiere. Le Vidame de Chartres ; Richard de Semilly ; Robert de Blois ; Perrin d'Angecort ; Thibaut de Blazon ; Robert de Rheims ; Gauthier d'Argies ; Jean Moniot de Paris, différent de Jean Moniot d'Arras, dont nous avons parlé ci-dessus ; Ode de la Courroie ; Raoul de Beauvais ; Gauthier & Jacques d'Espie-

nois ; Gauthier de Soignies ; Richard de Fournival ; Pierre de Corbie ; Baude de la Carriere ; Jacques de Chifon ; Oudard de Lacenie ; Gilles de Vieux-Maisons ; Bruniaux de Tours ; Colin Mufet ; Jacques de Hedin ; Colas le Bouteiller ; Jean Lorganifte ; Baudoin des Autels ; Chardon ; Sauvage d'Arras ; Philippe Pa ; Roger de Cambrai ; Jean de Maisons ; Robert du Castel ; Lambert Ferris ; Mahieux de Gant ; Robert de Mauvoifins ; Thomas Erars ; Aubin de Sezane ; Guillaume Viaux ; Rogerin Dandelis ; Renault de Sabeüil Jonglet ; Huë de Braye-Selve...

Tout ce qu'on ſçait de ces vieux Rimeurs, c'eſt qu'ils ont eu en leur tems quelque réputation, qu'ils faiſoient des Chanſons d'Amour, & qu'ils vivoient ſous le Règne de ſaint Louis, ou peu après.

Ces Chanſons donnerent occaſion à une autre ſorte de petites Pièces qui avoient été inconnuës juſqu'à lors. On

les appelloit *Tensons* ou *jeux partis*. C'étoit des questions galantes que les Poëtes se faisoient en Vers. L'un proposoit le doute, & l'autre donnoit la solution. Plusieurs d'entr'eux se distinguèrent dans ce nouveau genre d'écrire; & principalement Grevilliers, Mapolis, Perrot de Nesle, Gomar de Villiers, Robert de Castel, Hugue le Marinier, Andrien & Robert de Compiègne. Mais Jean Bretel l'emportoit sur tous les autres, soit pour imaginer ces petits Problèmes, soit pour les résoudre. Il nous en reste une quarantaine de sa façon. J'en rapporterai quatre, par où l'on pourra se faire une idée de la galanterie qui régnoit en ce tems-là parmi nos François. On verra que dès-lors il n'y entroit que trop de délicatesse & de raffinement. Il demande, par exemple, s'il est plus triste de voir marier ou de voir mourir une personne que l'on aime tendrement: d'où vient qu'ordinairement de jeunes étourdis sont plus du

goût des femmes, que les hommes judicieux & discrets :

*Si que le bon, le sage, le cclant
Est mis arriere, & le novice avant.*

S'il vaut mieux être aimé d'une personne très-belle & médiocrement sage, ou d'une personne très-sage & médiocrement belle: si c'est un plaisir plus flatteur de se faire aimer d'une personne qui en aimoit une autre, ou d'une personne qui a toujours sçu résister au pouvoir de l'amour. Ces demandes faisoient l'entretien de presque toutes les Compagnies; on les agitoit pour & contre, & chacun prenoit parti selon ses lumieres, ou selon son goût. Mais parce qu'assez souvent on ne voyoit point de fin à ces disputes, des especes de Cours souveraines se formèrent pour les juger en dernier ressort. Il y avoit de ces Tribunaux dans plusieurs Villes du Royaume, sur-tout à Pierre-feu & à Romans en Provence. On choi-

sissoit les Juges parmi les Seigneurs & les Dames que le commerce du grand monde & une longue expérience rendoient plus habiles dans ces matieres. Mais ils ne prononçoient pas seulement sur ces débats Poëtiques, ils connoissoient encore de toutes les querelles qui survenoient entre les Amans. Ils pesoient les fautes commises de part & d'autre, imposoient des peines proportionnées, & prescrivoient la forme des ruptures, ou les articles des réconciliations. Il n'étoit pas permis de décliner leur Jurisdiction, ni d'appeller de leurs Jugemens, qu'on nommoit *les Arrêts d'Amour*. Ces Arrêts furent long-tems en vogue par toute la France. Martial d'Auvergne, qui vivoit plus de deux cens ans après, en composa cinquante sur ce modèle, en fit un recueil, & les donna au Public. Un fameux Jurisconsulte y joignit un ample Commentaire. Mais tout ce qu'on vit alors en ce genre, est fort au-dessous de l'E-

dit d'Amour que nous avons vû paroître de notre tems , petit ouvrage où la politesse , la galanterie & la délicatesse se font sentir par-tout ; & montrent que l'Auteur qui étoit fort jeune , lorsqu'il le composa , & qui depuis trente années tient avec tant de dignité la plume à l'Académie Françoisè , ne sçait pas moins , quand il le faut , badiner avec grace , qu'écrire d'une maniere sérieuse & solide.

Du reste tous les Poètes qui vécutent sous le règne de saint Louis , ne se bornerent pas aux Ouvrages de galanterie ; plusieurs écrivirent sur d'autres matières , & même quelques-uns nous ont laissé des Poèmes de longue haleine. Jean du Chastelet mit en Vers lesdits moraux de Caron , & Marie de France les Fables d'Esopè qu'elle traduisit de l'Anglois. On l'appelloit de France , non qu'elle fût du Sang de nos Rois , mais simplement parce qu'elle étoit Françoisè. Elle entreprit cette

traduction, comme elle le témoigne elle-même.

*Pour l'amour du Comte Guillaume
Le plus vaillant de ce Royaume.*

On ne sçait pas bien quel est ce Comte Guillaume dont elle parle. Renaud d'Audon composa une Satyre contre toute sorte d'Etats. Le Roi de Cambrai, qu'on nommoit ainsi, parce qu'il étoit Roi ou Herault d'Armes, en écrivit une en particulier contre les Ordres Monastiques, & fit de plus un Opuscule, dont le titre étoit, *l'a, b, c.* Guillaume de la Ville-Neuve rima les Cris de Paris, dessein assez singulier & assez bizarre. Il se plaint dans cet Ouvrage, que le métier de Poëte n'enrichit point, & il crie famine presque par-tout. Jean Bodel d'Arras donna une petite Pièce en forme d'Adieux, ou sous prétexte qu'il prend congé des principaux Habitans de cette Ville, il en dit tout le bien & tout le mal qu'il en

pense. Adam le Bossu son compatriote en fit une autre contre la passion du Jeu. On conjecture qu'ayant aimé les femmes & en ayant été trompé, il se fit Ecclesiastique ; car il dit,

*Seigneur, savez pourquoi j'ai mon habit
changé,*

J'ai été avec femme, or revais au Clergé.

On vit aussi paroître dans ce même-tems une quantité prodigieuse de *Fabels* ou de *Fabliaux* ; c'est-à-dire, comme nous parlerions aujourd'hui, de Contes & de Nouvelles. Le Clerc de Vaudois en fit jusqu'à cinq ; sçavoir, les *Fabliaux* de Nizeroles, de Corbigni, du Tremblai, celui des Droits qui étoit une invective contre les Dominicains & les Cordeliers, & celui du Dieu d'amour. Rutebœuf en fit deux, le *Fabliau* du Clerc, & le *Fabliau* de la femme d'un Escuyer ; & ne ménagea guere la pudeur ni dans l'un ni dans l'autre. Cet Auteur vécut fort long-tems, & rima

toujours tant qu'il vécut. Il vit les Règnes de saint Louis, de Philippe le Hardi, de Philippe le Bel & de Louis Hutin. C'étoit un Ecrivain infatigable. Outre les deux Fabliaux dont nous venons de parler, il composa beaucoup d'autres Ouvrages, comme les plaintes d'Anceau de l'Isle, les plaintes de la Palestine adressées à saint Louis, la vie de sainte Elizabeth de Turinge, dédiée à Isabelle Reine de Navarre & femme de Philippe le Bel, & une complainte sur les malheurs de sa propre vie. Il dit dans cette dernière Pièce, qu'il fut marié deux fois, mais qu'on peut bien l'appeller le Job de son Siècle, que Dieu lui ôta tous ses biens, qu'il perdit un œil sur la fin de ses jours, & qu'il ne voyoit guere plus de celui qui lui restoit que de celui qu'il avoit perdu. Il fait une Description des Quinze-Vingts; je ne sçais si ce n'est point parce qu'il y mourut. Hué de Cambrai publia le Fabliau de Male-Honte qui étoit une Satyre
sanglante

sanglante contre Henri Roi d'Angleterre. Dutand, celui des trois Bossus. Jean le Galois natif d'Aube-Pierre, celui de la Bourse pleine de sens, dont le sujet étoit tel : un Marchand fort riche, mais qui n'avoit pas beaucoup de conduite ni de raison, partant pour une Foire, promet à sa femme de lui rapporter une grande bourse pleine d'argent ; la femme lui répond qu'elle l'en quittera pour une pleine de sens. Jean Chappelain donna le Fabliau du Sacristain de Cluni. Ce Poëme est un long tissu des aventures de ce bon Sacristain, très-diversifiées & assez réjouissantes. Les incidens y sont ménagés avec art, mais l'honnêteté n'y est nullement respectée. Enfin Huë Piancelle composa le Fabliau de Sire Hans & de Dame Avieuse sa femme, qui combattirent long-tems, dit l'Auteur, à qui porteroit le Haut-de-Chauffe. Mais la femme après une longue & vigoureuse résistance fut contrainte de

céder. Je ne sçais si ce n'est point ce Poëme qui a donné occasion à cette expression proverbiale & populaire, *porter le Haut-de-Chaussé*, pour dire, être maîtresse à la maison. Quoiqu'il en soit, il paroît par le début de l'Ouvrage, qu'en ce tems-là on disoit *robête* pour *robuste*.

Huë Piancelle qui trouva

Cil Fabel, par raison prouva

Que Cil, qui a femme robête,

Est garni de mauvaise bête.

Quant aux Romans, il y en eut aussi de toute espece. Huon de Ville-Neuve en composa quatre pour sa part; sçavoir, les Romans de Renaud de Montauban, de Doon de Nanteuil, de Guyot de Nanteuil, & de Garnier de Nanteuil son fils. Gaultier de Belle-Perche commença celui de Judas Machabée, & Pierrot du Riez l'acheva. Girardin d'Amiens donna celui de Meladius; Huon de Mery, Religieux de

saint Germain des Prez, fit celui qui avoit pour titre, *le Tournoyement de l'Ante-Christ*. L'Auteur suppose que l'Ante-Christ est sur la terre, qu'il visite les divers Etats, dont la société civile est composée, & que dans toutes les conditions il trouve un grand nombre de Partisans & de Sectateurs. Les vices se rangent sous ses Drapeaux, & les vertus sous les Drapeaux de J. C. Les deux Armées en viennent aux mains; & le combat se termine à la gloire des Vertus & à la honte des Vices. Philippe Mousques né à Gand, mais Chanoine & Chancelier de l'Eglise de Tournai, entreprit de mettre l'Histoire de France en Vers François. Je ne crains point de placer cet Ouvrage parmi les Romans qui furent faits en ce temps-là. Car de la manière que l'Auteur s'y prit, c'est plus un Roman qu'une Histoire. Il paroît qu'on ne s'embarassoit guere alors du précepte d'Horace, qui ne veut pas qu'on reprenne les choses

de trop loin. Mousques commence son Histoire de France par le ravissement d'Helene, la continué par une ample description du Siège de Troyes, & par un détail exact de tous les événemens qui le suivirent, & la conduit ainsi jusqu'à l'année 1240. Elle est mêlée d'une infinité de Fables, sur-tout de celles de l'Archevêque Turpin; & l'on y trouve la plûpart des aventures extravagantes & ridicules, qui jusqu'alors avoient fait la matiere des autres Romans. Mais elle ne laisse pas d'être remplie de remarques curieuses, qui peuvent beaucoup contribuer à l'éclaircissement d'un grand nombre de faits Historiques. Ce Poëme est en Manuscrit dans la Bibliotheque du Roi. M. du Cange en a tiré ce qui concerne les Empereurs François de Constantinople, & l'a fait imprimer à la fin de l'Histoire de Ville. Hardouin Mousques vécut jusques sous le règne de Philippe le Hardi, qui le fit Evêque de Tournai.

Il ne laisse passer aucune occasion de parler de ses Prédécesseurs, sans le faire dans un très-grand détail, & avec beaucoup de soin. Il avertit au commencement de son Ouvrage, que personne avant lui ne s'étoit avisé de mettre en Vers l'Histoire de France, & qu'il entreprend de traiter une matiere.

Qui ne fut mais oncques rimée.

Mais de tous les Romans qui parurent alors, celui qui sans comparaison fit le plus de bruit, fut le Roman de la Rose. Il effaça tout ce qu'on avoit vû en ce genre, & on le regarde encore aujourd'hui comme le meilleur de tous les Ouvrages de Poësie qui ont été faits avant François I. Guillaume de Lorris le commença. Il tiroit son surnom du Bourg de Lorris en Gastinois, où il étoit né. C'est dommage que cet Auteur n'ait employé ses talens qu'à écrire sur des sujets badins & frivoles. Il avoit la plus grande partie des quali-

tés qui forment le Poëte ; un esprit agréable , une imagination vive , beaucoup d'invention & de fécondité. Il connoissoit le pouvoir & les charmes de la fiction , si peu connus des Poëtes ses contemporains. Marot le regardoit comme l'Ennius de la France.

Notre Ennius Guillaume de Lorris.

On doit convenir en effet , que cette grande réputation qu'il a eüe , & qui se soutient encore après tant de siècles étoit fondée. Il est abondant & fleuri dans ses Descriptions. Il ne faut que jeter les yeux sur celle de l'Eté & sur celle du tems , qui sont les deux par où il débute. Pasquier défie tous les Auteurs passez , présens & à venir de faire mieux. Quoiqu'il y ait un peu de prévention dans le jugement qu'il en porte , il est certain qu'elles renferment des choses admirables. Car pour dire un mot de celle du tems , peut-on mieux décrire son imperceptible rapi-

dité, qu'elle est décrite dans ces Vers !

Le tems qui s'en va nuit & jour,
 Sans repos prendre & sans séjour ;
 Et qui de nous se part & emble,
 Si secrettement qu'il nous semble,
 Que maintenant soit en un point ;
 Et il ne s'y arrête point :
 Ains ne fine d'outre-passer,
 Si tôt, que ne sauriez penser
 Quel tems il est présentement.
 Car avant que le pensément
 Fût fini, si bien y pensez
 Trois tems seroient déjà passéz.

Mais s'il décrit vivement, il peint
 aussi d'après nature, & jette une variété
 surprenante dans ses portraits. Quoi de
 plus naïf & de plus diversifié que les
 peintures qu'il fait de convoitise, d'en-
 vie, d'avarice, d'oïveté, de Papelar-
 die ? Il les personnifie toutes, & sou-
 vent les caractérise d'un seul trait. Je
 ne puis m'empêcher d'en rapporter quel-
 ques-uns, par où l'on puisse juger des
 autres. Il dit en parlant de convoitise ;

*C'est elle qui fait l'autrui prendre]
 Pentends prendre sans acheter ,
 Qui fait tricher & crocheter &c.*

Il exprime en un seul mot le triste caractère de l'envie.

*Envie aussi je vis adoncques ,
 Qui en sa vie ne rit oncques.*

Il dit qu'il apperçut encore une autre figure qui n'étoit pas moins hideuse ;

*Avarice étoit appelée ,
 Orde , sale , laide & pelée
 De toutes parts maigre & chétive ,
 Et aussi verte comme cive.*

Il renferme en trois Vers toutes les occupations d'oïveté ; & ces trois Vers font une image naïve de l'inaction où la plûpart des femmes passent leur vie.

*Car quand bien peignée elle étoit ,
 Bien parée & bien atournée ,
 Elle avoit faite sa journée.*

Mais il excelle sur-tout à peindre Pa-
 relardie ;

pelardie, & il est aisé de voir qu'il en vouloit aux hypocrites.

*En sa main un Pseautier tenoit,
Et sachez que moult se peinoit
De faire à Dieu prieres feintes,
Et d'appeller & Saints & Saintes.*

On trouve dans ce Poëte un grand nombre de traits semblables. Sa diction est beaucoup plus coulante & plus pure, qu'on ne devoit l'attendre de la grossiereté de son siècle. Ses Rimes sont d'ordinaire meilleures. De sorte qu'on peut dire, qu'il ne lui manquoit que l'usage d'une Langue moins informe; & que s'il ne porta pas notre Poësie à un plus haut degré de perfection, ce fut la faute du tems où il écrivoit, & non la sienne. On ne sçait pas bien de quelle Profession il étoit. Quelques Historiens le font Jurisconsulte, & se fondent sur ce que dans un endroit il cite Justinien; mais cette preuve n'est pas concluante. Il fut surpris de la mort, avant que d'avoir achevé le Ro-

man de la Rose. Quand nous serons au tems de Jean de Meun qui le continua, nous parlerons de ce Poëme plus au long ; & l'on verra que jamais Ouvrage peut-être ne reçut plus d'applaudissement, & n'essuya plus de contradictions.

Il me reste à dire un mot de cinq ou six Auteurs, dont les Vers eurent aussi alors quelque réputation. Je nomme à regret Richard de l'Isle, Courtois d'Arras, Garin, Haisiaux, Huon le Roi & Courte-Barbe, Poëtes qui ne manquoient pas de génie, mais qui en firent un très-mauvais usage. Il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent jamais écrit, ou qu'en écrivant ils eussent eu plus d'égard à l'honnêteté & à la bienfiance. Je ne puis me résoudre à parler de leurs Ouvrages, dont la plupart portent jusques dans leur Titre des marques de la corruption de leurs Auteurs. Je remarque seulement une chose, qu'entre les Italiens Bocace, & parmi

nos François Villon, Rabelais & Marot, les ont fort lûs, & n'ont sçû que trop profiter d'une pareille lecture.

Tel fut l'état où se trouva notre Poësie sous le règne de saint Louis. Toutes les différentes sortes de Pièces qui avoient été connuës jusqu'alors furent cultivées. On en inventa quelques nouvelles. La versification se perfectionna. Car sous les Régnes précédens on mettoit communément tout de suite trente ou quarante Vers qui avoient la même désinence. Rien n'étoit plus ennuyeux que cette longue Monotonie. Le Comte de Champagne en sentit le désagrément, & apprit à varier les sons & à entrelasser les Rimes. Cet usage pourtant, quelque bon effet qu'il produisît, ne s'observa pas inviolablement, & ne passa en règle que long-tems après, comme nous le verrons en son lieu. Ce qu'il y eut de mal, c'est que les Poëtes s'avilirent eux-mêmes par le choix des sujets qu'ils traitèrent. La

plûpart n'écrivirent que *ur des matiere* frivoles, ou sur quelque chose de pis; & laisserent à leurs Successeurs un très-mauvais exemple, qui n'a été que trop suivi. C'est une chose surprenante, qu'il n'y ait jamais eu en France, je ne dis pas plus de Poëtes tendres & galans, mais même plus de Poëtes libres & licentieux, que sous le Règne du plus saint de nos Rois. Ni les exemples du Prince, ni les réglemens qu'il fit pour bannir de son Royaume le désordre & la licence, ne purent contenir les Poëtes dans les bornes du devoir. Les Muses, ces Filles du Ciel, oublièrent leur origine, & se dégradèrent. Au lieu de célébrer le mérite & la vertu, elles flatterent le vice & les passions; & par cette honteuse condescendance tomberent dans un mépris, dont elles se sont pas encore bien relevées.

Je ne sçais au reste si la Langue Françoise a jamais été plus répandüe qu'el-

le l'étoit alors. Nos Normands l'avoient portée en Angleterre, où l'on s'en servoit dans tous les Tribunaux pour rendre la justice. Cinq Empereurs François, qui avoient régné de suite à Constantinople, l'avoient renduë commune dans cette grande Ville & aux environs. Charles d'Anjou frere de saint Louis, & Roi de Naples & de Sicile, lui avoit donné cours dans ces deux Royaumes. Le Saint Roi lui-même & les Rois ses Prédécesseurs, l'avoient fait connoître en Orient par leurs expéditions de la Terre-Sainte. Mais le grand nombre de Poëtes qu'il y eut dans ce Siècle, & la prodigieuse quantité d'Ouvrages qu'ils publierent, ne fut pas ce qui contribua le moins à la mettre en vogue & à la répandre.

PHILIPPE LE HARDI.

Après la mort de saint Louis, Saincerriax lui fit en Vers un Eloge Fu-

nebre. On ne l'avoit qu'en Manuscrit; mais M. du Cange l'a fait imprimer à la fin de l'Histoire de Joinville. On voit à la tête un avertissement de l'Auteur même. *Sachiez biens cils qui cet écrit tenront, que le mois que le bon Roi Loois trépassa, Saincerriaux en fit ce sermon, qui est tous dits de vérité & de bonnes raisons.* On ne trouve pas de grands traits de Poésie dans cette Pièce. Elle contient tout simplement les loüanges du Saint Roi, quelques prieres pour le salut de son ame, & quelques vœux pour la prospérité de sa maison.

La plûpart des Poètes qui avoient vécu sous son Règne, virent aussi le règne de Philippe le Hardi. Ils furent même dans une plus grande considération à la Cour du Fils, qu'ils n'avoient été à celle du Pere. Car la Reine se faisoit un plaisir de les protéger. Elle étoit fille de ce Duc de Brabant, dont nous avons parlé, qui aimoit tant les Poètes, & qui étoit Poète lui-même.

La Reine hérita de lui une inclination si loüable. Elle avoit pour amie & pour confidente une femme de grande qualité, qu'on nommoit Blanche, & qui étoit dans le même goût. Elles passoient ensemble une partie de leur tems à faire des Vers, & à aider de leurs conseils & de leurs soins ceux qui en faisoient. Un des Auteurs à qui elles rendirent de meilleurs offices fut Adenez le Roi. Ce Poëte composa le Roman de Cleomadez. Mais la Reine & Blanche lui en tracerent le plan, & il reconnoît lui-même qu'il leur doit ce qu'il y a de plus supportable dans son Ouvrage. On sçait au juste le nombre des autres Poëmes qu'il avoit faits. Car comme nous voyons à la tête de l'Eneïde quatre Vers qui marquent que Virgile, avant que d'entreprendre ce Poëme admirable, avoit déjà donné ses Eglogues & ses Georgiques; ainsi à la tête du Roman de Cleomadez, on lit quatre Vers qu'Adenez eut la précau-

tion d'y mettre, pour marquer les autres Romans qu'il avoit déjà publiez,

*Je qui fis d'Ogier le Danois
Et de Bertain qui fut au bois,
Et de Benon de Commarchi
Ai un autre livre rempli,
Moult merveilieux & moult divers...*

Voilà le seul endroit par où le Roman de Cleomadez ressembloit à l'Eneide. On ne peut pas dire pourtant qu'Adenez fût absolument sans mérite. Il étoit fécond, & travailloit avec facilité. On le surnommoit le Roi, parce qu'il avoit été, selon quelques-uns, Intendant de la Musique, & selon d'autres Roi ou Hérault d'Armes du Duc de Brabant. Ce Prince l'avoit pris tout jeune à son service, & lui trouvant quelque génie, avoit eu soin de son éducation & de sa fortune.

PHILIPPE LE BEL:

Je ne trouve sous le règne de Phi-

lippe le Bel que quatre Poëtes qui ayent fait parler d'eux ; Jacquemart Gelei , Guillaume de Guigne-Ville ; Pierre Gentien & Jean de Meun. Mais ce dernier vaut lui seul tous ceux qui l'avoient précédé , égal à Guillaume de Lorris , & fort supérieur à tous les autres.

Jacquemart Gelée composa le Roman du nouveau Renard. Il en vouloit à quelque Prince , qu'il désigne par ce Renard allégorique. L'Auteur en chemin faisant attaque toutes sortes de personnes , les Rois , les grands Seigneurs , les Magistrats ; & sur-tout , selon la coutume de ce tems-là , les Religieux & les Ecclesiastiques. Il témoigne lui-même qu'il étoit de Lille en Flandres , & date son Poëme avec tant d'exactitude , qu'il n'est pas possible de se méprendre sur le tems où il a été fait.

Mil & deux cens & quatre-vingts

Et dix , fut ci faite la fin.

Guillaume de Guigne-Ville, Religieux de Chalis, fit le Roman & les trois Pèlerinages. Le premier, est de l'homme tandis qu'il est sur la terre. Le second, est de l'ame lorsqu'elle est séparée du corps; & le troisième, est de Notre Seigneur lui-même, qui visite ici-bas ses Sujets, & sépare ceux qui lui sont fidèles de ceux qui ne le sont pas. Il paroît dans tout cet Ouvrage que l'Auteur étoit grand homme de bien, & assez mauvais Poëte.

Pierre Gentien étoit de Paris. Il entreprit d'éterniser la mémoire de cinquante Dames de son tems. Il composa donc un Ouvrage, où il les représente comme autant d'Amazones, également recommandables par leur courage & par leur beauté. Il suppose que s'élevant au-dessus de leur sexe, elles formerent le dessein d'aller à la Terre-Sainte faire la guerre aux Infidèles; mais qu'avant que de partir pour cette expédition, elles voulurent éprou-

ver leurs forces dans un Carroufel magnifique. Ce Tournoi imaginaire fait le sujet de son Poëme, qui n'est pas fort estimable par le stile, mais où l'on trouve un grand nombre de remarques curieuses sur plusieurs familles de Paris. Gentien étoit lui-même d'une Famille très-honnête. Il a soin d'en avertir ses Lecteurs en plus d'un endroit, & descend au détail, jusqu'à blasonner en Vers ses propres Armes. On croit qu'il étoit parent de ces deux Illustres Gentiens, qui à la Bataille de Mons combattirent avec tant de valeur aux côtés de Philippe le Bel, & sauverent la liberté de leur Roi aux dépens de leur vie.

Jean de Meun avoit reçu de la Nature les plus heureuses dispositions pour les Sciences & pour les beaux Arts. Il étoit de la petite Ville de Meun, dont il portoit le nom, & qui est située sur la Loire, à quatre lieuës d'Orleans. C'est ce qui donne lieu à Marot de s'é-

crier dans une espece d'enthousiasme
Poétique :

De Jean de Meun s'ensle le cours de Loire.

Comme si cette Riviere devoit être toute glorieuse d'avoir vû naître sur ses bords un si grand Homme. On le surnommoit aussi *Clopinel*, c'est-à-dire, en langage de ce tems-là, *le Boiteux*, parce qu'il boitoit effectivement. Il étoit non-seulement le plus excellent Poète, mais encore un des plus sçavans Hommes de son Siècle. L'opinion commune est qu'il étoit Docteur en Théologie. Il acheva le Roman de la Rose, quarante ans après que Guillaume de Lorris l'eut laissé imparfait. C'est ce qu'on peut voir par ces quatre Vers qui se lisent à l'endroit où ce dernier en étoit demeuré.

Ci après trépassa Guillaume

De Lorris, & n'en fit plus Pseume.

Mais après plus de quarante ans

Parfit Clopinel ce Romans.

Il nous a laissé lui-même une liste de ses Ouvrages dans l'Épître Dédicatoire de la Traduction qu'il fit du Livre de la Consolation de Boëce. Il l'adresse au Roi, & lui parle ces termes. *A ta Royale Majesté, très-Noble Prince par la grace de Dieu Roi des François, Philippe le Quart : Je Jean de Meun, qui jadis au Roman de la Rose, quand jalousie eut mis en prison Bel accueil, enseigné la maniere du Chastel prendre & de la Rose cueillir : & translaté de Latin en François le Livre de Vegece, touchant la Chevalerie & le Livre des Merveilles d'Hirlande : & le Livre des Epîtres de Pierre Abailard & d'Heloïse sa femme ; t'envoie ores Boëce de Consolation que j'ai translaté en François, jaçoit que bien entendes le Latin..* Mais de tous ces Ouvrages, celui qui contribua le plus à lui faire sa réputation, & le seul qui ait triomphé du tems, est la continuation du Roman de la Rose. Comme ce Poëme l'emporte infiniment sur tout ce

qui nous reste de ces vieux tems, & qu'il est le monument le plus considérable des antiquitez de notre Langue: je crois qu'on me pardonnera si je parle un peu plus au long du dessein de l'execution, & du succès de cet Ouvrage.

On ne peut trop blâmer ces deux Auteurs de la fin qu'ils se sont proposée. Leur vûë a été de réduire en Art la plus naturelle & la plus dangereuse de toutes les passions.

Ci est le Roman de la Rose,

Où tout l'art d'Amour est enclose.

Il est vrai qu'il s'y trouve un grand nombre de réflexions plus propres à éteindre l'amour qu'à l'allumer. On y peint en plus d'un endroit, & d'une maniere très-vive les inquiétudes & les allarmes où cette passion jette; elle y est représentée comme le plus dur de tous les esclavages, & l'on y dit qu'on ne comprend pas,

*Comment l'honneur, s'il n'est de fer,
Peut vivre un mois en tel enter.*

On y fait aussi un long dénombrement des maux qu'elle traîne à sa suite. Tout le monde sçait ces beaux Vers de Lucrece, où il décrit si bien les funestes effets de l'Amour, & où il dit que lorsqu'on s'y abandonne, on ne risque pas moins que cinq choses, sa santé, sa liberté, sa fortune, ses devoirs & sa réputation.

*Adde quod absumit vires, pereuntque la-
bore;*

Adde quod alterius sub nutu degitur ætas:

Labitur interea res, & vadimonia fiunt;

*Languent officia, atque ægrotat fama vacil-
lans.*

Nos deux Auteurs trouvent le secret de mettre tout cela dans deux Vers, qui à la vérité ne sont pas si élégans que les Latins, mais qui ne renferment pas moins de sens.

*Mains y perdent , bien dire l'oz ,
Sens , temps , Chastel , corps , ame & Loz.*

Ils indiquent le seul remede qui peut
préservier ou guérir d'un mal tout à la
fois si engageant & si terrible.

*Rien n'y vaut herbe , ne racine :
Seul fuir en est la médecine.*

Ils peignent aussi les femmes avec les
couleurs les plus noires , & rien ne leur
échappe de ce qui peut inspirer de l'a-
version & du mépris pour elles. Nous
n'avons point d'Ecrivains qui les ayent
plus maltraitées. Toutes à ce Tribunal
sont inégales , bizarres , injustes & per-
fides. On met dans tout son jour leur
caractere interessé ; & l'on en introduit
une qui prêche cette Morale au nom
de toutes les autres.

*Folle est qui son ami ne plume
Jusques à la dernière plume.
Car qui mieux plumer le sçaura ,
C'est celle qui meilleur l'aura ;*

Et

DE LA POESIE FRANÇOISE. 185
*Et plus chere sera tenuë
Quand plus cher se sera venduë.*

Elle porte pour premier principe qu'une femme habile doit sur toutes choses faire en sorte qu'on lui donne. Que si le donneur vient à se lasser, elle ajoute-

*Lors le doit prier qu'il lui preste,
Elle jurera qu'elle est preste
De le lui rendre à jour nommé,
Tel comme il lui aura donné :
Mais bien est par moi défendu,
Que jamais rien en soit rendu.*

C'est ainsi que nos deux Auteurs ont soin de rassembler tout ce qui peut faire ouvrir les yeux sur les dangers d'un engagement. Mais après qu'ils ont bien crié contre l'amour en quelques endroits, ils en font des éloges infinis dans tous les autres. On y débite que la nature ne nous a point donné de penchant qui soit accompagné d'un plaisir plus flatteur. Cette passion est représentée presque par-tout avec des char-

Q

mes, dont il est bien difficile de se défendre, & le gros de l'Ouvrage est employé à prescrire des règles pour y réussir. De sorte qu'on ne peut douter, toutes choses considérées, que le Roman de la Rose ne soit un Art d'aimer.

Quant à la forme qu'ils donnent à leur Ouvrage, ils s'y prennent d'une manière toute différente de celle d'Ovide. Car le Poëte Latin entre sans façon en matière, & met bout-à-bout les préceptes qu'il croit les plus convenables pour arriver au but qu'ils se proposent. Au lieu que les deux Poëtes François depuis le commencement jusqu'à la fin de leur Ouvrage promettent leur Lecteur par les détours & par les circuits d'une fiction continuelle. Guillaume de Lorris feint qu'à la fleur de son âge il s'endormit un jour de printems, & qu'il eut le plus agréable de tous les songes.

Dans le vingtième an de mon âge,

*Au point qu'Amour prend le péage
Des jeunes gens, coucher m'allois...*

Il lui sembla qu'il se promenoit dans un des plus beaux Vergers du monde, près duquel étoit un Jardin délicieux, où il apperçut une Rose d'une beauté surprenante. Il conçut aussi-tôt le dessein de s'en approcher & de la cueillir. Mais il trouva de grands obstacles dans l'exécution. Il fallut traverser des Fosses, escalader des Murs & forcer des Châteaux. Les principaux Habitans de ces Lieux enchantés sont ou des Divinitez bienfaisantes ; comme Amour, Bel-accueil, Pitié, Franchise ; ou des Divinitez malignes, comme Faux-semblant, Danger, Mole-bouche, Jalousie. Elles paroissent les unes après les autres sur la Scene, & elles y parlent tour à tour. Tout est vivant & animé dans cet Ouvrage ; tout y a une figure & une voix. Les difficultés ne rebutent point l'Amant de la Rose, qui enfin par une longue persévérance &

par une fidelle pratique des conseils qu'on lui donne , vient à bout de ce qu'il desire.

Ainsi eus la Rose vermeille.

A tant fut jour & je m'éveille.

C'est par-là que finit le Romant. Au reste nos deux Auteurs ne se renferment pas dans cette fiction de telle manière , qu'ils n'en sortent assez souvent. Leur Ouvrage est varié d'une infinité d'épisodes & de digressions agréables. Ils sèment par-tout sur leur route une Satyre très-forte des mœurs de leur tems. Toutes les conditions sont passées en revûë. Ils accusent les Avocats & les Médecins , qu'ils nomment Physiciens , de tenir à l'argent.

Avocats & Physiciens ,

Sont tous liés de tels liens.

Ils tiennent les grands jours de leur pleine autorité , & font le procès à ceux qui ont coutume de le faire aux autres.

Tous s'efforcent de l'autrui prendre,
 Tel Juge fait le larron prendre,
 Qui de plein droit seroit pendu,
 Si Jugement lui fût rendu.

Ils n'épargnent aucunes Puissances, soit
 Séculières ou Ecclesiastiques.

Et sachiez que s'ils ne s'amendent,
 Et ce qu'ils ont mal pris ne rendent;
 Le puissant Juge perdurable,
 En enfer avecques le Diable
 Leur en fera crier, hélas!
 Je n'en mets hors Rois, ne Prélats;
 Ne juge de quelconque guise,
 Soit Séculier ou soit d'Eglise.

Tout entre dans la Composition de
 ce Poëme. Et la Fable, témoin les en-
 droits qui ont pour titre : *Comment Nar-
 cissus se mira dans la Fontaine, où tant
 soupira qu'il en mourut... Comment Jason
 alla Outre-Mer pour conquerir la Toison
 d'or... Comment la Roine de Carthage s'oc-
 cit pour l'amour de son ami Eneas... Et
 l'Histoire Sainte; Comment Dalila déçut
 Samson, & lui coupa les cheveux... Et*

l'Histoire Profane, comment Appius condamna la fille de Virginius & de l'exécution... Comment Neron fit mourir sa mere Agrippine, & son Maistre Sénèque &c. Ils égayent aussi leur matiere de Contes plaisans, qui renferment une Morale utile. Comment Faux-semblant guille, c'est-à-dire, trompe le cœur des gens... Comment le fol mari se met au coû la hart, quand il dit à sa femme son secret. Ces questions incidentes ne sont pas toujours liées au sujet principal avec beaucoup d'adresse, mais aussi sont-elles quelquefois amenées avec art. Par exemple, l'occasion d'une belle Fontaine, qui est au milieu du Verger, on raconte l'aventure de Narcisse; parce que, dit-on, c'est dans cette Fontaine même qu'autrefois il se noya. Mais pour quelques-uns de ces embellissemens étrangers qui se présentent à propos, la plupart viennent se montrer sans qu'on sçache trop pourquoi. Guillaume de Lorris est le plus retenu sur ce point.

Il ne s'écarte que rarement, & les excursions qu'il se permet sont toujours courtes. Au lieu que Jean de Meun s'égaré à l'infini. Comme il étoit sçavant, la science l'entraîne & l'emporte. Il s'enfonce dans l'explication des effets les plus surprénans de la Nature & de l'Art. Il entreprend de faire concevoir à la Raison humaine tout ce que la Religion lui offre de plus inconcevable, & prenant l'essor beaucoup plus haut qu'il n'est permis à un Poète, il traite de l'Essence Divine, de la Trinité, de la Prédestination, de la Grace.

Pour ce qui regarde la maniere dont le Roman de la Rose fut reçu, elle est très-singuliere dans ses circonstances. Il n'y a jamais eu d'Ouvrage dont on ait dit tant de mal ni tant de bien. La plupart des personnes vertueuses s'éleverent contre, & avec raison. Elles soutenoient qu'il tendoit directement à corrompre les mœurs; & que d'ailleurs il étoit rempli de Satyres atroces con-

tre les personnes qui méritent le plus de respect. Les Religieux qui s'y voyoient maltraités en cent endroits, n'obmettoient rien pour le décrier. Les Prédicateurs l'anathematisoient dans toutes les Chaires ; & plus de cent ans après ; encore Gerson, ce fameux Chancelier de l'Université de Paris, fit exprès un Traité Latin pour le combattre. Et peut-être que ce grand éclat ne fut pas ce qui contribua le moins à lui donner la vogue extraordinaire qu'il eut. Car l'expérience fait connoître que le vrai moyen de mettre la presse à un Livre, c'est de le défendre. Mais ce même Roman, contre lequel on se déchaînoit si fort d'un côté, avoit de l'autre un nombre infini de Partisans qui le préconisoient. A les entendre, c'étoit un Ouvrage incomparable, très-propre à corriger les hommes de leurs ridicules & de leurs vices, & où d'ailleurs il étoit parlé de tout : Il falloit que ceux qui l'avoient composé, eussent
une

une grande connoissance du cœur humain, & fussent consommés dans toutes sortes de Sciences : Ils n'ignoroient rien de ce qui regarde la Fable, l'Histoire, la Physique, la Morale & la Théologie. Mais on ne se contentoit pas de louer des endroits particuliers de l'Ouvrage, on vantoit jusqu'au dessein, qui cachoit, disoit-on, de grands mysteres, vérités où il n'étoit pas permis à tout le monde d'entrer. Il ne faut pas s'étonner si les Admirateurs d'Homere trouvent dans les Ecrits de ce grand Homme tant de belles Moralités, auxquelles peut-être il n'a jamais pensé. Le Roman de la Rose eut en cela le sort de l'Iliade & de l'Odyssée. On publioit, qu'il ne falloit pas s'en tenir à la lettre, qu'il s'agissoit d'approfondir le sens : Que cette Rose merveilleuse, si difficile à cueillir, & si agréable quand on l'avoit cueillie, étoit un symbole des plus importantes vérités. Elle représentoit, selon quelques-uns, la

Science ; & selon d'autres , la Sageſſe. Mais qui n'admireroit les entêtemens de l'eſprit humain , lorsqu'une fois il s'eſt laiſſé prévenir ? On faiſoit bien d'autres découvertes ſous l'allégorie ingénieufe de cette fleur , & l'on y trouvoit toute l'économie de la Grace , de la Pieté Chrétienne & du Salut. Il eſt ſurprenant que nos bons Ayeux ayent pû aller juſqu'à cet excès de crédulité. On ne ſçauroit lire la Préface qui ſe trouve avant l'Edition de 1538. ſans rire de la ſimplicité de celui qui l'a faite. C'eſt un plaisir de l'entendre s'expliquer dans ſon vieux ſtile. *Je diſ donc premierement , ce ſont ſes termes , que par la Roſe qui tant eſt appellée de l'Amant eſt entendu l'Etat de ſapience qui bien eſt juſtement à la Roſe conforme pour les valeurs , douceurs & odeurs qui en elle ſont. Laquelle ſapience eſt moult à avoir difficile pour les empêchemens entrepoſez....* Secondement , on peut entendre par la Roſe l'Etat de Grace , qui ſemblablement eſt à

avoir difficile, non de la part de celui qui la donne, car c'est le Dieu Tout-Puissant, mais de la part du Pécheur, qui est toujours empêché & éloigné du Collateur d'icelle... Tiercement, nous pouvons entendre par la Rose la Glorieuse Vierge Marie, pour ses bontez, douceurs & perfections. Et sachez que cette Virginale Rose n'est aux Hérétiques facile d'avoir, car ils ont mal parlé d'elle, voulant maculer & dénigrer son naturel honneur, en disant qu'il ne la faut saluer & appeller Mere de Pitié & de Misericorde. C'est la blanche Rose que nous trouvons en Jéricho-Plantée, quasi plantatio Rosæ in Jerico... Quartement, nous pouvons par la Rose comprendre le souverain bien infini & la gloire d'éternelle béatitude; laquelle, comme vrais amateurs de sa douceur & amenité perpetuelle, pourrons obtenir en évitant les vices qui nous empêchent, & ayant secours des vertus qui nous introduiront au Verger d'insimie liesse, jusqu'au Rosier de tout bien & gloire, qui est la

beatifique vision de l'Essence de Dieu...

Je ne crois pas qu'il soit possible de porter plus loin la prévention. Certainement ceux qui en jugeoient de la sorte, prêtoient à nos deux Auteurs des intentions qu'ils n'avoient jamais eûs. Il faut convenir de bonne foi que leurs vûs ont été toutes différentes de celles-là ; qu'ils ont prétendu faire un Ouvrage de galanterie ; & que lorsqu'ils employent les mots de Verger, de Jardin, de Rosier & de Rose, ils se servent de termes honnêtes, pour exprimer des choses qui ne le sont pas.

Mais outre ce tort commun qu'ils ont tous deux, Jean de Meun en a de particuliers. Il est inexcusable sur quatre points. Car premierement il manque de respect pour ses Lecteurs, & oublie souvent ce qu'il doit à la bienfiance. Et non-seulement il se sert des expressions les plus grossieres, mais il veut encore prouver qu'il est en droit

de s'en servir ; le tout fondé sur ce beau raisonnement, qu'il n'y a point de mal à nommer ce que Dieu a fait.

*Et encor ne fais-je péché,
Si je nomme les nobles choses
Par plein texte, sans mettre gloses,
Que mon Pere de Paradis
Fit de ses propres mains jadis.*

En second lieu, par une indécence monstrueuse, il mêle avec des bagatelles & des galanteries les vérités les plus respectables & les plus saintes. De sorte que bien souvent, à la suite d'une Fable ou d'un Conte libre, on est tout effrayé de trouver l'explication de quelque'un de nos plus grands Mysteres.

Troisièmement, il ne garde nulle mesure dans le mal qu'il dit des femmes. Il n'y en a point, selon lui, dont la vertu soit à l'épreuve.

*Penelope même il prendroit,
Qui bien à la prendre entendroit.*

Monsieur Despreaux reconnoît au moins

198 HISTOIRE
trois honnêtes femmes dans Paris.

*Sans doute, & dans Paris, si je sais bien
compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.*

Mais Jean de Meun n'en reconnoît pas
une seule au monde.

*Or n'est-il plus nulle Lucrece,
Nulle Penelopé en Grece,
Ne nulle prude femme en terre.
Et ailleurs,*

*Prudes Femmes, par Saint Denis,
Autant en est que de Phenix.*

Mais il ne se contente pas de dire
qu'il n'y en a point ; il avance cet étran-
ge paradoxe, qu'il n'y en a jamais eu,
& qu'il n'y en aura jamais ; & que toutes
sans exception sont coupables de fait,
ou du moins de volonté. Je n'ai garde
de rapporter les termes dont il se sert
pour exprimer sa pensée. Ceux qui sont
tant soit peu versez dans les antiquitez
de notre Langue, sçavent ces deux Vers,
qui en ce tems-là coururent tant de

bouche en bouche, mais qu'un honnête homme n'oseroit avoir prononcés sous le Règne de Louis le Grand. On doit tomber d'accord qu'il y a plus que de la mauvaise humeur dans ces Satyres outrées; & que l'Auteur sort des bornes, non-seulement de la politesse & de la bonne plaisanterie, mais encore de la vérité & de la justice.

Enfin, il n'est pas moins injuste, ni moins extrême à l'égard des Religieux, contre lesquels il se déchaîne par-tout avec une fureur implacable. Si on l'en croit, la plûpart n'ont que l'habit & les dehors de leur Etat.

*Tel a robe Religieuse,
 Donques il est Religieux,
 Cet argument est vitieux,
 Et ne vaut une vieille gaine,
 Car l'habit ne fait pas le Moine.*

Ce dernier Vers a passé en proverbe. Il dit ailleurs que quelque beau champ qu'ils donnent à la censure, on ne doit les attaquer pourtant qu'avec circonf-

pection, parce qu'ils sont terribles dans leur vengeance.

Ils vont disant que pauvres sont,

Mais de grasses pitances ont

Avec maints deniers en thésor :

Or a tant m'en tairai dez-or.

Car je pourrois bien en tant dire ;

Qu'il m'en iroit de mal en pire.

Car toujours bayent hypocrites

Véritez qui contre eux sont dites.

Mais en un autre endroit ce ne sont pas seulement des hommes vindicatifs ; ce sont des envieux qui tâchent de détruire tout ce qui les efface ; & qui par des accusations vagues d'hérésie ou de libertinage perdent souvent des personnes dont le mérite fait tout le crime.

Car ja ne mentirois-je mie,

Quand j'en devois perdre la vie,

Ou estre banni du Royaume

A tort, comme Maître Guillaume

De saint Amour, qu'Hypocrisie

Fit exiler par grande envie.

On les traite ailleurs de gens dissimulés & pleins d'artifice.

*Religieux sont moult couverts,
Séculiers sont plus découverts..*

On ajoute que leur commerce est peu sûr, & qu'il ne faut s'ouvrir à eux que de bonne sorte.

*Avec tels gens ne demourrai ;
Si j'y demeure, je feindrai.*

Je ne finirois point si je voulois rapporter toutes les calomnies dont on les charge. On en fait des hommes politiques, qui n'agissent que par des vûes humaines, qui font la cour aux Grands & se glissent dans les Palais des Princes ; qui pauvres en apparence vivent au fond dans le luxe & dans les délices ; qui employent toute sorte de moyens pour tirer à eux les biens du siècle auxquels ils ont renoncé : en un mot, qui dans la société civile sont cause d'une infinité de désordres & de scandales.

Ils vont querant les grands pitances,
 Et pourchassent les accointances
 Des hommes puissants, & les suivent,
 Et se font pauvres, & si vivent
 De bons morceaux délicieux,
 Et boivent des vins préteux,
 Et la pauvreté souvent preschent,
 Mais les grandes richesses peschent
 Aux grands filets & aux traisneaux,
 Par mon chef, il en vient grands maux.

Il est surprenant que quelques-uns de nos Historiens ayent pû croire qu'un homme qui traite ainsi les Religieux fût Religieux lui-même. Moreri le fait sans façon Dominicain. La simple lecture du Roman de la Rose suffit pour détruire cette opinion. S'il eût été dans d'aussi saints engagements, il n'auroit point parlé de ses Confreres d'une manière si scandaleuse. Mais il se seroit beaucoup moins permis encore les obscenités dont cet Ouvrage est plein.

Voilà les choses principales qu'on reprochoit à nos deux Poëtes, & sur lesquelles il n'est pas possible de les ju-

stifier. Il seroit à souhaiter qu'ils eussent fait un meilleur usage de leurs talens. Tous les Critiques conviennent qu'ils avoient un génie extraordinaire pour la Poësie. Pasquier ne parle d'eux qu'avec admiration, & ne fait point difficulté de leur donner la préférence sur tout ce que l'Italie a produit de meilleur. Ce qu'il y a de certain, c'est que le Roman de la Rose a eu un cours prodigieux, & que malgré les changemens arrivés dans la Langue, sa réputation s'est soutenue jusqu'à maintenant. Nous en avons un très-grand nombre d'Editions différentes. Jean Moulinet, qui vivoit sous Louis XI, le traduisit en Prose, & mit à la tête de cette Traduction quatre Vers qui sont remarquables par le Comique qu'ils renferment.

*C'est le Roman de la Rose,
Je vous le dis franc & net
Translaté de Vers en Prose,
Par votre humble Moulinet.*

Marot en faisoit tant de cas qu'il se chargea du soin de le revoir, & de substituer des expressions intelligibles à celles qui ne l'étoient plus. Il est certain que lui, Villon, saint Gelais & tous nos vieux Poètes se sont formés sur ce modèle; c'est dans cette source qu'ils ont puisé ces beautés naïves, & ces graces légères qu'ils nous ont transmises; de sorte qu'on peut en quelque façon regarder ce Poème comme celui qui a produit la plûpart des autres.

Je finis en disant un mot pour réfuter le sentiment de quelques-uns de nos Modernes, qui ont cru qu'Abélard étoit l'Auteur de cet Ouvrage. Il y a bien de l'apparence qu'ils ne l'avoient jamais lû. Ce qui les a trompés, c'est qu'effectivement ce grand Homme avoit fait quelques Chansons, où il donnoit à Heloise le nom de Rose. Mais ces petites Pièces étoient très-différentes du

Poëme dont il s'agit. Jean de Meun lui-même décide la question. Nous avons vû que dans son Epître Dédicatoire à Philippe le Bel, il déclare qu'il est le Continuateur du Roman de la Rose. Il répète la même chose en plusieurs endroits du Roman même. Il dit positivement que c'étoit Guillaume de Lorris qui l'avoit commencé quarante ans auparavant.

*Et quand Guillaume cessera,
 Jehan le continuera,
 Après sa mort, que je ne mente,
 Ans trépassés plus de quarante.*

Ajoutez le témoignage unanime de tous nos vieux Auteurs. Mais il ne faut qu'ouvrir ce Roman pour être persuadé qu'il n'est point d'Abélard. Car s'il en étoit, sans doute Heloise y seroit épargnée. Or on ne la ménage en aucune manière. Dans un endroit on la traite d'extravagante & de folle, & on lui fait tenir le discours du monde le moins

honnête & le moins sensé. Dans un autre on rassemble en elle tous les vices & toutes les mauvaises qualités des femmes.

Qui les mœurs feminins savoit,

Car tres-tous en soi les avoit.

Il n'y a pas d'apparence qu'un homme qui auroit entrepris cet Ouvrage pour faire sa Cour à Heloise s'y fût pris de cette façon, & lui eût conté de pareilles douceurs.

Voilà tout ce que j'ai pû découvrir sur l'origine de notre Poësie, & sur nos premiers Poëtes. Je ne sçais si l'on me pardonnera d'avoir rapporté un si grand nombre de leurs Vers. J'ai cru que ces fragmens pourroient faire quelque plaisir, & qu'ils méritoient d'être conservez. Tout ce qu'il y a eu d'hommes de meilleur goût dans tous les siècles, ont fait cas des vieux Auteurs qui les avoient précédé. Cicéron cite souvent Ennius. Virgile le lisoit sans

celle, & sçavoit en tirer de l'or. On ne sçauoit croire quelle étoit la passion des Romains pour leur Attius, leur Pacuvius, leur Nuvius & les autres Poètes qui avoient défriché leur Langue. Le respect qu'ils avoient pour eux alloit jusqu'à une espece de Religion. Révérons-les, dit Quintilien, comme ces vieux arbres de nos bois sacrez, dont les troncs à demi pourris ont je ne sçais quoi de vénérable, & que le tems semble respecter en les détruisant. Ne soyons pas plus difficiles que ces hommes d'un goût si sûr, & d'un discernement si exquis. Mais sans alléguer des exemples étrangers, ne poussons pas la délicatesse plus loin que Marot & saint Gelais sous François I. que Voiture, Sarasin, Pellisson & la Fontaine dans ces derniers tems. Ils se sentoient une vraie tendresse pour nos vieux Rimeurs, & croyoient qu'on ne pouvoit avec trop de soin en conserver les précieux restes. Quelquefois ils se servoient

dans leurs Ouvrages d'anciennes expressions qu'ils empruntoient d'eux , & dans lesquelles ils trouvoient une naïveté & une force , que n'avoient point à leur gré les expressions modernes. Quelquefois aussi ils aimoient à composer des Pièces entieres dans ce vieux stile , & faisoient gloire de travailler d'après ces modèles , eux qui étoient faits pour donner des modèles des autres. Apprenons de ces Ecrivains illustres à juger avec retenuë. Ne condamnons point une bonne pensée à cause d'un vieux mot. Mais faisons grace au vieux mot en faveur de la bonne pensée. Songeons qu'il ne seroit pas juste d'exiger que des Auteurs qui vivoient il y a cinq cens ans , s'exprimassent comme nous nous exprimons aujourd'hui. Respectons des hommes qui nous ont fait voir dequoi les premiers efforts de l'esprit humain sont capables , qui se sont chargés du soin pénible de nous tracer les routes ; qui nous ont levé
les

les obstacles & aplani les difficultez,
& sans lesquels peut-être nous ne serions
pas ce que nous sommes.

Reconnoissons du moins que nous
pouvons retirer de leurs Ecrits trois
fortes d'utilités. Car outre qu'ils ont
toujours quelque chose de bon, &
qu'on y trouve des traits dont on peut
faire son profit; ils marquent encore
l'état où étoit notre Langue dans le
tems qu'ils écrivoient; & enfin ils sont
pleins de circonstances curieuses qui
peuvent beaucoup contribuer à l'éclair-
cissement de l'Histoire.

Pour moi je serois trop content de
cette premiere partie de mon travail,
si elle les tiroit d'une obscurité, dont
leurs propres Ouvrages auroient dû les
garantir; & si elle réveilloit dans le
cœur de ceux qui aiment notre Langue
& notre Poësie, l'amour de ces grands
Hommes, qui sont comme les peres de
l'une & de l'autre.

PHILIPPE DE VALOIS.

La passion qu'on avoit eüe en France pour la Poësie, se rallentit beaucoup sous les Règnes de Louis le Hutin, de Philippe le Long & de Charles le Bel ; & plus encore, sous le Règne de Philippe de Valois. Soit que ce refroidissement vînt du caractère de notre Nation, qui se dégoûte aisément des choses qu'elle aime avec le plus d'ardeur, soit que la multitude prodigieuse de ceux qui sans génie & sans talens s'étoient mêlés de rimer, eût avili un Art auparavant très-honorable ; ou qu'enfin les Guerres continuelles qu'on fut obligé de soutenir contre l'Angleterre, eussent tourné le goût de nos François du côté des Armes. Quoiqu'il en soit, on oublia presque entièrement le chemin du Parnasse. Nous eûmes pourtant encore un assez grand nombre d'Ecrivains ; mais ils quittèrent les

Vers pour la Prose. C'étoit plutôt fait, & la paresse y trouvoit son compte. Ils ne se donnoient pas même la peine d'imaginer de leur chef. Auteurs à peu de frais, ils mettoient en Prose les Ouvrages qui jusqu'alors avoient été faits en Vers. De sorte qu'on vit reparoître, mais en langage ordinaire, les aventures fabuleuses de Charlemagne, de Renaud de Montauban, d'Ogier le Danois, du Roi Artus, des Chevaliers de la Table-Ronde, & de la plupart des autres Héros, que nos Poètes avoient tant célébrés. Et voilà ce qui donna occasion à ce nombre infini de Romans en Prose, dont plusieurs se sont conservés jusqu'à présent, & achevent de pourrir au fond de nos Bibliothèques.

Ce tems si stérile en Poètes ne laissa pas d'en produire deux. Gace de la Vigne composa *le Roman des Oiseaux*. Ce Poëme étoit un Traité de Fauconnerie, où l'Auteur décrivoit la nature & la propriété des Oiseaux de Chasse,

& enseignoit la maniere de les dresser. Il entreprit cet Ouvrage pour faire sa cour à Philippe de Valois, qui aimoit fort cette sorte d'exercice. Jean du Pin Moine de Vaucelles, s'acquitt aussi quelque réputation par ses Vers. Il avoit très-bien employé son tems dans la solitude. Car il étoit bon Théologien, bon Philosophe & bon Naturaliste. Il laissa deux Ouvrages de Poësie ; l'un, écrit en Vers Alexandrins, & intitulé : *l'Evangile des Femmes*. C'étoit une Satyre très-forte contre elles, où l'Auteur exposoit leurs maximes d'une maniere peut-être un peu trop naïve, & faisoit voir combien leur Evangile est différent du véritable ; l'autre avoit pour titre : *le Champ vertueux de bonne vie*. Ce second Ouvrage est remarquable, en ce qu'il est le premier qu'on ait vû en France, Mêlé de Prose & de Vers, & où l'Auteur se soit avisé d'être Orateur & Poëte tout à la fois. Il nous apprend lui-même qu'il mit seize

DE LA POESIE FRANÇ. 213
ans à le faire, & que l'ayant com-
mencé l'an 1324. il ne l'acheva que
l'an 1340.

LE ROI JEAN.

Cette indifférence de nos François pour la Poësie continua sous le Roi Jean; & pendant quatorze ans que dura son Règne, il ne parut qu'un seul Poëte, qui même ne méritoit pas trop ce nom. C'est Jean Venete, Carme du Couvent de Paris. Il s'appelloit *Venete*, d'un petit Bourg qui est situé près de Compiègne, & où il étoit né. Il mit en Vers François *l'Histoire des trois Maries*, dont il est parlé dans l'Evangile, sujet très-dévoit, mais peu susceptible des ornemens de la Poësie. Encore cette Pièce n'étoit-elle pas Originale. C'étoit une simple Traduction d'un Traité Latin qui avoit paru sur le même sujet, & que ce bon Religieux ne fit que rimer le moins mal qu'il put.

C'est ainsi que pendant cinq Régnes consécutifs, les Muses furent très-négligées parmi nous. Je ne puis m'empêcher de faire deux remarques sur cet intervalle de tems. La première, qu'aussi-tôt que notre Poësie vint à décliner, il arriva une chose qui devoit dans la suite contribuer beaucoup à la rétablir. Ce fut l'institution des Jeux Floraux de Toulouse. Une Dame de beaucoup d'esprit & de mérite, nommée Clemence Isaure, & sortie de l'illustre Maison des Comtes de Toulouse, assigna un fond pour donner chaque année une Violette d'or au Poëte qui feroit la meilleure Pièce de Vers. Un si bel exemple de libéralité fut suivi de quelques autres personnes qui avoient aussi le goût des bonnes choses. Outre le prix dont je viens de parler, on en fonda deux autres; sçavoir, une Eglantine qui est une espèce de Rose & de Souci. Et parce que ces trois prix étoient des Fleurs d'or ou d'ar-

gent, que la Sale où ils se distribuient étoit parée de Fleurs; & enfin que la distribution se faisoit le premier de Mai, saison de l'année où la terre est le plus fleurie, toutes ces raisons firent donner le nom de *Jeux Floraux* à ce fameux établissement. Ces récompenses glorieuses, qui se donnoient au mérite, produisirent de très-bons effets dans tous les tems, & nous voyons encore de nos jours, que dispersées tous les ans avec discernement & avec équité, elles excitent par tout le Royaume une émulation très-utile aux Belles Lettres. L'autre particularité qui mérite d'être observée, c'est que vers le même tems où notre Poésie tomba, la Poésie Italienne commença à s'élever. Dante qui vivoit alors lui donna comme la naissance. Petrarque qui vint bien-tôt après, perfectionna ce que Dante avoit ébauché. Je fais mention de ces deux Auteurs d'autant plus volontiers, que c'est en France qu'ils vin-

rent étudier l'Art par lequel ils se sont immortalisés. Ils reconnoissent l'un & l'autre en plus d'un endroit de leurs Ecrits, combien ils sont redevables à nos vieux Poètes, & sur-tout à nos Poètes de Provence. Petrarque même a consacré un de ses Sonnets à la gloire de ces derniers, dont il nomme les Principaux, qu'il appelle d'excellens Maîtres en l'Art de faire des Vers & d'aimer.

CHARLES CINQ.

Mais nos François ne demeurèrent pas long-tems dans cette indolence. Charles V. les en tira, dès qu'il se vît sur le Trône. Ce grand Roi, que la justesse de ses mesures, & la supériorité de son Conseil sur tous ceux de l'Europe firent surnommer le Sage, aimoit passionnément toutes les belles connoissances. Son Pere l'avoit fait élever avec beaucoup de soin. Il n'y a guere
d'Art

d'Art ni de Science dont on ne lui eût donné les notions générales, & enseigné les grands principes. *Laquelle chose, dit une vieille Chronique, plut à Dieu qu'ainsi fût accoutumée entre les Princes.* Il conserva pendant toute sa vie le goût qu'on lui avoit inspiré dans sa jeunesse. Il est le premier de nos Rois qui ait pris quelque soin de se faire une Bibliothèque. Il ordonna qu'on lui cherchât des Livres de toutes parts, & vint à bout d'assembler jusqu'à neuf cens Volumes, nombre considérable en un tems où l'Imprimerie n'étoit point encore trouvée. C'est cette Bibliothèque, dont un de nos Académiciens nous a si bien exposé les diverses fortunes, dans une Dissertation, qui est écrite avec autant de politesse que de sçavoir, & dont le stile doux & sage, mais toujours égal & soutenu, exprime parfaitement le caractère de l'Auteur.

Notre Poësie ne manqua pas de faire de grands progrès sous un Règne si

T

favorable aux beaux Arts. Jusqu'alors on ne connoissoit guere que les Romans, les Jeux Partis, les *Fabels* ou *Fabliaux* &c. Mais vers le tems dont nous parlons, on vit naître le Chant Royal, la Ballade, le Lai, le Virelai, le Triolet, le Rondeau, & toutes les autres Pièces, dont le principal agrément consiste dans le refrain. Elles eurent d'abord le succès que toutes les inventions nouvelles sont en possession d'avoir en France. On ne s'attacha plus qu'à ces sortes d'Ouvrages, & ils firent les délices de tous les Poètes qui écrivirent sous ce Règne & sous les suivans. On ne sçait pas bien quel fut le premier Auteur de leur origine. Mais tout le monde convient que Froissart fut un de ceux qui contribua le plus à les mettre en vogue. Il est surprenant que cet Ecrivain ne soit guere connu aujourd'hui que par la Prose. Personne n'ignore qu'il nous a laissé une Histoire assez ample des principaux

Evenemens de son Siécle. Mais peu de gens sçavent qu'il avoit aussi de très-heureuses dispositions pour la Poësie, & qu'il fit un très-grand nombre de Vers. Pasquier assure qu'il en a vû autrefois le Recueil dans la Bibliothèque de Fontainebleau, & qu'on lisoit ces paroles sur la première page :

Vous devez savoir que dedans ce Livre sont contenus plusieurs Dictées ou Traitez Amoureux & de Moralité, lesquels Sire Jean Froissart, Prestre & Chanoine de Canai, de la Comté de Hainault & de la Ville de Valenciennes, a fait dicter & ordonner, à l'aide de Dieu & d'Amour, à la contemplation de plusieurs Nobles & Vaillans, & les commença de faire sur l'an de grace 1362. & les cloit en l'an de grace 1394. Le Paradis d'Amour, le Temple d'Honneur, un Traité où il louë le mois de Mai, la Fleur de la Marguerite, plusieurs lais Amoureux, Pastorales, la Prison Amoureuse, Chansons Royales en l'honneur de Nostre-Da-

me, le Dicté de l'Épinette Amoureuse, Balades, Virelais & Rondeaux, le Plaidoyer de la Rose & de la Violette. Il y a dans cette longue Liste un mot, qui fait voir la simplicité de ce tems-là. C'est à l'endroit où il est dit que Froissart entreprit ce grand nombre de Pièces à l'aide de Dieu & d'Amours; comme s'il étoit permis d'intéresser l'Être Souverain à des bagatelles de cette nature, & qu'on pût sans une profanation sacrilège mettre le Dieu véritable à côté d'une Divinité fabuleuse. Mais ils n'y entendoient pas tant de finesse; & cette expression qui aujourd'hui feroit justement horreur à tout le monde, s'interprétoit alors tout communément en bonne part. Il y avoit encore alors deux Poètes de grande considération. Car le fameux Pierre d'Ailly, qui de Chancelier de l'Université de Paris étoit devenu Evêque de Cambrai, Cardinal & Légat de Innocent XXIII. au Concile de Constance, s'a-

mufoit auffi quelquefois à rimer. Mais il faisoit plus d'honneur à la Poësie, par son rang & par ses dignités, que par son talent pour les Vers. Les Ouvrages qu'il fit en ce genre ne s'élevèrent point au-dessus de la médiocrité. Quelques Ecrivains ne laisserent pas de les traduire en Latin. Mais s'il faut dire la vérité, le bien que ce Cardinal étoit en état de faire, contribua plus à lui procurer des Traducteurs, que le mérite de ses Ouvrages Poétiques. On peut porter le même jugement de Raoul de Presles son contemporain. Il se vit comblé d'honneurs, & ne fut qu'un Poëte médiocre. Il avoit été d'abord Avocat au Parlement de Paris, ensuite Conseiller, & puis Maître des Requêtes. A la fin s'étant fait Ecclesiastique, il fut choisi pour diriger la conscience de Charles V. Aussi entre ses différens Titres, il prenoit ceux de *Confesseur & Poëte du Roi*. Mais on ne se contenta pas de faire des Vers; on entreprit de

tracer des règles à ceux qui en faisoient. Un Prieur de sainte Geneviève de Paris, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, composa un petit Traité, qui avoit pour titre : *l'Art de dictier Bal-lades & Rondels*. Et cet Art Poëti-que est le premier qui se soit fait en France.

Au reste, tandis qu'on cultivoit ainsi la Poësie, on ne négligeoit pas la Pro-se. Le zèle que le Roi avoit pour la gloire de la Nation, lui faisoit cher-cher tous les moyens d'enrichir & d'il-lustrer nostre Langue. Quoiqu'il enten-dit le Latin, beaucoup mieux que les personnes de ce rang n'ont accoutumé de l'entendre, son plus grand plaisir étoit de lire des Ouvrages François. Il auroit voulu que nos Ecrivains eussent égalé, s'il eût été possible, ou même surpassé les grands modèles que l'Anti-quité nous a laissés. Il résolut de faire traduire la plûpart des Ouvrages qui nous en restent. En effet, toute la Bl.

ble, les plus beaux Traités de saint Augustin, la plus grande partie de ceux d'Aristote & de Ciceron, Tite-Live & plusieurs autres Auteurs furent mis en Langue vulgaire par ses ordres. Il faisoit de grosses pensions aux sçavans Hommes qu'il employoit à ce travail. Il donna l'Evêché de Lizieux à Nicolas Oresme, celui de tous ceux qui se distinguoit le plus, & qu'on peut regarder avec raison comme le Précurseur d'Amiot, de Coëffeteau, de Vaugelas, d'Ablancourt, & de ces autres Hommes célèbres, qui par leurs excellentes Traductions, ont transporté en France dans ces derniers tems toutes les richesses de Rome & d'Athenes.

CHARLES SIX.

Les beaux Arts firent une perte irréparable à la mort d'un si bon Prince. Mais l'émulation qu'il avoit excitée ne laissa pas de se soutenir, & le règne

T iiij



de Charles VI. en recueillit long-tems les fruits. De nouveaux Ecrivains parurent sur les rangs. Alain Chartier étoit un des plus considérables. Mais comme il ne fut dans sa grande force que sous le Règne suivant, nous ne parlerons de lui que lorsque nous en serons à ce tems-là. Les autres Poëtes qui s'éleverent furent Castel, Jean de la Fontaine & Nicolas Flamel, tous trois assez inconnus aujourd'hui.

Castel ne se bornoit pas à la Poësie, il croyoit encore avoir un talent merveilleux pour l'Histoire, & prenoit fièrement le nom de grand Chroniqueur de France. Mais quelque bonne opinion qu'il eût de lui-même, il s'en falloit bien qu'il ne valût sa mere. Il étoit fils de Christine de Pisan; cette Femme Illustre qui sçavoit si bien les Lettres Grecques, Latines & Françoises, & qui fut un des principaux ornemens de son Sexe & de son Siècle.

Jean de la Fontaine étoit de Valen-

ciennes. Il n'a de commun que le nom, avec l'inimitable Poëte, qui a été le Phédre de nos jours. Du reste il ne lui ressembloit en rien. On peut dire même, qu'il n'étoit pas né pour les Vers. Aussi faisoit-il sa principale étude de la Philosophie & des Mathématiques. Il composa pourtant un assez long Poëme, dans lequel il expliquoit plusieurs secrets de Physique & de Chimie. Cette Pièce est remarquable par la singularité de son Titre. Car l'Auteur faisant allusion à son nom, intitula cet Ouvrage : *la Fontaine des Amoureux de Science.*

Nicolas Flamel se mêla de bien des Métiers. Il n'étoit d'abord que simple Maître d'écriture ; il devint Peintre dans la suite, après quoi il se jeta dans la Philosophie, dans les Mathématiques & dans l'Architecture, & fut par-dessus tout cela Poëte & Chimiste. Il amassa des richesses immenses, & lorsqu'on fait réflexion combien l'argent

étoit rare en ce tems-là, on ne peut se résoudre à croire ce que quelques-uns ont écrit, que son bien montoit à plus de quinze cens mille écus. Quoiqu'il en soit, ce ne fut ni à souffler, ni à faire des Vers qu'il s'enrichit. On sçait assez que ce sont deux fort mauvais chemins pour aller à la fortune. Aussi des Mémoires Anecdotes & une vieille Tradition nous marquent toute une autre cause d'un accroissement si grand & si rapide. On prétend que Flamel avoit des liaisons très-étroites avec les Juifs. Or il arriva que Charles VI. les chassa du Royaume, & confisqua non-seulement tout ce qu'ils possédoient, mais encore tout ce qui leur étoit dû. Cette confiscation mit en peine un nombre infini de personnes, qui se virent exposées à des recherches fâcheuses. Flamel qui sçavoit leur embarras, résolut d'en tirer parti. Il contrefaisoit le bon serviteur du Roi, & publioit hautement que tout sujet fidèle étoit obligé dans

la conjoncture présente de dénoncer ceux qu'il connoissoit. Cet artifice eut le succès qu'il s'en étoit promis. La plupart crurent qu'ils ne pouvoient mieux faire que de composer avec le Poëte, & que de lui donner une partie de ce qu'ils devoient pour se dispenser de payer l'autre. Il appréhenda qu'à la fin on ne découvrit ce trafic; & pour éloigner tout soupçon, il répandit dans le monde qu'il avoit trouvé la Pierre Philosophale. Plusieurs furent assez simples pour le croire. Les sommes prodigieuses qu'il entassoit chaque jour, rendoient la chose vrai-semblable. Mais pour achever de mettre à couvert sa réputation, il s'avisa d'un autre expédient beaucoup plus sûr. Il fit à plusieurs Eglises des donations considérables: *Sécret infailible*, dit la Croix du Maine, *pour se concilier l'esprit des Peuples, & principalement des Parisiens, qui sont, dit-il, tant adonnez à la dévotion.* Une des Eglises auxquelles il fit le plus

de bien, fut celle de saint Jacques de la Boucherie. Par reconnoissance on y mit sa Statuë, qui le représentoit ayant au côté une Ecritoire, la marque & l'instrument de sa premiere Profession. Il voulut être enterré à saint Innocent, dont il étoit aussi Bienfaiteur. Et pour imposer aux Siècles à venir, s'il étoit possible, il ordonna qu'on mît près de sa Tombe un Tableau, dont il donna lui-même le dessein, & qui étoit rempli de Symboles & d'Emblèmes mystérieux, propres à faire croire qu'il avoit enfin trouvé cette Pierre si vantée, qu'on cherchoit inutilement depuis tant de Siècles. On voit par tout cela, que ce Poëte sçavoit faire autre chose que des Vers. Ceux qu'il composa n'eurent pas grand succès, & ne sont point venus jusqu'à nous. On trouve dans quelques Cabinets un Ouvrage Manuscrit, qui traite de la transformation des Métaux, & que les Curieux lui attribuent.

CHARLES SEPT.

Tout étoit dans un étrange désordre, lorsque Charles VII. parvint à la Couronne. Les Anglois avoient usurpé parmi nous l'autorité souveraine. Ils étoient maîtres de la Capitale, ou plutôt de toute la France. Il ne restoit que quatre ou cinq Villes au Roi légitime, qu'ils appelloient par dérision le Roi de Bourges. Il fallut donc qu'il employât plusieurs années à conquérir sur eux son propre Royaume. Mais lorsqu'il les eut contraints de repasser la mer, il ne fut guere plus tranquille. Il eut presque toujours guerre avec le Duc de Bourgogne & d'autres Puissances voisines. La fin de sa carrière fut encore plus traversée. Les chagrins domestiques se joignirent à ceux du dehors, & couterent enfin la vie à ce Grand Roi, qu'on peut regarder comme le second Fondateur de la Monarchie, & dont

les qualités vraiment Héroïques méritoient un meilleur sort. Qui n'eût crû que sous un Règne si agité les Muses qui aiment le repos auroient gardé le silence ? Cependant elles se firent entendre parmi le bruit des Armes ; & la Poësie fut plus florissante qu'elle ne l'avoit encore été. On perfectionna beaucoup la versification. La Tragédie fit quelques efforts pour se montrer parmi nous, & les Spectacles jusqu'alors informes & grossiers se donnerent avec un peu plus d'appareil & de pompe. Les Elégies aussi, les Complaintes & les Epitaphes commencerent d'avoir cours. Entre ceux qui contribuerent le plus à ces progrès que fit la Poësie, on compta non-seulement Jacques Milet & Jean Régnier, dont la réputation & les Ecrits moururent bien-tôt après eux ; mais encore Alain Chartier, les deux Grebans, Martin Franc & Villon, Auteurs dont les noms & les Ouvrages ont passé à la postérité.

Jacques Milet étoit de Paris, mais il alla faire son droit à Orleans. Il ne se renfermoit pas tellement dans le País du Code, qu'il ne fist de tems en tems quelques courses sur le Parnasse. Ce fut alors qu'il composa le Poëme, qui a pour titre : *La Description de Troye la Grande*. Quelques-uns ont cru que Jean de Meun en étoit l'Auteur, trompés apparemment par les deux Lettres initiales, I. & M. qui se trouvoient à la tête de la plûpart des Manuscrits. Mais il est certain que ces deux caracteres désignoient le nom de Jacques Milet, & non celui de Jean de Meun, comme ils le croyoient. Outre qu'il y avoit une grande différence entre les deux manieres de ces Poëtes, & qu'il étoit aisé de ne les pas confondre ; l'Imprimeur qui a fait part de cet Ouvrage au Public, est tombé dans cette méprise.

Jean Régnier, Sieur de Garchi, élu & ensuite Bailli d'Auxerre, étoit sujet

de Jean le Bon Duc de Bourgogne. Il avoit beaucoup voyagé dans sa jeunesse, aussi sçavoit-il plusieurs Langues. Il fut pris pendant les Guerres que la France eut avec la Bourgogne, & conduit à Beauvais, qu'on lui donna pour prison. Sa captivité fut de dix-huit mois. Pour s'amuser durant ce long espace, il mit en Vers l'Histoire de ses infortunes.

La Normandie fait gloire encore aujourd'hui d'avoir produit un aussi grand Homme qu'Alain Chartier. C'est peut-être celui de tous nos vieux Ecrivains à qui notre Langue est le plus redevable. Il étoit Secrétaire de Charles VII. & l'avoit aussi été de Charles VI. Il fut un des bons Orateurs & un des bons Poëtes de son tems. De-là vient aussi que Marot l'appelle,

Le bien disant en Rime & Prose Alain.

Mais quoique ses Vers fussent estimés, c'étoit de sa Prose qu'il tiroit sa principale gloire, jusques-là qu'on le sur-
nommoit

nommoit communément le Pere de l'Eloquence Françoise. On disoit aussi de lui qu'il étoit un des plus beaux esprits & un des plus laids hommes de son Siècle. Cette derniere considération n'empêcha pas, comme tout le monde sçait, que Marguerite d'Ecosse, alors femme du Dauphin, qui fut depuis Louis XI. passant par une salle où Alain Chartier s'étoit endormi, ne s'approchât de lui & ne le baisât : Et comme les Dames de sa suite paroissoient surprises qu'elle eût baisé un homme si laid : *Je n'ai pas baisé l'homme*, leur dit-elle, *j'ai seulement baisé la bouche d'où il est sorti tant de belles choses.* Cette seule aventure suffit pour faire voir, quelle idée on avoit d'Alain Chartier, & à la Cour & dans le reste du Royaume, qui règle d'ordinaire ses jugemens sur ceux de la Cour.

Arnoul & Simon Grebans étoient freres, & rimoient tous deux de compagnie. On les a toujours regardés com-

me deux des meilleurs Poëtes qui ayent écrit avant François Premier. Ils quitterent Compiègne, le lieu de leur naissance, pour aller s'établir dans la Ville du Mans. Arnoul y fut Chanoine de la Cathédrale, & Simon eut l'honneur d'être Secrétaire de Charles d'Anjou, Comte du Maine. Le premier entreprit de mettre en Vers les Actes des Apôtres, de manière qu'on pût les représenter sur le Théâtre. Mais ayant été surpris de la mort dans le tems qu'il travailloit à cet Ouvrage, Simon le continua, & y mit la dernière main. C'est sans contredit une des plus anciennes Tragédies qui ayent paru en France; si pourtant on peut donner le nom de Tragédie à une composition très-informé, où pas une des règles n'étoit observée. Elle ne laissa pas d'être reçue avec de grands applaudissemens, & fut jouée au Mans, à Angers, à Bourges & dans plusieurs autres Villes du Royaume. Ces deux freres compo-

ferent encore beaucoup d'autres petits Ouvrages, comme des Elégies, des Complaintes, des Epitaphes, & furent des premiers à mettre ces sortes de Pièces en vogue. On trouvoit que par rapport à leur Siècle leur versification avoit du nombre & de l'harmonie. Marot fait leur éloge en plus d'un endroit, & les nomme.

Les deux Grébans au bien résonnant stile.

On ne sçait pas bien quelle fut la Patrie de Martin Franc. Selon Faucher, il étoit de la Comté d'Aumale en Normandie. Mais Jean le Maire, qui vivoit à peu près dans le même-tems que lui, & qui par cette raison pouvoit être mieux informé, assure qu'il étoit d'Arras. De quelque País qu'il fût, il est certain qu'il s'avança par son esprit & par son mérite. Car ayant passé les Monts, il se rendit agréable au Duc de Savoye, & demeura quelques années auprès de lui en qualité de Secre-

taire. Il fut dans la suite Prevôt & Chanoine de Lauzanne ; mais enfin étant allé à Rome, il s'y fit goûter, & fut Secrétaire d'abord de Felix V. & ensuite de Nicolas V. ce grand Pape, qui après la prise de Constantinople, ouvrit en Italie un azile aux Muses chassées de la Grece, & fut en Occident le Restaurateur des beaux Arts. Dans tous les différens Emplois qu'exerça Martin Franc, il aima la Poësie, & trouva du tems pour la cultiver. Il fit d'abord un Traité qu'il mêla de Prose & de Vers, & qui avoit pour titre : *L'Etrif*, c'est-à-dire, le débat, *de fortune & de vertu*. L'intention de l'Auteur étoit de faire voir l'antipatie presque insurmontable qu'elles ont l'une pour l'autre, & combien il est difficile de les concilier. Mais il s'engagea dans un autre Ouvrage beaucoup plus considérable. Il s'avisa de trouver mauvais que le monde fût si prévenu en faveur du Roman de la Rose, qui depuis six vingts

ans étoit en possession de l'estime publique. Il résolut d'écrire contre ce fameux Poëme, qui effectivement est plein de choses très-dignes de censure. Mais il ne s'offensa que du mal qu'on y dit des femmes. Ce bon Ecclesiastique, qui ne connoissoit pas trop les vraies bienséances, & qui faisoit consister une grande partie du mérite dans je ne sçais quelle politesse conçûe à sa mode, & dans un faux air du monde, arbora l'étendart de la fine galanterie, & entreprit hautement de venger le beau Sexe. Il composa donc un long Poëme, qu'il intitula : *Le Champion des Dames*. Là, il introduit un de leurs plus mortels ennemis, qui a soin de mettre les objections dans toute leur force ; après quoi, lui Martin Franc se charge d'y répondre. Il donne à cet homme sauvage le vilain nom de Malebouche ; & quant à lui, allongeant son nom de deux syllabes, il s'en compose le nom agréable de Franc-vouloir. Il débute

d'une maniere un peu brusque. Car dès l'entrée de l'Ouvrage, adressant la parole aux Dames, & criant comme si tout étoit perdu, il donne l'allarme générale.

A l'assaut, Dames, à l'assaut,

A l'assaut dessus la Muraille.

Cy près est venu en sursaut

Male-Bouche en grosse bataille.

A l'assaut, Dames, chacune aille.

Après quelques légers escarmouches de part & d'autre, ils en viennent à un combat réglé, en présence de Verité qu'ils prennent pour juge de leur différend. Malebouche ouvre la dispute, & charge cruellement les Dames. Il reprend les choses d'un peu loin. Car commençant par la première de toutes les femmes, & celle qui a perdu le genre humain, il fait voir qu'elle ressembloit en sa personne, tous les vices, légereté, coqueterie, vaine curiosité, ambition démesurée, esprit d'indépendance & de révolte; & finit ce beau

dénombrément par cette conclusion ;

Telle la mere fut , & telles
 Les filles furent & seront ;
 De l'homme ennemies mortelles ,
 Et jamais ne s'amenderont.

Pour confirmer sa proposition , il ajoute une longue liste des femmes , qui dans chaque Siècle se sont signalées par leurs dissolutions & par leurs crimes ; & ne manque pas d'y placer les Phyrné , les Laïs , les Cléopatres , les Messalines , les Agrippines &c. Franc-vouloir se tire de tout cela comme il peut. Il excuse la premiere Femme aux dépens du premier Homme , & soutient qu'Adam fut sans comparaison le plus coupable ; que c'est lui proprement qui a perdu sa postérité , & qui avec son sang nous a transmis tous les vices ; que si quelques femmes ont les mauvaises qualités dont a parlé Malebouche , on pourroit en citer un bien plus grand nombre , qui ont les vertus contraires ; que la modestie , la retenue , la dou-

œur , l'humanité semblent être leur partage. A l'injurieuse liste des méchantes femmes , il oppose une liste des bonnes , où il fait entrer tout ce que la vérité & le mensonge , l'Histoire & la Fable lui fournissent. Et enfin usant de récrimination , il fait à son tour une liste des méchants hommes ; liste , qui à dire vrai n'est pas mal chargée , & ne prouve que trop bien , qu'en fait de scélératesse les femmes n'y entendent rien au prix des hommes. Il n'est pas toujours fort heureux dans le choix de ses réponses. Par exemple , l'ennemi des femmes pour montrer qu'il n'y a rien dont elles ne soient capables , allégué la Fable de la fameuse Jeanne , qui déguisant son sexe , osa , selon lui , s'asseoir sur le Saint Siège , & causa une infinité de désordres dans cette première place du monde. Sur quoi il s'écrie d'un ton lamentable :

O benoist Dieu ! comme oza femme

Vestir

Vestir Chafuble & chanter Messe !

O femme outrageuse & infame ! &c.

Franc-vouloir pouvoit d'un seul mot renverser ces grandes exclamations, en disant que cette Histoire prétendue est une pure fiction, comme les plus sçavans Hommes en sont convenus dans tous les siècles, & comme de nos jours un Ministre habile l'a démontré dans une Dissertation très-sçavante qu'il a faite exprès sur cette matiere. Mais ce n'est point-là ce que Franc-vouloir répond. Il commence par convenir ingénument du fait, & se retranche à dire, que si cette Papesse scandaleuse fit de grands maux, elle fit aussi de grands biens par la sagesse de ses Réglemens & de ses Ordonnances; qu'au milieu de ses mœurs corrompues sa foi se conserva toujours pure; & qu'enfin, tout considéré, il y a eu beaucoup de Papes qui ne valoient pas mieux. Voilà une étrange réponse pour un homme, qui lorsqu'il écrivoit ces choses,

étoit actuellement Secrétaire d'un Pape. Nos deux Combatans retournent plusieurs fois à la charge, & se portent de terribles coups. Mais à la fin Vérité les sépare & prononce en faveur de Franc-vouloir, ainsi que l'on peut croire. Cet Ouvrage fut très-bien reçu des personnes dont il entreprenoit la défense, & fit d'abord un assez grand bruit dans le monde. Mais comme sa réputation étoit fondée sur des suffrages plus flatteurs que solides, elle ne fut pas de longue durée. Nous n'avons guere aujourd'hui de Poëme plus ignoré. Et de trente personnes qui connoissent le Roman de la Rose, à peine en trouve-t-on trois ou quatre qui ayent entendu parler du Champion des Dames. La Critique est tombée, & l'Ouvrage critiqué s'est soutenu. Tant il est vrai qu'au Tribunal de la postérité le mérite l'emporte infailliblement sur la cabale.

Il faut avouer pourtant que cet Au-

teur ne manquoit pas de génie. Il connoissoit le naïf & le plaisant, témoin cet endroit, où parlant de la douleur équivoque des jeunes Veuves, il dit :

De Patenostres, de chandelles,
De faire Requiem chanter,
De manieres assez sont telles,
De pleurer & de lamenter.
Mais c'est pour le monde enchanter ;
Onc ce pour loyauté ne firent ;
Et devant tous m'ose vanter
Que pour un mort deux vifs desirent.

Il avoit aussi quelque talent pour conter, & n'attrapoit pas mal le caractère simple & serré que demande ce genre d'écrire. Il renferme quelque part en deux stances de huit vers ce que Boccace & la Fontaine ne content qu'en plusieurs pages. Je ne crains point de rapporter cette historiette qui n'intéresse en rien la pudeur, & qui d'ailleurs contient une moralité très-importante, sçavoir qu'on ne doit qu'avec beaucoup de précaution exposer aux périls du grand monde les jeu-

nes gens qui ne font que d'entrer dans le chemin de la vertu.

Cy vous conterai d'un novice
 Qui oncques veü femme n'avoit :
 Innocent étoit & sans vice
 Et rien du monde ne sçavoit.
 Tant que celui qui le suivoit
 Lui fit accroire par les voyes ,
 Des belles Dames qu'il voyoit ,
 Que c'étoient des Oisons & Oyes.

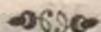


On ne peut nature tromper,
 En après, tant lui en souvint,
 Qu'il ne put dîner ni souper,
 Tant amoureux il en devint.
 Et quand des Moines plus de vingt
 Demanderent, pourquoi musoit :
 Il répondit, comme il convint,
 Que voir les Oyes lui plaisoit.

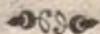
J'ose dire même que le pathétique & le sublime ne lui étoient pas absolument inconnus, & l'on en trouve quelques légères traces dans cette longue Proso-
 popée, où la France qu'il personnifie se

plaint de la méfintelligence de ses enfans , & de la cruauté des Anglois , qui profitent de cette méfintelligence.

Richard ne m'avoit pas assez
 Tempestée outrageusement ,
 N'y a que six vingts ans passez ,
 Hélas ! c'est tout nouvellement.
 Il falloit qu'en nouveau tourment
 Henri me mist par vostre haine ,
 Et de mon sang abondamment
 Loire & Marne rougist & Seine.



Je ne vous veux pas mettre en conte
 Meurtres , Sacrileges , pillages ,
 Ni pucelles mises à honte ,
 Ni changement des heritages ,
 Je tais les douloureux veuvages ,
 La servitude , la famine ,
 Je tais les horribles Ouvrages
 De cette guerre qui tout mine.



Paris a perdu sa lumiere.

Et ce qui suit. Au reste lorsque Martin Franc défendoit avec tant de cha-

leur les intérêts des Dames, il agissoit de bonne foi, & il étoit sincèrement persuadé de la bonté de sa cause. Non-seulement il n'admet aucune égalité entre les deux Sexes, ce qui seroit peut-être le parti le plus raisonnable; mais il soutient opiniâtrément que les hommes sont de tout point fort inférieurs aux femmes. Ses preuves sont quelquefois plus dévotes que concluantes. Il se prévaut beaucoup contre nous de ce que la sainte Vierge est de l'autre sexe, ne prenant pas garde qu'on pouvoit là-dessus lui faire une objection, à laquelle il n'y a point de réponse, c'est que Notre Seigneur est du nôtre. Bien qu'il fût Ecclesiastique, il se montre par-tout grand partisan du mariage, & débite qu'un galant homme ne peut mieux faire que d'unir sa destinée à celle d'une honnête femme, & que de se conduire par ses conseils en toutes choses.

Et sachez que qui entreprend
De se laisser tout gouverner
A la femme, bien lui en prend,
Et ne peut malement finer.

Après tout, lorsqu'il travailloit à cet
Ouvrage, il n'avoit que des vûes très-
désintéressées & très-pures. Car sur la
fin, après avoir fait quelques excuses
aux femmes,

Et vous Dames & Damoiselles,
Qui êtes naturellement
De graces pleines, & ausquelles
Voüé me suis entierement,
Si je n'ai assez hautement
Conté & loué votre affaire,
Pardonnez-moi courtoisement,
Car j'ai fait ce que j'ai sçeu faire.

Il leur marque ce qu'il souhaite d'elles
pour toute récompense :

C'est que veulliez me secourir,
Dames, & en faits & en dits ;
Veulliez pour Martin requerir
Le Royaume de Paradis.

Et voilà par où l'Ouvrage finit.

Mais quelque mérite qu'eussent les Poëtes dont je viens de parler, il est certain que Villon les effaça tous ; & qu'il a la gloire d'avoir scû, comme dit M. Despreaux.

dans ces Siècles grossiers
Debrouiller l'Art confus de nos vieux Roman-
ciers.

En effet, il est le premier qui soit bien entré dans le génie de notre Langue. Ses Ecrits sont pleins d'expressions & de Tours, qui font de mise encore aujourd'hui. Il donna de nouvelles graces à la Ballade & au Rondeau. Il fut aussi l'inventeur de ce badinage délicat, qui tient comme le milieu entre l'agréable & le bouffon, & que dans la suite Marot & Saint-Gelais, Voiture & Sarasin, semblent avoir porté à toute la perfection dont il est susceptible. Car quoique Villon tombe souvent dans le comique & dans le bas, il est certain pourtant qu'il a eu l'idée du genre d'é-

etire dont nous parlons, & que c'est dans ses Vers qu'on en découvre les premières lueurs. Comme il passe pour le Héros de la vieille Poésie, du moins, selon l'opinion la plus générale, je crois qu'on me pardonnera si j'entre dans une sorte de détail sur ce qui le regarde. Je toucherai d'abord un mot de sa vie & parlerai ensuite de ses Ouvrages.

On peut dire que Villon nous a laissé lui-même son Histoire en plusieurs endroits de ses Vers, où il se peint d'après nature & sans se flatter. Ceux qui aiment à étudier dans un Auteur son tour d'esprit & ses inclinations encore plus que les matières qu'il traite, trouveront dans celui-ci de quoi se satisfaire. Il étoit enfant de Paris, pour me servir d'un de ses termes, & s'appelloit François Corbeuil. Mais il est sans comparaison plus connu par le sobriquet de Villon qu'on lui donna, & qui en langage de ce tems-là signifioit *Fripon*.

Il ne se piquoit point d'être né de parents nobles ou riches.

Pauvre je suis dez ma jeunesse ,
 De pauvre & de petite extrace.
 Mon pere n'eut onc grand' richesse ;
 Ni mon ayeul , nommé Erace.
 Pauvreté tous nous suit & trace.
 Sur les Tombeaux de mes Ancestres ,
 (Les ames desquels Dieu embrasse)
 On ne voit Couronnes ni Sceptres.

Il fit ses études en jeune homme qui avoit beaucoup d'esprit, & encore plus de penchant au libertinage. Il marque en quelque endroit un grand repentir de n'avoir pas mieux employé ce premier tems, qui est d'une si grande conséquence pour le reste de la vie.

Hé Dieu ! si j'eusse étudié
 Au tems de ma jeunesse folle,
 Et à bonnes mœurs dédié !
 J'aurois Maison , & couche molle.
 Mais, hélas ! je fuyois l'école,
 Comme fait le mauvais enfant.
 En écrivant cette parole,
 A peu que le cœur ne me fend.

Lorsqu'il entra dans le monde, il se joignit à d'autres jeunes gens, qui avoient à peu près les mêmes inclinations que lui. Comme ils se hâtoient de vivre, la plupart moururent au commencement ou au milieu de leur course, & leur mort précipitée obligeoit quelquefois Villon à faire des retours défagréables lui-même.

Où sont les gracieux galans,
 Que je suivois au tems jadis,
 Si bien chantans, si bien parlans,
 Si plaisans en faits & en dits ?
 Les aucuns sont morts & roidis.
 D'eux il n'est plus rien maintenant.
 Repos ayent en Paradis.
 Et Dieu sauve le demeurant.

L'effet de ces réflexions passoit vite, & Villon en revenoit toujours à son premier genre de vie. Il nous en donne lui-même une assez plaisante idée. Car parlant de sa principale occupation, il se rend sans façon ce témoignage :

C'étoit la mere nourriciere
 De ceux qui n'avoient point d'argent.
 A tromper devant & derriere
 C'étoit un homme diligent.

Il témoigne pourtant quelque part,
 que s'il vivoit d'industrie, ce n'étoit
 que par nécessité, & que si la fortune
 l'avoit rendu miserable, la nature dans
 le fond ne l'avoit pas fait vicieux. Car
 après avoir rapporté ce qu'on raconte
 d'Alexandre, qu'ayant trouvé des sen-
 timens nobles, & de grandes qualités
 dans un Corsaire, il le retira de ce
 métier infâme, & lui donna dequoi
 subsister honnêtement, il ajoute :

Si Dieu m'eût donné rencontrer
 Un autre piteux Alexandre,
 Qui m'eût fait en bonheur entrer ;
 Et puis qu'il m'eust veû condescendre
 A mal, estre ards & mis en cendre,
 Jugé me fuisse de ma voix.
 Nécessité fait gens méprendre
 Et faim saillir le loup du bois.

Le Loup en saillit tant & si bien, qu'à

la fin il fut pris au piege. On arrêta Villon & on le conduisit au Châtelet. Il se plaint amèrement des traitemens rigoureux, qu'un nommé Jacques Thibaut lui fit souffrir dans le cachot.

Dieu merci & Jacques Thibaut,
 Qui tant d'eau froide m'a fait boire,
 Et en bas lieu, non en lieu haut
 Manger d'angoisses maintes poires.
 Bien fermé, quand j'en ai mémoire
 Pour lui je prie & répliqua,
 Que Dieu lui doint, & voire voire,
 Ce que je pense, & cetera.

On lui fit son procès dans les formes, & il fut condamné à être pendu. Sa gayeté naturelle & sa passion pour la Poésie ne l'abandonnerent point dans une si triste conjoncture; & ce fut alors qu'il fit ces quatre Vers si fameux :

Je suis François, dont ce me poise,
 Né de Paris, près de Pontoise.
 Or d'une corde d'une toise
 Sçaura mon cou, que mon cu poise.

Il envifagea sans s'étonner toutes les

suites d'une situation si affreuse ; & composa une Ballade pour lui & pour ses compagnons , lorsqu'on les auroit portés à Mont-Faucon. Elle commence par ces quatre Vers :

Freres humains , qui après nous vivez ,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis ;
Car si pitié de nous pauvres avez ,
Dieu en aura plutost de vous mercis..

Et le refrain est :

Mais priez Dieu que tous nous veuille ab-
soudre.

Il y a dans cette Ballade une Stance , s'il est vrai qu'en fait de Poësie le grand point soit de bien peindre.

La pluye nous a buez & lavez ,
Et le soleil dessechez & noircis ;
Pies , Corbeaux , nous ont les yeux cavez ,
Et arraché la barbe & les sourcis.
Jamais nul tems nous ne sommes rassis ;
Puis çà , puis là , comme le vent varie
A son plaisir sans cesse nous charie ,
Plus bequetez d'Oiseaux , que dez à cou dre

Partant n'usez ici de moquerie,
 Mais priez Dieu que tous nous veuille ab-
 foudre.

Villon en appella, & il trouvoit dans
 la fuite que quoiqu'il n'y ait pas gran-
 de subtilité à dire, *j'en appelle*; c'étoit
 le plus beau mot qu'il eût dit en sa
 vie.

Pensez-vous que sous mon capel
 N'y eust tant de Philosophie,
 Comme de dire, *j'en appel'*
 C'y avoit, je vous certifie. Et le reste.

La Sentence ne fut point confirmée.
 On croit que par ordre de Louis XI. le
 Parlement usa d'indulgence, & fit gra-
 ce aux mœurs en faveur de l'esprit.
 Quoiqu'il en soit, la peine de mort fut
 changée en celle du bannissement. Vil-
 lon prit le parti de passer en Angleter-
 re. Il trouva le moyen de s'introduire
 auprès d'Edouard cinquième, qui ré-
 gnoit alors; & sçut si bien le réjouir
 par ses plaisanteries & par ses contes,

qu'il eut beaucoup de part aux bonnes graces & à la familiarité de ce Prince. Ce fut à lui qu'il dit ce mot hardi, que Rabelais & Brantome nous ont conservé. Car comme Edouard déjà vieux, & affligé d'une incommodité qui l'empêchoit de satisfaire aux humilians besoins dont les Rois eux-mêmes ne sont pas exempts, sur laquelle Catulle plaisante Furius, lui montrait un jour les Armes de France placés dans le lieu qui étoit le témoin de ses vains efforts & de ses peines, & d'où l'on avoit dû les ôter par respect : *Vraiment Sire vous l'entendez*, lui dit Villon ; *Vous ne pouviez imaginer de meilleur remede pour vostre mal.*

Lorsque Villon crut que le tems avoit un peu effacé le souvenir de sa disgrâce, il revint en France, mais il ne jugea pas à propos d'aller à Paris ; il se retira en Poictou, chez un de ses amis, qui étoit Abbé de saint Maixant. Ce fut-là, si l'on en doit croire un Auteur
qui

qui vivoit peu de tems après, ce fut-là que Villon pour s'amuser dans sa retraite, & pour divertir les Habitans du lieu, entreprit de faire jouer la Passion de Notre Seigneur en langue Poictevin. Après qu'il eut distribué ses Rolles & répété ses Acteurs, il prit jour avec le Maire & les Echevins, pour la représentation de sa Pièce. Il ne fut plus question que de chercher des habits. On n'en trouva point d'assez beau pour l'Acteur qui faisoit le Pere Eternel. Villon sçut qu'il y avoit aux Cordeliers une Chappe magnifique, & eut recours au Sacristain. Mais ce bon Frere le refusa tout net, disant qu'un de leurs Statuts Provinciaux leur défendoit sur de très-grièves peines de rien prêter à ceux qui montoient sur le Théâtre. Villon repliqua que ce Statut concernoit seulement les Pièces scandaleuses, & nullement celles qui pouvoient contribuer à l'édification publique, que ce qu'il prétendoit faire.

se pratiquoit tout communément à Bruxelles, & dans d'autres Villes de Flandres, mais il eut beau haranguer, il n'obtint rien. Il s'en revint fort en colere, & fit rapport à sa Troupe du mauvais succès de sa négociation. Ils formerent sur le champ la résolution de se venger, & convinrent qu'un certain jour que le Sacristain alloit à la quête sur la Mule du Couvent, ils iroient se cacher sur sa route, déguifés sous des figures horribles, tenans d'une main des Cymbales & des Sonnettes, & de l'autre des méches arden-tes, des fusées & des pétards; & que tombant tout-à-coup sur lui, ils lui feroient grand peur s'ils ne lui faisoient point de mal. La chose fut executée, comme elle avoit été résoluë. Dès qu'ils virent le Frere quêteur à portée, ils coururent sus, faisant une horrible décharge, & criant de toutes leurs forces, dit le vieux Auteur que j'ai cité : *Hé le vilain ! hé le vilain ! qui n'a pas*

voulu prestre à Dieu le Pere une pauvre Chappe. La Mule effrayée jetta le Cavalier par terre, & gagna le Couvent au plus vite. Et le pauvre Sacristain demeura pour les gages sur le champ de bataille, demi mort de peur & tout brisé de sa chute. Voilà quels étoient les passe-tems de Villon sur ses vieux jours, où l'on peut dire qu'il soutenoit assez bien son caractère, & qu'il finissoit à peu près comme il avoit commencé.

Pour ce qui regarde ses Ouvrages, ils contiennent ses deux Testamens, son jargon, ses répuës franches, & deux Scenes comiques assez courtes.

Ses deux Testamens sont intitulés le Petit & le Grand. Comme ils sont datés avec beaucoup d'exactitude, ils servent à déterminer au juste le tems où Villon écrivoit. Il composa le petit sous le règne de Charles VII. & l'an quatorze cens cinquante-six, comme il paroît par le commencement.

Mil quatre cens cinquante-fix,
 Je François Villon écolier
 Considerant de sens rassis &c.

Il composa le Grand cinq ans après :

Eerit l'ai, l'an soixante & un.

Au commencement du règne de Louis
 XI. qu'il nomme, & auquel il fouhaite
 une longue & constante postérité. Il
 n'avoit que vingt-cinq ans lorsqu'il fit
 le premier, & que trente lorsqu'il fit
 le second.

En l'an trentième de mon âge,
 Que toutes mes hontes j'ai beuës,
 Ni du tout encor fou ni sage,
 Nonobstant maintes peines euës, &c.

Aussi marque-t-il qu'il jouissoit alors
 d'une pleine santé de corps & d'es-
 prit.

Pour ce que foible je me sens
 Trop plus de bien que de santé;
 Tandis que suis en mon plein sens,
 Si peu que Dieu m'en a presté,

(Car d'autres ne l'ai emprunté.)

J'ai ce Testament très-durable

Fait de dernière volonté

Seul pour tout, & irrévocable.

Il commence par donner son ame à Dieu & son corps à la terre, ce qu'il exprime en ces termes.

Premier je donne ma pauvre ame

A la Benoiste Trinité,

Et la commande à Nostre-Dame,

Chambre de la Divinité

Priant toute la Charité,

Et les dignes Anges des Cieux,

Que par eux soit ce don porté

Devant le Throsne précieux.



Item mon corps je donne & laisse

A nostre grand'mere la Terre ;

Les Vers n'y trouveront grand'graisse,

Faim lui a fait trop dure guerre.

Or lui soit délivré grant'erre,

De terre vint, en terre tourne,

Toute chose, si par trop n'erre

Volontiers en son lieu retourne.

On croiroit sur ce début que ces deux

Pièces seroient très-sérieuses, cependant elles ne sont rien moins que cela. Ce sont deux especes de Satyres où l'Auteur prenant congé des personnes qu'il a conuës, les caractérise par la nature des dons qu'il leur laisse. Chaque legs renferme d'ordinaire une plaisanterie. La plûpart même sont burlesques & ridicules. Par exemple, il lègue aux Quinze-Vingts ses lunettes, il donne la rognure de ses cheveux à son Barbier, le bon jour à l'un, à l'autre une Ballade ou un Rondeau qu'il paye comptant.

Mais comme on ne connoît plus aujourd'hui les personnes, les lieux, ni les aventures dont il parle, on trouve dans ces deux Pièces beaucoup d'endroits obscurs. Il finit par régler ce qui regarde son enterrement, & par composer cette Epitaphe, qu'il veut que l'on mette sur son Tombeau.

Cy gist & doit en ce solier,
 Qu'Amour occit de son raillon

Un pauvre petit Ecolier,
 Jadis nommé François Villon,
 Oncques de terre il n'eut fillon ;
 Il donna tout, chacun le sçait,
 Tables, Treteaux, Pain, Corbillon ;
 Passant, dites-lui un verset.

Quant à ce qu'il appelle son jargon ; ce sont quelques Pièces qu'il composa dans je ne sçais quel langage à part, dont les jeunes libertins de son caractere se servoient entre eux. On n'y entend plus rien aujourd'hui. Il ne seroit pas même trop honnête d'employer son loisir à le déchiffrer ; & Marot remarque très-judicieusement qu'il faut laisser ce soin aux Successeurs de Villon en l'art de la pinse & du croc.

Ses Répuës Franches sont proprement une instruction pour les bons enfans qui n'ont point d'argent. Il leur enseigne l'art de corriger leur mauvaise fortune, & de faire grand'chere sans mettre la main à la bourse. Et parce que rien n'instruit plus efficacement que

l'exemple , il leur raconte plusieurs tours qu'il avoit faits en ce genre , où il n'avoit payé que d'esprit & d'adresse. Cette partie de ses Ouvrages est la plus intelligible, & n'est pas la moins agréable.

Des deux Scènes Comiques qu'il nous a laissées , l'une a pour titre : *Le Monologue du Franc Archer de Bagnolet*. Ce Franc Archer est une espee de Rodomont , vaillant à toute outrance , lorsqu'il n'y a rien à craindre , & poltron à l'excès , dès la moindre apparence de danger. Il débute par un long dénombrement de ses prouesses , & prend la résolution de forcer lui seul un Château. Il se présente fierement devant la porte de la Basse-Cour ; & ne trouvant personne qui la défende , il l'enfonce avec beaucoup de courage ; mais à peine est-il entré , qu'appercevant un Epouventail de Cheneviere , qu'il prend pour un Soldat armé de pied en cape , il se jette à genoux & demandant quartier , il s'écrie :

Vive

Vive saint Denys ou saint Yve:
Ne m'en chaut qui, mais que je vive.

Voilà le grand exploit où se terminent les fanfaronades de ce faux brave. Je ne sçais si lorsque Villon composa cette Pièce il n'en vouloit point à quelque Archer, sorte de gens avec lesquels il avoit de fréquens démêlés. Quoiqu'il en soit, elle est pleine de traits fort plaisans. La première chose que fait le Franc Archer dans sa peur, c'est de se confesser à tous les Saints du Paradis.

Je me confesse

A Dieu, tandis qu'il n'y a presse,
A la Vierge & à tous les Saints,
Las! je meurs, tous mes membres sains.

Il commence sa confession par protester qu'il croit en Dieu,

Jamais ne me trouvai en lieu,
Où j'y creusse mieux qu'à cette heure.

Ensuite il examine sa conscience sur les dix Commandemens; & conjure l'Epou-

ventail de faire bien attention au cinquième.

Défend-t-il pas expressement,
 Que nul ne soit point meurtrier ;
 Monseigneur l'Arbalestrier
 Gardez bien ce commandement :
 Quant à moi , par mon Sacrement ,
 Meurtre ne fis onc , qu'en poulaille.

Et lorsqu'il vient au précepte , qui défend de prendre le bien d'autrui , il assure qu'il ne l'a jamais transgressé faute d'occasion ; en quoi il dit qu'il ressemble à bien des gens.

Rien n'embleras , ce ne fis je oncques ,
 Car en lieu ni place quelconque ,
 Je n'eus loisir de rien emblar :
 J'ai assez à qui ressembler.

Le dénouement de la Pièce , c'est que le Franc Archer revient à la fin de sa terreur panique , & reconnoît qu'il n'a en tête qu'un ennemi de paille. Il rappelle alors sa première audace , & jurant par tous les Saints qu'il venoit

d'invoquer, il menace de mettre tout à feu & à sang. Mais enfin, il se détermine au parti de la clémence; & regardant si personne ne l'apperçoit, il pille l'Epouventail, & s'enfuit au plus vîte avec les dépouilles.

L'autre Scène, quoique sur un sujet différent, est à peu près du même stile. Elle est intitulée: *Dialogue entre Messieurs de Male-paye & Baille-vent.* Ces deux Messieurs, fort mauvais payeurs, comme leur nom le porte, examinent l'un avec l'autre les divers moyens que pourroit imaginer l'esprit humain, pour emprunter & ne point rendre. C'est dommage qu'il n'y ait plus de dignité dans les sujets que traite Villon. Car bien qu'ils roulent presque toujours sur des choses basses & sur des bagatelles, on ne laisse pas d'y trouver beaucoup de réflexions sérieuses & solides. Il compare quelque part sa petite fortune avec celle de Jacques Cœur, grand Argentier de France, qui avoit acquis

des richesses immenses , mais qui venoit de mourir ; & il se console ainsi avec lui-même.

Si tu n'as tant que Jacques Cœur ,
Mieux vaut vivre sous gros Bureaux
Pauvre , qu'avoir été Seigneur ,
Et pourrir sous riches Tombeaux.

Il aime à familiariser ses Lecteurs avec la pensée de la Mort , & il les entretient souvent de cette inévitable nécessité que la Nature impose à tous les Hommes : Voici comment il parle.

Je connois que pauvres & riches ,
Sages & fous , Prestres & Lais ,
Nobles vilains , larges & chiches ,
Petits & grands , beaux & laids ,
Dames à rebrassez collers
De quelconque condition
Portant atours & bourrelets
Mort faisit sans exception.

Puis s'appliquant personnellement la réflexion générale dans un autre endroit, après avoir exposé l'état affreux où la mort nous réduit.

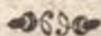
La mort nous fait frémir , paflir ,
 Le nez courber , les veines tendre ,
 Le col enfler , la chair mollir
 Joinctes & nerfs croistre & étendre.

Il finit par cette réflexion fi naturelle
 sur la délicatelle des femmes :

Corps féminin , qui tant & tendre ,
 Poli , fouëf & gracieux ,
 Faudra-t-il à ces maux entendre ?
 Oui , ou tout vif aller és Cieux.

Il employe une Ballade entiere à décri-
 re les malheurs où l'Amour précipite ;
 & fait voir par l'exemple des plus grands
 Hommes , que lorsqu'une fois il s'est
 rendu maître d'un cœur , c'est fait de
 la sagesse , de la valeur , de l'innocence
 & de la justice.

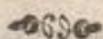
Folles amours font les gens bestes ,
 Salomon en idolatra.
 Samfon y perdit ses lunettes.
 Bienheureux est , qui rien n'y a.



David le Roi , sage Prophete

Z iij

Crainte de Dieu en oublia ,
 Voyant laver cuisse bien faite.
 Bienheureux est , qui rien n'y a.



Herode , pas ne sont fornettes ,
 Saint Jean-Baptiste en décolla ,
 Pour danses , faux & chansonnettes ,
 Bienheureux est , qui rien n'y a.

Il n'est pas croyable combien les bons Poëtes qui vinrent après lui profiterent dans ses Ouvrages. Mais quoique la plûpart lui doivent beaucoup , il n'y en a point qui lui soit plus redevable que Marot. Et pour peu qu'on connoisse la maniere de l'un & de l'autre , on sçait à quel point ils se ressemblent , soit dans la pensée ou dans l'expression. Je pourrois en rapporter un grand nombre d'exemples , un seul suffira. Villon se trouvant dans une nécessité pressante , ce qui lui arrivoit souvent , s'adresse en ces termes au Duc de Bourbon :

Le mien Seigneur & Prince redouté,
 Fleuron de Lys, Royale geniture,
 François Villon que travail a dompté,
 Vous supplie par cette humble écriture,
 Que lui fassiez quelque gracieux prest,
 Si ne doutez que bien ne vous contente,
 Sans y avoir dommage n'intereft,
 Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

Marot se trouvant dans le même cas
 que Villon, tâche d'obtenir quelque
 secours de François I. & s'y prend de
 cette sorte :

Puisque le Roi a desir de me faire
 A ce besoin quelque gracieux prest,
 Jen suis content : car j'en ai bien affaire,
 Et de signer ne fus oncques si prest.
 Par quoi vous pri' savoir de combien c'est
 Qu'il veut cédule, afin qu'il se contente;
 Je la ferai tant seure, si Dieu plaist,
 Qu'il n'y perdra que l'argent & l'attente.

L'imitation ne peut guere être portée
 plus loin, si pourtant cela ne doit s'ap-
 peller qu'imitation.

Avant François I. on n'avoit que des
 Editions fort defectueuses des Oeuvres

de Villon. Mais ce Prince qui aimoit passionnément les belles Lettres, & tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de la France, chargea Marot du soin de les revoir, & d'en donner une Edition plus correcte. Marot obéit avec plaisir, & par l'honneur qu'il trouvoit à executer les ordres d'un grand Roi, & par le goût particulier qu'il avoit toujours eu pour ce vieux Poëte. Il ne dissimule point dans la Préface les obligations qu'il lui a. Il dit en termes formels dans un endroit, que *c'est le meilleur Poëte Parisien qui se trouve*. Et dans un autre, après avoir observé que Villon n'est pas assez scrupuleux sur le repos du Vers ni sur la Rime, il ajoute : *Et ne suis d'avis qu'en cela les jeunes Poëtes l'ensuivent ; mais bien qu'ils cueillent ses Sentences comme belles fleurs, qu'ils contemplent l'esprit qu'il avoit, que de lui apprennent à proprement décrire, & qu'ils contrefassent sa veine, mesmement celle dont il use en ses Ballades, qui est*

vraiment belle & héroïque. Enfin, il conclut cet Eloge par ces paroles : *Et ne fais doute qu'il n'eust emporté le Chapeau de Laurier sur tous les Poëtes, s'il eust été nourri en la Cour des Rois & des Princes, là où les jugemens s'amendent, & les langages se polissent.* Voilà ce qu'en pensoit Marot, excellent Juge dans ces sortes de matieres. Au reste il mit à la tête de cette Edition ces deux Vers que tout le monde sçait, & qui donnent tout à la fois une idée juste de l'esprit & du cœur de Villon.

Peu de Villons en bon savoir ;

Trop de Villons pour decevoir.

L O U I S X I.

Nous avons remarqué que Villon n'avoit guere que trente ans lorsque Louis XI. monta sur le Trône. Il vécut encore fort long-tems sous ce Règne, & fit éclore un nouvel essain de Poëtes, Philippe de Victroy, Pierre

Michault, Olivier de la Marche, Martial d'Auvergne, Georges Chastelain, Guillaume Coquillart, René d'Anjou, Roi de Naples & de Sicile, Mais dans ce grand nombre de Rivaux, aucun ne dut lui donner d'inquiétude. Loin de l'effacer, ils ne firent que contribuer à sa gloire; & parmi tant d'Ouvrages qu'ils nous ont laissez, à peine en trouve-t-on quelques-uns dont on puisse soutenir la lecture.

Cependant pour dire un mot de chacun, Philippe de Victray, quoiqu'Evêque de Meaux, ne jugea pas qu'il fût indigne de lui, de donner quelques-uns de ses momens aux Muses. Il fit quelques Vers François, qui ne manqueraient pas d'être traduits en Latin par des Ecclesiastiques de son Diocese, mais qui n'eurent pas un fort grand succès.

Pierre Michault, Secretaire du Comte de Charolois fils du Duc de Bourgogne, se crut appelé à instruire les Grands; & dans cette vûe il composa

le Doctrinal de Cour. Cet Ouvrage est mêlé de Vers & de Prose.

Olivier de la Marche, Gentilhomme de Franche-Comté, & Maître d'Hôtel du Roi de Castille, écrivit aussi partie en Prose & partie en Vers, *le Triomphe des Dames d'Honneur* : Ouvrage, qui sous le règne de Louis XII. fut augmenté & enrichi de Notes par Pierre Dezrai, de Troye en Champagne.

Martil d'Auvergne n'étoit pas de la Province dont il porte le nom, mais de Limoges. Il vint s'établir à Paris, & fut Procureur au Parlement. Il ne craignit point d'entonner la trompette héroïque, & composa *les Vigiles de Charles VII.* Il célèbre dans ce Poëme les Exploits de ce Grand Roi, & la maniere miraculeuse dont la France fut reconquise sur les Anglois. Cet Auteur fit aussi quelques Pièces sur des sujets de Pieté : Et enfin il publia en Prose, *les cinquante Arrests d'amour*, dont nous avons parlé dans un autre

endroit, & sur lesquels un habile Jurisconsulte fit depuis des Observations curieuses & sçavantes. L'Histoire remarque que ce Poëte finit d'une maniere fort triste. Car une fièvre violente lui ayant causé le transport, il se jetta dans la Seine & s'y noya.

Georges Chastelain & Guillaume Coquillart sont les deux dont la réputation s'est un peu plus soutenüe. Chastelain étoit de Hainault, & fut élevé à la Cour des Ducs de Bourgogne, dont il étoit né Sujet. Les Auteurs contemporains lui donnent les noms d'Orateur, d'Historien & de Poëte très-élegant. En qualité d'Orateur, il composa *l'instruction d'un jeune Prince*. Comme Historien, il écrivit le Temple de la ruine de quelques Nobles malheureux, imitant en cela Bocace, qui avoit traité le même sujet, & je ne sçais si l'Ouvrage de Bocace n'a point aussi donné l'idée du Livre que nous avons vû paroître de nos jours, sous le Titre

des Illustres Malheureux ; & qui commençant la liste par Job , la finit assez plaisamment par M. de Buffy. Quoiqu'il en soit , Chastelain , comme Poëte , mit en Vers les choses merveilleuses arrivées de son tems. Il parle dans ce Poëme de la Pucelle d'Orleans brûlée à Rouen ; d'un Duc de Savoye devenu Pape ; d'un Roi & d'une Reine de Sicile , qui d'un commun accord quitterent le Sceptre pour la Houlette , & se firent Bergers ; d'un Duc de Glocestre , étouffé dans une cuve de vin ; d'un Cardinal , à qui son Barbier coupa la gorge , & de plusieurs autres aventures semblables. Cet Ouvrage est curieux par sa matiere , mais peu considérable par sa forme. La versification en est médiocre , même par rapport au siècle de l'Auteur , ou plutôt n'est que de la Prose assez mal rimée. Moulinet le continua depuis. Chastelain fit encore un autre Poëme , qui est mêlé de Prose en quelques endroits , & dont le

Titre est assez singulier : le voici. *Les Epitaphes d'Hector & d'Achille, esquelles sont contenuës les Pièces pendantes au procez débattu entre eux en présence d'Alexandre le Grand.* Le dessein de l'Ouvrage n'est pas moins extraordinaire que le Titre. Ce bon Poëte à force de lire l'Iliade avoit pris Hector en amitié, & s'étoit entêté de ce Heros, qui est en effet le plus intéressant de tous les Heros d'Homere. Il avoit conçu pour lui une si grande tendresse, que trois mille ans après l'événement il ne pouvoit digerer qu'Hector eût été tué par Achille, ni s'accoutumer à l'idée des traitemens indignes que le vainqueur avoit faits au corps du vaincu. Si bien que le Poëme dont il s'agit est une espèce de réputation d'honneur, que Chastelain fait de son autorité privée au fils de Priam. Tout se passe dans un Dialogue entre trois Personnages; sçavoir, Hector & Achille qui s'emporent en des reproches assez aigres; &

Alexandre qui met le hola, & qui à la fin ménage entre eux un accommodement. Il fait si bien, qu'il engage Achille à reconnoître que la colere l'emporta trop loin. Celui-ci tâche d'abord d'excuser sa faute. *Je ne me portai à tant de violence*, dit-il à Hector, *que parce que vous aviez occis Patroclus mon très-ami Cousin, mon très-cordial & très-cher Parent, logé au trésor de mes entrailles, en l'épargne de mes amours, au coffret de mes plus intrinseques pensées.* Mais pourtant toutes réflexions faites, Achille reconnoît qu'il a tort, & passe condamnation sur son procédé, & la manière dont il usa de la victoire. Cet aveu appaise Hector, & les deux Héros se reconcilient. Chastelain prétend que ce Poëme renferme une Morale, qui peut être fort utile aux Grands Capitaines. Car si nous l'en croyons, elle leur apprend à se faire les uns aux autres une bonne guerre, & à défavouer eux-mêmes leur conduite, lors-

qu'ils se sont portez à des excès indignes d'eux.

Coquillart étoit Official de Rheims ; mais en écrivant il ne se souvint pas trop de ce qu'il devoit à son caractère & à sa place. Il a laissé beaucoup d'Ouvrages , comme , les Droits nouveaux ; le Procès entre la Simple & la Rufée ; le Purgatoire des mauvais Maris ; l'Avocat des Dames de Paris , qui vont gagner les Pardons ; & plusieurs autres petites Oeuvres de cette nature. On ne peut disconvenir que cet Ecrivain n'ait toujours eu , & n'ait encore aujourd'hui ses Partisans. Mais j'avouë qu'ayant lû ses Ouvrages avec assez d'exactitude, je n'y ai rien apperçû qui méritât fort d'être remarqué ; & il m'a paru que le bon qui s'y trouve est entièrement étouffé par le mauvais. Peut-être que ceux qui sont si charmez de cet Auteur , se laissent surprendre par les Titres qu'il met au haut de ses Pièces , & qui d'ordinaire ont quelque chose

chose de neuf & de riant : * Peut-être aussi que la maniere hardie avec laquelle il parle des personnes & des choses les plus respectables, & que les ordures dont il falit presque toutes les pages, ont mis dans ses intérêts ceux qui ne sont pas ennemis de la satyre & de la licence. En ce cas, il n'auroit que trop d'admirateurs. La fin de ce Poëte fut singuliere. Il perdit une somme considerable à la Mor-te, sorte de jeu qui étoit assez en usage dans ce tems-là ; & il conçut un si grand chagrin de cette perte, qu'il en mourut. Marot qui badinoit sur tout, n'a pas manqué de badiner sur cette aventure ; car faisant allusion aux trois Coquilles d'or que ce vieux Poëte portoit dans ses Armes, il s'égayé en ces termes aux dépens de son Confrere en Apollon.

* Mais si l'on y prend garde, il s'en faut bien, que les Pièces ne tiennent tout ce que les Titres promettent.

La Morte est jeu pire qu'aux Quilles ;

Ni qu'aux Ecbets , ni qu'au Quillart :

Ace mechant jeu Coquillart.

Perdit la vie & ses Coquilles.

C'est ce même Coquillart , dont un homme très-sçavant , mais un peu simple , s'étoit si fort entêté dans ces derniers tems , qu'il decidoit souvent les difficultés sur la Langue , non par l'usage , qui est pourtant la grande règle en ces matieres , mais par l'autorité de ce vieux Ecrivain. *Ce mot est bon* , dit-il en plusieurs endroits de ses Observations : *Vous le trouverez dans Coquillart.* Comme si l'on ne trouvoit pas dans ce vieux Auteur un grand nombre de fort mauvaises choses.

Au reste , de tous ceux qui s'attachoient alors à rimer , pas un ne porta cette inclination plus loin que René d'Anjou , Roi de Naples & de Sicile , Comte de Provence , de Forcalquier & de plusieurs autres Lieux. Ce Prince

avoit un goût extraordinaire pour tous les beaux Arts ; mais il aimoit éperdument la Poësie & la Peinture , qui effectivement ont beaucoup de ressemblance , & qui peut-être ne diffèrent , qu'en ce que l'une peint à l'esprit & l'autre peint aux yeux. Il fit donc une quantité prodigieuse de Vers & de Tableaux. Il ornoit des uns & des autres les Appartemens de ses Palais , & les Chapelles des Eglises. Mais sa grande passion étoit de faire représenter quelque un de nos Mysteres pendant les Processions des Fêtes solennelles. Il n'épargnoit pour cela ni dépenses , ni soins. Il s'en faisoit une occupation si sérieuse , qu'étant en Provence & ayant reçu des Lettres du Prince de Calabre son fils , qui lui demandoit un prompt secours ; il récrivit pour toute réponse , qu'il avoit bien autre chose à faire , & qu'il travailloit actuellement à régler la marche d'une Procession.

CHARLES VIII.

ET

LOUIS XII.

Si ces Poètes ne perfectionnerent pas beaucoup notre Poësie, du moins ils la laisserent à peu près dans l'état où ils l'avoient trouvée. Mais ceux qui parurent sous le règne de Charles VIII. & de Louis XII. la défigurèrent à tel point, qu'elle ne fut presque plus reconnoissable. Ils ne firent rien qui vaille, pour vouloir trop bien faire, & gâterent tout à force de raffiner. Comme ils ne pouvoient atteindre à cette naïveté, dont Villon leur avoit laissé le modèle, ils s'efforcèrent de plaire par d'autres endroits. Mais ils songerent bien moins à contenter l'esprit, qu'à étonner l'oreille. Ils ne s'occupoient qu'à multiplier les Rimes contre toute sorte de raison, & qu'à les entasser les unes sur les autres. Moulinet

& Cretin donnerent l'exemple, & furent les deux qui contribuerent le plus à établir ce désordre. De-là ces Rimes de toute espece, dont nos vieux Arts Poëtiques traitent si au long; la Batelee, la Fraternellee, la Rétrograde, l'Enchaînée, la Brisée, l'Equivoque, la Senée, la Couronnée, l'Emperiere, & toutes ces autres qu'on regarde aujourd'hui avec raison, comme des abus & des excès de l'esprit humain. Ce qu'il y a de suprenant, c'est que ce mauvais goût inonda toute la France. Il duroit encore long-tems après sous le règne de François I. Marot lui-même, tout Marot qu'il étoit, ne s'en sauva pas, & il n'y a guere de ces sortes de Rimes, dont on ne trouve des exemples dans ses Ouvrages. Je ne craindrai point de rapporter ici une partie des puerilitez dont nos Poëtes faisoient alors leurs délices. Leurs fautes peuvent nous être utiles; & ce qu'ils cherchoient avec tant de soin,

est tout propre à nous apprendre ce que nous devons éviter.

Ils appelloient la Rime *Batelée*, lorsque la fin du Vers rimoit avec le repos du Vers suivant.

Quand Neptunus puissant Dieu de la Mer
Cessa d'armer Galères & Vaisseaux,

Elle étoit *Fraternisée*, lorsque le dernier mot d'un Vers étoit répété tout entier, ou en partie au commencement de l'autre.

Dieu Gard ma maîtresse & regente,
Gente de corps & de façon;
Son cœur tient le mien dans sa tente,
Tant & plus en mortel frisson..

On la nommoit *Retrograde*, lorsqu'en lisant les Vers à rebours, on y trouvoit encore & la mesure & la rime.

Triomphamment cherchez honneur & prix,
Désolez, méchans, infortunez.
Terriblement estes moquez & pris.

Et le reste.

Si on lit ces Vers en remontant, on
trouvera.

Pris & moquez estes terriblement,
Infortunez, méchans cœurs, désolez.
Prix & honneur cherchez triompham-
ment, &c.

La Rime *Enchaînée* consistoit dans
un certain enchaînement de mots & de
sens.

Dieu des Amours, de mort me garde,
M'en gardant donne-moi bonheur;
En me le donnant, prends ta Darde,
En la prenant, navre son cœur.

On donnoit à la Rime le nom de
Brisée, lorsqu'on peut briser les Vers de
telle maniere, que les repos même fas-
sent des Vers entre eux, & rimer les
uns avec les autres.

De cœur parfait chassez toute douleur,
Soyez soigneux, n'uzez de nulle feinte,
Sans vilain fait entretenez douceur,
Vaillant & Pieux abandonnez la feinte.

Si l'on brise ces Vers par la césure, il y aura :

De cœur parfait
Soyez soigneux.
Sans vilain fait,
Vaillant & pieux,
Chassez toute douleur,
N'uzez de nulle feinte,
Entretenez douceur,
Abandonnez la feinte.

On lui donnoit le nom d'*Equivoque* ;
Lorsqu'un même mot se trouve répété
tout entier à la fin de deux Vers, mais
dans une signification différente : Ainsi
Cretin dit à sainte Geneviève.

Peuples en paix te plaise maintenir,
Et envers nous si bien la main tenir,
Qu'après la vie ayons fin de mort seûre
Pour éviter internale morsure.

Ils nommoient la Rime *Senée*, lorsque
tous les mots de chaque Vers commençoient
par la même lettre.

Ardent Amour, Adorable Angélique.

La

La Rime étoit *Couronnée*, lorsqu'elle se présentoit deux fois à la fin de chaque Vers.

Ma blanche Colombelle d'elle,
Je vais souvent priant criant,
Qui dessous la cordelle belle,
Me jette un œil friand riant.

Mais la Rime *Emperiere* l'emportoit de beaucoup sur toutes les autres, & c'étoit celle qui au bout du Vers frappoit l'oreille jusqu'à trois fois.

Benins Lecteurs, très-diligens gens, gens,
Prenez en gré mes imparfaits, faits, faits.

On a de la peine à croire qu'il y ait eu un Siècle, où des hommes s'enfesoient fait un semblable usage de leurs talens & de leur loisir. Voilà néanmoins à quoi les meilleurs esprits passoient leur tems sous les deux Régnes dont nous parlons. Ils se donnoient des peines infinies pour faire de très-mauvaises choses; & uniquement occupez à

courir après de vains sons, ils négli-
geoient entierement le sens.

Que s'ils tournerent les Rimes de
toutes les manieres imaginables, ils fi-
rent aussi des Vers de toutes grandeurs.
Jusques-là on ne connoissoit guere que
ceux de huit, de dix & de douze syllabes ;
mais on s'avisa d'en faire de deux, de
trois & de quatre, & l'on crut qu'on
ne pouvoit mettre la raison trop à l'é-
troit. De deux syllabes, comme ceux-
ci de Marot.

Tel bien,
Vaut bien,
Qu'on fasse,
La chasse, &c.

Et ces autres du même Auteur, con-
tre Linote, Lingere médifante.

Linote,
Marmote,
Qui couds,
Ta note,
Tant fote,
Gringote
De nous, &c.

De trois syllabes, par exemple,

Ami jure,
 Je te jure,
 Que desir,
 Non loisir
 J'ai d'écrire.

En ces derniers tems Scarron a employé ces sortes de Vers à leur véritable usage, dans la Lettre folâtre qu'il adresse à M. Sarrafin, & dont le badinage se soutient d'un bout à l'autre.

Sarrafin,
 Mon voisin,
 Cher ami,
 Qu'à demi
 Je ne vois,
 Dont ma foi
 J'ai dépit
 Un petit, &c.

Mais M. le Duc de Nevers a fait voir, ce qu'on auroit eu plus de peine à croire, qu'ils étoient susceptibles du Grand & du Sublime.

Prince fait
 A souhait,
 Qu'on admire,
 Qu'on peut dire
 Tout parfait,
 Dont Homere
 Eust deü faire
 Le Portrait,
 Et le peindre
 Sans rien feindre
 Trait pour trait.

Et plus bas,

L'Uniyers
 Mis aux fers,
 Nulle peine
 N'eust senti
 Dans la chaisne
 De Conti.

De quatre syllabes, tels que ceux-ci de
 Marot.

Mesdamoiselles,
 Bonnes & belles,
 Je vous envoie
 Mon feu de joie,

Si j'avois mieux
 Devant vos yeux
 Il feroit mis.

Mais nos Poëtes étoient en trop beau chemin pour en demeurer-là. On eût dit qu'ils n'avoient d'autre dessein que de multiplier les difficultez d'un Art, qui par lui-même n'est déjà que trop difficile. Ils s'aviserent de joindre ensemble des Vers d'inégale grandeur, & de les arranger de telle sorte, que les Pièces qui en étoient composées présentassent aux yeux des figures bizarres, comme des Ouales, des Triangles, des Croix, des Fourches, des Râteaux &c. Amusement frivole qu'ils pouvoient justifier pourtant par l'exemple de l'Antiquité. On sçait que c'étoit autrefois la grande passion de Symmius de Rhode; & nous avons encore aujourd'hui cinq de ses Pièces qui représentent une Hache, un Autel, un Oeuf, un Sifflet & des Aîles. C'est ainsi que nos Poëtes cherchoient tous les moyens de mettre leur

esprit à la torture, & sembloient se disputer à l'envi la gloire d'imaginer les choses les plus bizarres & les plus ridicules. Ils étoient alors en très-grand nombre. Quelques-uns même ne manquoient ni de génie, ni de sçavoir. Mais ils ignorerent l'art de s'en servir. Je ne dirai qu'un mot de ceux dont la réputation n'a pas été fort grande, & j'insisterai davantage sur ceux qui ont fait plus de bruit.

Guillaume Vincent, premier Huissier du Parlement de Bordeaux, composa plusieurs Ballades. Il en adressa la plus grande partie à Octavien de saint Gelais, qui ne dédaigna pas d'y faire des réponses.

Frere Guillaume Boivin, Religieux & Chantre de l'Abbaye de saint Serge près d'Angers, fit un Poëme sur les événemens mémorables de son tems, depuis l'an 1485. jusqu'à l'an 1506. Ces sortes de Chroniques en Vers étoient couruës, depuis que Chastelain les avoit mis à la mode.

Jean, ou selon d'autres, Pierre Danton, Religieux de l'Ordre de saint Augustin, & Abbé de l'Angle en Poitou, étoit Historien & Poète François; & en cette double qualité, il composa partie en Prose & partie en Vers les Dits & Gestes de Louis XII.

Robert Gaguin né à Douai, & Général des Mathurins à Paris, grand Théologien, Philosophe, Orateur & Historien, comme il le montra par plusieurs Ouvrages, qu'il publia tant en Latin qu'en François, voulut aussi être Poète; & dans un voyage qu'il fit à Londres, il composa un Poème, dont le Titre étoit: *Le Passe-Tems d'oïveté.*

Jean Robertet, Secrétaire consécutivement de trois Rois de France & de trois Ducs de Bourbon, donna quelques Elégies & quelques Complaintes. Il traduisit aussi en Vers François les Oracles des Sybilles. On croit qu'il étoit Pere de ce Florimond Robertet, Baron d'Alluye, qui fut Secrétaire d'E-

tat & Intendant des Finances sous François I. & que Marot & les autres Auteurs Contemporains ont tant célébré, comme le meilleur de leur tems.

Les Dames Dantragues & Monnier firent aussi honneur à leur sexe, par le goût qu'elles avoient pour la Poësie, & composerent quelques Rondeaux & quelques Ballades qui furent bien reçûs.

Mais les Poëtes qui se distinguerent le plus, & dont les noms vivent encore aujourd'hui, furent Marguerite d'Autriche, Jean Moulinet, Jean le Maire, Frere Guillaume Alexis, Pierre Gringore, Jean Meschinot, Guillaume Cretin, André de la Vigne; & enfin Octavie de saint Gelais, & Jean Marot, tous deux dans la suite entierement effacez par leurs fils.

Marguerite d'Autriche aimoit passionnément notre Poësie, & n'obmit rien pour lui donner cours dans les Pais-Bas dont elle étoit Gouvernante.

Non-seulement elle honoroit d'une bienveillance particuliere ceux qui faisoient des Vers François, mais elle en faisoit elle-même très-bien. On sçait qu'ayant été successivement promise en mariage à deux grands Princes, sans en avoir épousé aucun, & que s'étant ensuite trouvée sur Mer dans une tempête où l'on crut que c'étoit fait du Vaisseau, elle demeura tranquille au milieu de l'orage; & que parmi les cris des Matelots, & les horreurs d'une mort prochaine, elle se fit de sens froid cette jolie Epitaphe.

Cy gist Margot, la gente Demoiselle;
Qu'a deux Maris, & encore est pucelle.

Ces deux Vers faits dans une conjoncture si terrible, ont donné à un de nos meilleurs Ecrivains l'idée de cet ingénieux Dialogue, où il ne craint point de mettre Marguerite d'Autriche prête à périr en parallele avec Adrien & Caton mourans; & où, à travers un ba-



dinage délicat, il ne laisse pas de faire voir d'une maniere solide, que la constance enjouée de la Princesse dans ce moment redoutable vaut peut-être bien la gayeté outrée de l'Empereur, & l'austere fermeté du Philosophe. Quoiqu'il en soit, Marguerite d'Autriche écrivoit fort bien en Vers & en Prose, comme il parut par plusieurs Ouvrages qu'elle composa, & dont le plus considerable étoit l'Histoire de ses Malheurs. Elle se faisoit un plaisir d'animer les Poëtes par ses libéralités. Jean Moulinet & Jean le Maire, qui tous deux vivoient sous son Gouvernement, & étoient du Comté de Hainault, eurent beaucoup de part à ses bienfaits.

Moulinet né à Valenciennes, & Chanoine de la même Ville, mit en Prose François le Roman de la Rose, & donna l'explication des allégories qu'il croyoit voir dans ce Poëme. Il fit aussi plusieurs Ouvrages de son chef. On les recueillit après sa mort, & on les

imprima sous ce Titre : *Les Dits & Faits de feu Maître Jean Moulinet, de bonne mémoire en son vivant Prestre & Chanoine de Valenciennes.* On trouve dans ce Recueil des Pièces de toute façon, & sur toutes sortes de sujets. Il y en a de sérieuses & d'héroïques ; comme, la Conquête de Naples par Charles VIII. Complainte de la Grece, après la prise de Constantinople ; le Trône d'Honneur, le Temple de Mars &c. D'enjouées & de badines, par exemple, le débat de la Chair & du Poisson, le Dialogue de l'Agneau & du Loup : de Satyriques, telles que sont, l'Épithalame de la fille de Laidin ; les neuf Preux de Gourmandise, de Dévotes, comme plusieurs Oraisons à N. S. à la sainte Vierge, à Madame sainte Anne, à Monseigneur saint Adrien &c. Le mal est que dans ces dernières Pièces le Poëte dit ordinairement à Dieu & aux Saints toute autre chose que ce qu'il leur devoit dire.

Ainsi dans l'Oraison de sainte Anne, au lieu d'édifier ses Lecteurs par les sentimens d'une pieté solide, il s'amuse à badiner ridiculement sur le nom de la Sainte.

*Ton nom est Anne, & en Latin Anna,
Le Tout-Puissant, qui justement t'ulna,
Veut qu'à l'aune tu soyes comparée :
Quatre quartiers une très-juste aune a,
Quatre vertus sont dont tu es parée.*

Mais l'Auteur après avoir fait de la Sainte une mesure, il en fait un arbre, & s'embarasse étrangement dans ces deux comparaisons.

*Tu es droite aulne, Anna bien nous le preuve,
S'on le retourne, Anna toujours on treuve,
Tu es l'arbre feuillu & le verd aulne,
Où l'on trouva la Vierge sans reprieve,
Du juste aulneur qui les bons aulneurs aune.*

On peut juger par ce léger échantillon quel étoit le caractere & le tour d'esprit de ce Poëte. Mais pour en donner une juste idée, il faut que je rap-

porte le commencement d'une Pièce où il parle de lui-même ; & où, non content de doubler la rime à la fin du Vers, il la double aussi au repos.

Moulinet n'est sans bruit ni sans nom, non.

Il a son son, & comme tu vois, voix.

Son doux plaid plaist, plus que ne fait ton ton.

Son vis art ard, plus clair que charbon bon.

Le reste de la Pièce est du même stile. Jamais Poëte ne porta plus loin la fureur d'accumuler rime sur rime. Lorsqu'il traitoit quelque sujet élevé, il plaçoit d'ordinaire une Strophe de petits Vers après une Strophe de grands, & hérissoit l'une & l'autre de rimes le plus qu'il pouvoit.

La plûpart des Poëtes travaillèrent d'après ce modèle. Mais un Auteur qui vivoit quelque tems après, & qui joignoit à un fonds infini de libertinage & de corruption, une critique exacte & un goût sûr, sentit le ridicule d'une méthode si gênante. Il s'en moque si-

nement dans l'Inscription en Vers qu'il met en grosses lettres antiques sur la grande porte de l'Abbaye de Thélème.

Cy n'entrez pas Hypocrites , Bigots ,
Vieux Matagots , Marmiteux Boursoufflez ;
Torts cols , Badaux , plus que n'étoient les
Gots ,

Ni Ostrogots , Précutseurs des Magots.
Haires , Cagots , Cafars empanoufflez ,
Gueux miroufflez , Frapars écornifflés ,
Betlez , entlez , fagoteurs de tabus ,
Tirez ailleurs pour vendre vos abus.

Vos abus méchants

Rempliroient mes champs

De méchanceté ,

Et par fausseté

Troubleroient mes chants

Vos abus méchants.

La principale * qualité de Moulinet , c'est qu'il étoit très-fécond ; & que malgré la contrainte à laquelle il s'assujet-

* La seule bonne qualité qu'eut Moulinet , c'étoit la fécondité ; si pourtant cette qualité doit passer pour bonne , lorsqu'elle n'est pas conduite & réglée par le jugement.

tissoit volontairement, il écrivoit avec une facilité prodigieuse.

Jean le Maire de Belges, eut en son tems la réputation d'excellent Orateur & d'excellent Poëte. Quoiqu'il fût étranger il aimoit extrêmement la France. Il le montra bien par son grand Ouvrage de l'Illustration des Gaules, qui est plein de recherches très-sçavantes, & où l'Auteur ne peche peut-être que par trop de zèle pour la gloire de notre Nation. Car il nous fait descendre des Troyens en droite ligne; & oubliant qu'il est Historien, il adopte en notre faveur toutes les Fables des Poëtes sur notre origine. Ses Ouvrages Poëtiques sont en grand nombre. Les deux principaux sont *la Couronne Marguaritique*, & *le Triomphe de l'Amant Verd*; tous deux consacrez à la gloire de Marguerite d'Autriche sa Bienfaitrice. Il entend par l'Amant Verd un Perroquet qui étoit à cette Princesse; & qui, dir-on, mourut de douleur,

parce qu'elle l'avoit laissé en Flandres, pendant un voyage qu'elle fit en Allemagne. Nos Poëtes en ce tems-là faisoient assez souvent tomber le repos du Vers sur un *e* feminin.

Nos jours passent, jamais nul ne revient.

Jean le Maire fut le premier qui remarqua le mauvais effet que produisoit cet *e* ainsi placé. Il en avertit Clement Marot, qui bien que tout jeune encore commençoit déjà à se distinguer par son talent extraordinaire pour la Poësie. Ils convinrent l'un & l'autre que c'étoit une faute, & continuerent d'y tomber. Marot en parlant de cet Auteur poussa un peu loin l'hyperbole :

*Jean le Maire Belgeois,
Qui eut l'esprit d'Homere le Gregeois.*

Il y a beaucoup à rabattre de cet éloge, mais on ne peut disconvenir que le Maire ne fût un des meilleurs esprits & un des plus sçavans hommes de son Siècle; & que notre Langue, soit pour
les

les Vers ou pour la Prose, ne lui soit infiniment redevable.

Frere Guillaume Alexis, appellé communément le bon Moine de Lire, Abbaye située en Normandie, fit plusieurs Rondeaux, Ballades & Chants Royaux à l'honneur de la sainte Vierge; & deux Poèmes, l'un intitulé : *Le Blason des fausses Amours*; & l'autre : *Le passe-tems de tout homme & de toute femme*. Ce dernier Titre semble promettre du badinage & de la gayeté. C'est pourtant un Ouvrage très-sérieux. Car le passe-tems dont il s'agit, n'est autre chose que les miseres nécessairement attachées à la condition humaine. L'Auteur prend l'homme dès le Berceau, le considère dans les différens âges de la vie, & l'examine enfin au lit de la mort, & fait voir que dans tous ces Etats nous ne sommes au monde que pour souffrir. Ce Poème est tout moral, & la versification en est passable pour le tems, mais elle est trop uniforme, &

Cc

l'on n'y trouve point de ces traits naïfs qui réveillent, & qui n'étoient pas inconnus même au siècle où écrivoit l'Auteur. Le Frere Alexis psalmodie toujours sur le même ton. Le Blason des fausses Amours est un peu plus varié. C'est un Dialogue entre un Gentilhomme, qui soutient le parti de l'Amour, & ce bon Moine qui se déchaîne contre, & qui fait un long dénombrement des malheurs que cette passion traîne à sa suite. On peut bien juger qu'il n'épargne pas les femmes. Une des choses qui le choque le plus en elles, c'est le peu de fidélité qu'elles gardent dans leurs attachemens, & le soin qu'elles ont de faire entendre à chacun de leurs adorateurs, qu'il est le plus aimé.

Plus sentiront

Qu'effët feront

Par leur beauté,

Plus jureront:

Que garderont

Fidélité.

Mais c'est traité
 Sans sûreté,
 Car autant à tous en diront.

Il leur fait un crime de ce qu'elles aiment à gouverner, & se récrient sur les défordres où elles engagent ceux qu'elles gouvernent.

Femme desire
 Et toujours tire
 D'être maistresse,
 Tout veut conduire,
 Tout faire & dire,
 Jamais ne cesse.
 Et Dieu sçait, qu'est-ce
 Quand elle adresse.

Par ses pratiques à eslire
 Homme qui gouverner se laisse,
 Ainsi qu'un chien qu'on mene en laisse.

Il les accuse aussi d'être peu sensible aux bonnes qualités, & de s'attacher beaucoup plus à la fortune qu'au mérite.

Soit un amant

Frais & plaisant,

Soit diligent ,
 Soit plus luisant
 Qu'un diamant
 Joli & gent ;
 Qu'il soit prudent ,
 Parlant aussi bien qu'un Romant ,
 S'il n'a de l'or & de l'argent ,
 On lui dit. A Dieu vous commant.

Mais son zèle l'emporte , lorsqu'il décrit leur avarice ; il ne choisit point alors ses expressions , & parle en homme grossièrement vrai.

Comme résine
 Qui conglutine.
 Ce qu'elle attrape ,
 Femme est encline
 A la rapine.
 Ce qu'elle agrappe
 Jamais n'échappe.

Et fuisse un tison de cuisine
 Tout lui est bon , argent & chappe ,
 Et quand n'y a plus que la nappe ,
 Incontinent l'amour décline.

Au reste , cet Auteur tomba dans la faute, où tomboient alors presque tous ceux

qui écrivoient sur la même matière ; il confond les femmes innocentes avec les coupables , & veut qu'on juge de toutes par quelques-unes. Ce bon Religieux eut aussi la dévotion de faire le voyage de Jerusalem ; & c'est dans cette Ville , comme il le dit lui-même , qu'il composa le Dialogue du Crucifix & du Pelerin. Il est loüable de n'avoir écrit que sur des matières de Piété & de Morale , & de s'être toujours souvenu dans ses Ouvrages des engagements de son Etat.

Pierre Gringore , appelé encore autrement de Vaudémont & Mere-sotte , étoit Herault d'Armes du Duc de Lorraine. Il publia plusieurs Ouvrages de Poësie , entre autres des Heures de Notre-Dame translâtées en Rime Françoisë , & dédiées à la Duchesse de Lorraine sa maîtresse. Les folles Entreprises , qui est une longue Satyre contre les vains projets des hommes ; & enfin un Volume intitulé : *Les menus propos de Me-*



re-sotte. Quelques-uns de nos Ecrivains trompés par ce dernier Titre, ont cru que Mere-sotte étoit un personnage Allégorique, qui tenoit la parole & dogmatisoit dans cet Ouvrage, au lieu que c'est simplement un des noms de l'Auteur. Il avoit bien les menus propos en tête. Car bien que les Pièces contenues dans ce Recueil soient en fort grand nombre, & sur des sujets très-différens, il leur donne à toutes le titre de menus propos, titre, qui pourtant ne convient guere à la plûpart. Menus propos sur les Dits & Faits d'Arístote; menus propos sur la Chronique du tems présent; menus propos sur la vie des gens de Cour; menus propos sur le Pseaume *Benedictus Dominus Deus Israël*; menus propos sur l'Hymne *Vexilla Regis prodeunt* &c. Mais le plus singulier de tous ces Menus propos, est celui par où le Livre finit, & qui a pour Titre: *Menus propos sur le Testament de Lucifer & le mariage de ses*

Filles. L'Auteur feint que Lucifer très-malade & abandonné des Medecins, songe à pourvoir ses Filles avant que de mourir ; & voici de quelle maniere il en dispose. Il veut que Présomption soit mariée aux jeunes gens ; Curiosité aux Femmes ; Adulation aux gens de Cour ; Opiniâtreté aux Ignorans ; Usure aux Agens & Banquiers ; Rapine aux gens de Robe ; Categorie aux Moines ; Simonie aux gens d'Eglise, & ainsi du reste. Il n'y a que sa fille Luxure qu'il n'établit pas ; parce qu'il est sûr, dit-il, qu'elle ne demeurera point, & que d'ailleurs il entend, qu'elle soit commune à tous les Etats. Ce Poëte avoit pris pour devise, *Raison par tout.* Mais on reconnoît en plusieurs endroits de ses Ouvrages, qu'il ne se souvenoit pas toujours de sa devise en écrivant. Il fit une petite Farce, intitulée : *Le Prince des Sots*, que plusieurs confondent avec les Menus propos de Merefotte, & dont nous parlerons en son lieu.



Jean Meschinot étoit un Gentilhomme de Nantes. Il fut Domestique des derniers Ducs de Bretagne, & lorsque la Duchesse Anne leur Heritiere vint épouser Charles VIII. Meschinot la suivit en France, & depuis demeura toujours auprès d'elle en qualité de Maître d'Hôtel. Nous avons de lui un Recueil de Poësie, qui contient un grand nombre de Pièces différentes. La plus considérable est un Poëme assez long, qui a pour titre : *Les Lunettes des Princes*. Rabelais ne sçait si dans tous nos vieux Poëtes on pourroit encore trouver un autre Ouvrage d'une idée aussi singuliere que celui-ci. On peut en juger par la simple exposition du sujet. Dame Raison, dit l'Auteur, forme le dessein de mettre entre les mains des Princes le seul Livre, qui peut leur apprendre à bien gouverner leurs Peuples.

* Rabelais le cite quelque part & s'en moque finement, comme il fait de tout,

Pour

Pour parvenir à cette grand'science

Un Livre auras , qui a nom , Conscience.

Mais afin que les Princes puissent lire ce Livre plus commodément & avec plus de profit, elle leur fait présent d'une paire de Lunettes, d'un travail & d'un artifice admirables. Car elles sont composées des quatre Vertus Cardinales; de telle sorte que Prudence & Justice en font les deux Verres; ils sont bordés de force, & joints l'un à l'autre par Temperance. L'Auteur assure:

Que jamais Oeuil ne vit telles béficiés.

Et il ajoute, qu'elles sont appellées les Lunettes des Princes; parce qu'encore, dit-il, qu'elles soient propres à tous les hommes, elles conviennent particulièrement au Pape, à l'Empereur, aux Rois, aux Ducs, & aux autres Seigneurs qui ont en main l'autorité souveraine. En effet, cet Ouvrage est rempli de maximes qui pourroient leur être fort utiles, mais qui sont absolument

Dd

gâtées par le burlesque qui régné d'un bout à l'autre. Peut-être ne sera-t-on pas fâché d'en voir ici quelques-unes. Celle qu'il répète le plus souvent, c'est que les Princes doivent, autant qu'il leur est possible, ménager le bien de leurs sujets, parce qu'ils ne peuvent les épuiser, sans se ressentir eux-mêmes de cet épuisement.

Croyez que Dieu vous punira,
 Quand vos sujets opprèsserez ;
 L'amour de leurs cœurs plus n'ira
 Vers vous, mais haine amasserez,
 S'ils sont pauvres, vous le ferez.

Comme il étoit persuadé que rien n'est plus propre à contenir les Princes que la pensée de la mort, il a soin de leur en rappeler sans cesse le souvenir.

Princes, vous n'estes d'autre alloi,
 Que le pauvre peuple commun.
 Faites-vous sujets à la Loi,
 Car certes vous mourrez comme un
 Des plus petits..

Et ailleurs.

Si tu vas à saint Innocent ,
 Où y a d'ossements grand tas ;
 Ja ne connoistras entre cent
 Les os des gens de grands Etats ,
 D'avec ceux qu'au monde noras
 En leur vivant pauvres & nus,
 Tous s'en vont , d'où ils sont venus.

Dans un autre endroit il dit , que si
 le sujet arrive le premier à ce terme
 fatal , le Prince ne tarde guere à sui-
 vre.

Je vais devant , il vient après ,
 Nous sommes égaux à peu près.

Il creuse cette pensée , & en tire cette
 réflexion assez Philosophique :

A cent ans d'ici je m'attends
 D'estre aussi riche que le Roi.

J'attendrai , ce n'est pas long-tems.

Lors serons de pareil arroi.

Si je souffre quelque desroi

Entre d'eux , il faut endurer ,

Malheur ne peut toujours durer.

Enfin , il leur représente qu'au sortit

de la vie tout ce qui les environne les abandonnera , & que leurs actions seules les accompagneront.

Quant au corps , guere d'avantage
 Ne vois d'un Prince aux plus petits.
 Les aucuns s'en vont devant âge
 A la mort , pauvres & chetifs.
 Autres suivent leurs appetits
 Pour quelque tems , & puis ils meurent.
 Leurs œuvres sans plus leur demeurent.

Il donne pour modèle d'un bon Prince
 Jean Duc de Bretagne , & l'éloge qu'il
 en fait est admirable par rapport au
 tems où vivoit cet Auteur.

Fier fut aux fiers , aux bons doux en cou-
 rage ,
 Prudent en faits , & benin en langage ,
 Autant valoit qu'en scellé sa promesse.
 Oncques ne fit un deshonnête Ouvrage.
 Des Benoits Cieux Dieu lui doit l'heri-
 tage.
 Car toujours fut vrai pere de noblessé.

L'autre partie du Recueil comprend une
 trentaine de Ballades , dont quelques-

unes ont des refrains assez heureux, témoin celui-ci.

Gens sans argent ressemblent corps sans ame.

Et cet autre,

On dit très-bien, mais on fait le contraire.

Quelques Rondeaux, dont l'un a pour Titre : Rondeau de Notre-Dame à son enfant en faveur du Pêcheur ; une Oraison à la sainte Vierge, chaque Vers commençant par une lettre de l'*Ave-Maria*. Un Poëme sur la Passion de Notre-Seigneur. Une Lamentation sur la mort de la Duchesse de Bourgogne ; une Profopopée de la Ville de Nantes, qui se plaint des malheurs du tems &c.

Dans ces diverses Pièces, il y a des exemples de la plûpart de ces Rimes dont nous avons parlé, & qui étoient si fort à la mode en ce tems-là. Mais on y trouve deux huitaines qui sont originaux en leur genre. On lit au haut de l'un : *Les huit Vers ci-dessous écrits*

D d iij

se peuvent lire & retourner en trente-huit manieres. Et au haut de l'autre, cette Oraison se peut dire par huit ou par seize Vers, tant en retrogradant qu'autrement; tellement qu'elle se peut lire en trente-deux manieres & plus, & à chacune y aura sens & rime, & peut commencer toujours par mots différens qui veut. Je ne puis me résoudre à mettre ici ces deux Pièces de Vers, parce que, quoiqu'en dise l'Auteur, à qui elles dûrent infiniment coûter, si l'on y trouve de la rime, on n'y trouve guere de raison. Au reste, on remarque presque par-tout dans ses Ouvrages, qu'il aimoit beaucoup à se lamenter. Il est toujours sur le ton plaintif, soit qu'il fût naturellement mélancolique, ou que ses malheurs l'eussent rendu chagrin. Quoiqu'il en soit, il s'appelloit lui-même, *le Banni de Lieffe*; & il se donne ce nom dans une Requête qu'il adresse à François III. dernier Duc de Bretagne & son Souverain. Comme cette Pièce renferme plu-

fiere particularités de sa vie, & que d'ailleurs elle est toute propre à donner une juste idée de son caractère, je ne crains point d'en rapporter ici une grande partie.

Supplie très-humblement vostre pauvre Vassal, loyal Sujet, & obéissant serviteur, nommé le Banni de Liesse, à présent demeurant au Diocèse d'Infortune, Paroisse d'affliction, & proche voisin de désespoir : Exposant comme dès son jeune âge il a continuellement servi Messieurs vos Prédécesseurs, les Ducs Jean, François, Pierre & Arthus, dont Dieu ait les ames; & qu'à vostre heureux avènement il vous plut le retenir vostre Domestique & Commensal serviteur... Ce néanmoins un Larron public, ennemi d'humanité & appelé malheur, accompagné d'une vieille maigre & déchirée, laquelle est nommée Pauvreté, ont incessamment guerroyé & poursuivi en tous lieux

ledit Suppliant , tendant à sa totale destruction , à la fureur desquels il a toujours jusqu'ici résisté par les bons supports & aide qu'il vous a plû lui faire... Et soit ainsi mon Souverain Seigneur , que combien qu'és temps passez celui Banni de Lieffe eust été cruellement traité & assailli par les susdits Malheur & Pauvreté , à présent l'ont atteint , pris & lié de toutes parts , en maniere que sans vostre prompt remede & secours il ne peut à leur malice résister... Or est ainsi que Notable & Révérende Dame qu'on appelle Vieillesse , voyant la captivité en quoi les dessus dits Malheur & Pauvreté détienent cettui Banni de Lieffe , desire le délivrer en bref de leurs mains , & lui tenir bonne & fidelle compagnie jusqu'à la fin , moyennant vostre bonne grace & aide ; car autrement elle n'a puissance de pourvoir à ses nécessitez , ni de le restituer en sa franchise.. Qu'il vous plaise donc mon Souverain Sei-

gneur commander à Honneur, Procureur General de toutes vos entreprises de foi adjoindre avec ledit Suppliant, & conduire sa cause en maniere que feldits ennemis soient chassez; & au surplus faire & ordonner tel état audit Banni de Lieffe, qu'il puisse en vous servant accomplir le reste de ses briefs jours. Ce faisant &c.

Vers ce même-tems on vit paroître un Poëme d'une longueur énorme, & avec ce Titre extraordinaire : *Les Contredits de Songe-Creux, contenant plusieurs abus en chacun état de ce monde.* L'Auteur ne jugea pas à propos de se faire connoître par son véritable nom; mais on peut dire que celui de Songe-Creux qu'il se donna, ne lui convenoit pas mal. Voici quel est le dessein de cet Ouvrage. Il s'agit de choisir un Etat de vie pour un jeune homme qui entre dans le monde. On fait à cette occasion une assemblée de Parens. Cha-

cun propose la Profession qu'il croit la plus convenable, & tâche d'en faire valoir les avantages. Mais Songe-Creux toujours prêt à contredire leur coupe la parole, détruit ce qu'ils avancent, & fait voir que generalement dans tous les Etats du monde ce n'est qu'injustice & que tromperie. Le mal est que Songe-Creux condamnant generalement toutes les Professions, il s'ensuit de son systême, que l'homme doit toute sa vie demeurer les bras croisés, & passer ses jours à ne rien faire. Il n'approuve ni le Célibat, ni le Mariage; mais il se déchaîne sur-tout contre ce dernier Etat, qu'il appelle le tombeau de la liberté & de tous les plaisirs. Il ne comprend pas comment un homme sage peut acheter une femme par un gros douaire; & il ajoute qu'autrefois il acheta la sienne fort peu, mais qu'il ne l'acheta que trop encore.

Treize deniers l'ai achetée,

Mais par ma foi, c'est trop vendu,

Qui pour le prix me l'a baillée,
Que par son cou fust-il pendu.

Il fait aussi cette demande ridicule, pourquoi le mari étant le chef de la maison, on a pourtant nommé le mariage, *Matrimonium*, du nom de la mere; & non pas, *Patrimonium*, du nom du pere; & il en apporte cette raison, qui n'est guere moins ridicule que la demande. C'est que, dit-il:

Des enfans qui sur terre sont,
On sçait fort bien quelle est la mere,
Mais on ne sçait quel pere ils ont.

Cette pensée est un peu comique. Mais on ne peut disconvenir qu'elle ne soit ici beaucoup plus à sa place que dans un Poëme Epique, tel que l'Odyssée, où elle se trouve pourtant conçûe à peu près dans les mêmes termes. Au reste, quelque soin qu'ait Songe-Creux de s'éloigner des opinions communément reçûës, il s'en rapproche quelquefois; comme lorsqu'interrogé s'il

faut préférer la science aux richesses ;
il résout la question par l'Historiette
suiivante.

Sur ce jadis une femme de nom ,
Si répondit assez notablement ,
Quand on s'enquist de son intention ,
Si son enfant seroit riche ou savant.
Elle reprit : Le sçavoir est moult gent.
Mais qui riche est , c'est chose encor plus
forte.

Car onc ne vis qu'un riche plein d'argent
Fust attendant un sage homme à la porte.
On voit toujours les gens sages requerre
Les riches gens , & non pas au contraire,
Par quoi mon fils, sans de ce plus enquerre,
Riche sera , si riche le puis faire.

Guillaume Cretin étoit Parisien. Il
commença par être Trésorier de la sain-
te Chapelle de Vincennes , & puis il
fut Chantre de la sainte Chapelle de
Paris. Jamais Poëte ne donna d'abord
de plus grandes espérances , & n'y ré-
pondit plus mal dans la suite. Il fit un
nombre infini de Vers , entre autres il
rima les Annales de France divisées en

quatre Parties. Mais la plûpart de ces Ouvrages ne virent point le jour ; ceux qui parurent ayant éteint la curiosité publique sur ceux qui étoient encore à paroître. Ce qui le perdit, c'est qu'il se jetta dans le goût des Rimes équivoques, & qu'il ne songeoit qu'à remplir ses Vers de misérables jeux de mots. Aussi est-ce par-là que Marot le caractérise.

Le Bon Cretin au Vers équivoqué.

Cependant le même Marot lui donne ailleurs des louanges excessives. Il lui adresse une Epigramme, avec ce Titre : *à Monsieur Cretin souverain Poëte François.* Et lorsque Cretin fut mort, il fit cette Epitaphe magnifique.

Seigneurs passans, comment pourrez-vous
croire,
De ce tombeau la grand pompe & la gloire
Il n'est ni peint, ni poli, ni doré,
Et si se dit haurement honoré,
Tant seulement pour être couverture,
D'un corps humain cy mis en sepulture.

C'est de Cretin , Cretin qui tant sçavoit.
 Regardez donc si ce tombeau avoit
 De ce Cretin les faits laborieux ,
 Comme il devoit être bien glorieux ,
 Veu qu'il prend gloire au pauvre corps tout
 mort ,
 Lequel par-tout vermine mine & mord &c.

Tout ce qu'on peut dire pour justifier le goût de Marot , c'est que dans ces Eloges il parloit le langage de l'amitié. Il s'en falloit bien que Rabelais ne jugeât de Cretin si favorablement. Il en parle comme d'un vieux radoteur , & le donne pour modèle d'un Poëte ridicule. Car on ne doute point que ce ne soit Cretin qui ait voulu peindre dans la personne de ce vieux Poëte , que Panurge va consulter pour sçavoir s'il se doit marier ou non. Les raisons qui le font croire , c'est que Rabelais donne à ce vieux rimailleur le nom de Raminagrobis , faisant allusion à l'Aumusse & aux Fourrures de ce bon Chanoine. En second

lieu, il appelle la maison de Raminagrobis la Villaumere, tirant encore par là sur Cretin, qui avoit nom Guillaume. Il ajoute que Raminagrobis avoit épousé en secondes noces la Grande Gourre, dont la belle Bazoche étoit née. C'est que Cretin, comme nous l'avons remarqué, passa de la sainte Chapelle de Vincennes à celle de Paris, au pied de laquelle se trouve la Bazoche. Il dit en quatrième lieu, que Raminagrobis au lit de la mort fit chasser de sa chambre un tas de vilaines bêtes noires, blanches, fauves, cendrées, par où Rabelais désigne l'antipathie que ce bon Ecclesiastique avoit toujours eue pour les Moines, jusques-là qu'il avoit fait contre eux une Satyre sanglante. Mais ce qui ôte toute difficulté, c'est que Panurge demandant s'il doit prendre femme, Raminagrobis lui répond par ce Rondeau, beaucoup plus propre à augmenter un doute qu'à le résoudre.

Prenez-la , ne la prenez pas.

Si vous la prenez , c'est bien fait.

Si ne la prenez , en effet

Ce fera ouvré par compas.

Gallopez , mais allez le pas ,

Reculez , avancez de fait ,

Prenez-la , ne.

Jeunez , prenez double repas.

Défaites ce qui est refait ,

Refaites ce qui est défait ,

Souhaitez-lui vie & trépas.

Prenez-la , ne

Or ce Rondeau est constamment de Cretin , & on le trouve dans le Recueil de ses Vers , imprimé long-tems avant que l'Ouvrage de Rabelais eût paru. Ce Recueil contient plusieurs Ballades & Rondeaux sur l'Immaculée Conception , une Oraison à sainte Geneviève , un Poëme , qui a pour Titre , le débat de deux Dames sur la Chasse au Chien & à l'Oiseau ; le Plaidoyer de l'Amant douloureux ; une longue Complainte sur la mort du Maréchal de Chabanes , qui fut

Fut tué à la journée de Pavie, plusieurs Epîtres à Charles VIII. à Louis XII. & à François I. & quelques autres Pièces sur des sujets de moindre importance. Tout cela, s'il ne faut rien diffimuler, est fort médiocre. On y trouve pourtant quelques Vers supportables, comme ceux de ce Quatrain sur les jeunes Abbez qui aspirent à l'Evêché.

*Subtils Regnards, & grands mangeurs d'I-
mages,*

Pour haut monter, contrefont les Cagots.

Puis quand ils sont juchez sur leurs ergots

Au monde font de merveilleux dommages.

André de la Vigne, Secrétaire du Duc de Savoye, composa le Verger d'honneur. Cet Ouvrage est mêlé de Vers & de Prose. La Conquête du Royaume de Naples par Charles VIII. en fait le sujet. C'est plutôt un Journal Historique qu'un Poëme. L'Auteur prend le Roi au sortir de Paris, le suit pas à pas jusqu'à Naples, l'accompagne fidèlement au retour, & raconte

au plus juste les événemens selon l'ordre qu'ils sont arrivez. Cette Pièce ne laisse pas d'être curieuse par beaucoup de particularitez qu'elle contient, & qui ne se trouvent point ailleurs.

Mais elle n'est pas du seul André de la Vigne. Octavien de saint Gelais y mit aussi la main. On regardoit ce dernier comme un des plus grands Poètes de son tems. Il étoit d'une des plus anciennes & des plus nobles Maisons du Poictou. Il nâquit à Coignac, & fut Evêque d'Angoulesme. Il vit les Règnes de Charles VIII. de Louis XII. & de François I. & fit des Vers jusqu'à la mort. Quoique notre Poésie fût sa plus forte passion, il ne laissoit pas d'entretenir commerce avec les Muses Grecques & Latines. Il est le premier qui par les Traductions les ait amenées de Grece & d'Italie en France. Il mit en Vers François tout l'Eneïde, plusieurs Livres de l'Odyssée, les Epîtres & l'art d'aimer d'Ovide. Mais il ne

se borna pas à la qualité de Traducteur. Il donna de plus un nombre infini d'Ouvrages de sa façon. Ce qu'il y eut de mal, c'est qu'il écrivoit plutôt en Cavalier & en Courtisan, qu'en homme élevé à une des premières Dignitez de l'Eglise. Plusieurs de ses Pièces roulent sur l'amour. Il y en a pourtant quelques-unes qui peuvent servir de préservatif contre cette passion dangereuse. Tel est le triolet suivant.

De trop aimer c'est grand folie,
 Je le sçais bien, quant à ma part.
 Quelque chose que l'on en die,
 De trop aimer c'est grand folie.
 A la parfin on en mandie.
 Qui sage est, bien-tôt s'en départ.
 De trop aimer c'est grand folie,
 Je le sçais bien, quant à ma part.

Il regardoit la fidélité comme une vertu de dupe, persuadé qu'il ne s'en trouve point parmi les femmes.

Pour estre Loyal à sa Dame,
 Savez-vous ce qu'il en advient.

De joyeux dolent on devient,
Car point n'est de loyale femme.

Aussi ne se piquoit-il pas de tenir beaucoup à ce qu'il aimoit.

Bonnes gens, j'ai perdu ma Dame.
Qui la trouvera, sur mon ame,
Combien qu'elle soit belle & bonne
De très-grand cœur je la lui donne.

Il avoit naturellement l'esprit tourné à la plaisanterie. Il a fait pour les gens de Finance une instruction courte, qui a bien l'air d'une Satyre déguisée. Mais soit qu'il eût dessein de les instruire, soit qu'il ait voulu, comme il y a beaucoup d'apparence, se réjouir un peu à leurs dépens, jamais maximes ne furent mieux suivies que celles qu'il leur adresse. Voici ce qu'elles contiennent.

Toi qui es Receveur du Roi,
Ou du Dauphin, si tu me croi,
Reçois avant que tu écrives,
Ecris avant que tu delivres.
De recevoir fais diligence,
Et fais tardive délivrance.

Prends acquis qui soient bien valables,
 Paye en paroles aimables ;
 En tes Clercs pas tant ne te fie,
 Qu'à voir souvent tes faits oublie.
 Sois moult diligent à compter.
 Et tu pourras plus haut monter.

Il eut un fils naturel, le fameux Melin de saint Gelais, qui porta beaucoup plus loin encore que son pere le talent de la Poësie. Mais quoique la conduite d'Octavien ne fût guere plus réguliere que ses Ecrits, cela n'empêche pas qu'il n'eût beaucoup de part aux bonnes graces & à la familiarité de François I. Lorsqu'ils se trouvoient ensemble, un de leurs plus grands plaisirs étoit de faire des Vers sur le champ, & de ne se parler que par Rimes. Ceux qui sont instruits des particularitez de cette Cour, sçavent la gageure qu'ils firent un jour ensemble, & qu'il seroit à souhaiter que le Prélat eût perdu.

Jean Marot étoit de Caën. Il quitta

sa Patrie par des raisons de fortune , & alla s'établir à Cahors. Et ce fut-là qu'il eut un fils , qui fut depuis le célèbre Clément Marot. Mais pour ne parler maintenant que du Pere , il se qualifioit , *Le Poëte de la très-magnanime Reine de France Anne de Bretagne.* Il vécut jusques sous le Règne de François I. dont il fut Valet de Chambre. Il avoit beaucoup de génie & peu de sçavoir , & l'on étoit surpris qu'un homme qui n'entendoit ni Grec ni Latin , pût tirer de son fond des Ouvrages si raisonnables. Les Oeuvres Poëtiques sont divisées en deux Parties. La premiere contient deux Poëmes , l'un sur l'entrée triomphante de Louis XII. dans la Ville de Gennes , & l'autre sur un second voyage que le même Roi fit en Italie , & où il gagna la bataille d'Aignadel. Comme ces deux Pièces sont dans le genre Héroïque , le Poëte tâche d'élever son stile , & de le proportionner à la grandeur de son sujet.

La seconde Partie de ses Oeuvres comprend, *le Doctrinal des Princesses & Nobles Dames* en vingt-quatre Rondeaux. Une cinquantaine d'autres Rondeaux sur différents sujets, quelques Chants Royaux & quelques Epîtres. Dans ces différentes Pièces la versification est exacte par rapport au tems, & ne manque pas de force. Aussi Jean Marot étoit-il le seul qui disputoit le prix à Octavien de saint Gelais. C'est une chose remarquable, que l'un & l'autre sous les Règnes de Charles VIII. & de Louis XII. ayent tenu le même rang que leurs deux fils tinrent depuis sous le Règne de François I. C'est-à-dire, que rivaux comme eux, ils ayent partagé tous les suffrages, & passé pour les deux premiers Poètes de leur siècle.

Au reste, tandis que la plupart de nos Poètes s'exerçoient sur les différentes matieres dont nous venons de parler, quelques-uns s'efforçoient, mais inutilement, de donner au Théâtre une

forme un peu plus raisonnable. Car premierement pour ce qui concerne la Tragédie, Jean Michel, Angevin, peu content de toutes les Pièces qui avoient été faites jusqu'alors sur la Passion de Notre-Seigneur, en composa une nouvelle qui ne valoit guere mieux que les précédentes. L'Impression nous l'a conservée. On lit ces mots à la tête du Livre; s'ensuit le Mystere de la Passion de N. S. J. C. par très-éloquent & scientifique Docteur Maître Jehan Michel, lequel Mystere fut joué à Angers moult triomphamment le mois d'Aoust de l'an 1486. & dernièrement à Paris. La dernière page fait foi que c'est à l'honneur de Dieu & de la Vierge Marie, & à l'édification de tout bon Chrétien & Chrétienne, que le présent Livre a été donné au Public.

On représenta encore deux autres Tragédies, dont je n'ai pû découvrir les Auteurs, & qui furent imprimées avec ce Titre, s'ensuit la vie de Monseigneur

seigneur saint Laurent, & le Martyre de Monseigneur saint Hyppolite par personnages.

Quant à ce qui concerne la Comédie, Pierre Gringore donna la petite Farce dont nous avons déjà parlé, & qui est intitulée: *Le Prince des Sots*. Elle fut jouée aux Halles de Paris le jour du Mardi Gras de l'année 1511. Dame Sottise ouvre la Scène par un assez long Prologue, où passant en revûe les différentes conditions de la vie, elle fait voir que toutes généralement relevent de son domaine, & reconnoissent son empire. La nouveauté du sujet, le grand nombre des personnes intéressées, le jour & le lieu de la représentation attirerent une multitude innombrable de Spectateurs.

Mais de toutes les Pièces de Théâtre faites avant François I. celle qui sans contredit eut le plus de succès, fut la Farce de Maître Pierre Pathelin. Elle fut reçûe avec des applaudissemens in-

croyables ; & plus de cent ans après , on battoit encore des mains. Pasquier dans ses recherches ne craint point d'avancer que cette Pièce seule (ce sont ses termes) fait contre-quarre aux meilleures Comédies Grecques , Latines & Italiennes. C'est beaucoup dire , mais on ne peut disconvenir que si on la regarde , non point comme une Comédie réguliere , mais comme une simple Farce , ainsi que son titre le porte , elle ne soit admirable pour le tems où elle a été faite. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle est infiniment au-dessus de tout ce qui avoit paru jusqu'alors dans le même genre. En effet , c'est la premiere où l'on trouve quelque sorte d'unité dans le sujet , de l'ordonnance dans le dessein , du surprenant & du merveilleux dans les incidens , de la varieté & de la suite dans les caracteres. A la vérité l'Auteur n'y respecte guere la vraisemblance. Il outre ses portraits ; les hommes & les ac-

tions qu'il représente ne ressemblent à rien, & n'ont point de modèles dans la nature. Mais tout cela peut s'excuser dans une Farce. Et où en seroient aujourd'hui la plûpart de nos Comédies mêmes, si on les jugeoit avec cette sévérité ? Le début du vieux Auteur étoit d'exprimer par une action le sens de ce Proverbe, à *trompeur, trompeur & demi*. Voici de quelle maniere il s'y prend pour rendre cette vérité sensible par l'imitation.

Maître Pierre Pathelin, grand Avocat & plus grand fourbe encore, fait si bien par son éloquence & par son adresse, qu'il enleve à crédit six aulnes de drap, & qu'il engage le Marchand à vouloir bien passer chez lui pour prendre son argent. Le Marchand y court au moment marqué. Mais il est bien surpris de trouver d'une part Pathelin au lit, criant les hauts cris, & attaqué d'un violent accès de Phrénésie ; & de l'autre la femme qui pleure

& se défespere , au sujet de son pauvre mari , réduit depuis plus de six semaines dans un si triste état. Tout ce jeu ne plaît nullement au Marchand , qui soupçonne quelque supercherie ; & qui ne pouvant tirer de réponse raisonnable s'en retourne , bien résolu de se pourvoir par les voyes juridiques. Il n'est pas plûtôt parti que Pathelin se leve & s'applaudit du succès de son stratagème. Mais non content d'avoir le drap du Marchand , il prête son ministère à un Berger autre fripon , qui étant au service du même Marchand , avoit volé plusieurs Moutons , & qui par cette raison venoit comparoître en Justice. Pathelin conseille au voleur d'Agneaux de contrefaire l'insensé à l'Audiance , & de ne répondre autre chose que Bée , Bée , à toutes les demandes qu'on lui fera. La chose ainsi concertée , ils se rendent devant le Juge , où bien-tôt après arrive le Marchand , qui tout étonné de voir ses

deux Fripons dans un lieu où il croyoit n'en trouver qu'un, se trouble à ce spectacle imprévu, prend tout à la fois l'un & l'autre à partie, & fait un discours confus de Drap & de Moutons où l'on ne comprend rien. Le Juge a beau lui crier de se remettre, & lui enjoindre de revenir à ses Moutons: S'il y revient, il retourne aussi-tôt à son Drap, & entasse coup sur coup tant d'extravagances, qu'à la fin le Juge le fait taire, & interroge le Berger. Mais c'est bien pour le Juge un autre sujet de surprise, lorsque par toutes les questions qu'il lui fait, il ne peut tirer autre chose que Bée Bée. Il perd patience, & se leve de dépit. Sentence intervient, par laquelle il déclare l'un & l'autre bien & duement atteints & convaincus de folie, & sur ce mis hors de Cour & de Procès. L'Avocat Pathelin sort tout triomphant, & demande son salaire. Mais il est bien surpris à son tour, de voir qu'à tout ce

qu'il peut dire le Berger ne répond autre chose que Bée Bée.

Telle est la constitution de ce petit Poème, monument le plus considérable du Théâtre de nos bons Ayeux. Ils le regarderent comme un Chef-d'œuvre. Ils crurent même que pour la gloire de la Nation, il ne falloit pas le tenir renfermé parmi nos François, mais qu'on devoit en faire part aux Etrangers. Dans ce dessein un Docteur en Droit nommé Cunibert, en fit une Traduction Latine, qui se trouve encore, & qui n'est pas mauvaise : *Fabula que veterator inscribitur.*

Un autre Auteur, dont je n'ai pu déterrer le nom, voulant profiter de la prévention où tout le monde étoit pour cet Ouvrage, entreprit d'en donner la suite, & composa le Testament & la mort de Maître Pierre Pathelin. Mais il s'en fallut bien que cette seconde Pièce ne fût aussi-bien reçûe que la première. Aussi n'est-elle pas si bon-

ne à beaucoup près. Dans le grand nombre d'irrégularitez qui s'y trouvent, une des plus marquées, c'est que l'Auteur, au lieu de conserver à Pathelin son caractère, & de le faire mourir comme il a vécu, s'avise d'en faire au lit de la mort un buveur, qui pendant les exhortations qu'on lui fait, en revient toujours à sa bouteille, & ne parle que de boire.

Avant qu'à prier je commence,
Qu'on arrose ma conscience.

Et ailleurs.

C'est bien dit, j'en aurai mémoire,
Mais pourtant qu'on me donne à boire.

Il paroît que l'Auteur ne s'embarassoit guere de la règle, *sibi constet*.

Qu'en tout avec soi-même il se montre
d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vû
d'abord.

Aussi cette Pièce échoua-t-elle. En

F f iiiij

quoi elle eut la même destinée que depuis ont eu le mariage du Cid, la mort du Cid, & tant d'autres qui ont été faites pour servir comme de suite à des Ouvrages de réputation. Ces Copies n'ont pas eu le succès de leurs Originaux, soit que sur chaque sujet il n'y ait qu'un certain nombre de traits & de beautés, dont ceux qui écrivent les premiers se saisissent, soit que l'approbation publique ait elle-même ses bornes, & qu'elle se lasse lorsqu'on lui présente trop long-tems le même objet.

Au reste, il est surprenant que la Farce de Maître Pierre Pathelin ayant toujours fait tant de bruit, on ne sçache ni par quel Auteur, ni en quel tems elle a été composée. On croit communément que ce fut sous le règne de Charles VIII. ou de Louis XII. & l'on prétend qu'elle enrichit notre Langue des mots *Patelin*, *Pateliner* & *Patelinage*. Mais il est constant que le

mot Pathelin se trouve plusieurs fois dans Villon. Car dans un endroit parlant de quelques Maîtres fourbes, il les appelle,

Les hoirs de défunt Patelin.

Et dans un autre, il dit,

Passer en tous sens Patelin.

pour dire excellent en fait de mariage & en tours d'adresse. D'où l'on doit conclure de deux choses l'une, ou que cette Pièce a été faite avant le tems de Villon, ou qu'il n'est pas vrai qu'elle ait introduit le mot de Pathelin parmi nous, puisque long-tems avant qu'elle parût, Villon ufoit de ce terme. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que cette petite Pièce a fondé plusieurs façons de parler proverbiales, comme avoir le drap & l'argent tout ensemble, revenir à ses moutons, payer quelqu'un de Bayes, &c.

On a voulu de nos jours la ressusciter

ter & la remettre sur le Théâtre. Mais soit que ce qui étoit bon du tems de nos Peres, ne le soit pas du nôtre, où les choses ont été portées à un plus haut point de perfection, soit que l'Auteur moderne, en substituant des expressions nouvelles aux anciennes, ait ôté à cet Ouvrage la naïveté qui en faisoit le principal mérite, soit qu'en ajoutant de son chef beaucoup de choses à l'Original, il soit parvenu contre son intention à le gâter par ce mélange ; il est certain qu'elle n'a pas eu le succès qu'on s'en étoit promis, & qu'elle est tombée à la seconde ou troisième représentation *.

Voilà quels étoient les Poètes qui fleurissoient immédiatement avant François I. La plupart même virent le commencement de son Règne. Ils se donnerent de grandes peines pour débrouil-

* Elle s'est cependant relevée depuis, & est aujourd'hui une des Farces de notre Théâtre François des plus goûtées.

ler notre Poësie , mais leurs efforts furent assez inutiles. Il faut avouer de bonne foi que la versification étoit alors très-imparfaite. Ils n'avoient nulle règle pour l'arrangement ou pour le mélange des Rimes. Ils plaçoient l'*e* féminin au repos du Vers ; ils comptoient ce même *e* pour rien , quoiqu'il fasse par lui-même une syllabe toutes les fois qu'il est suivi d'une consonne. Ils faisoient rimer des singuliers avec des pluriers. Ils ne s'embarassoient point du son rude que le choc des voyelles cause à l'oreille. Ils n'étoient nullement scrupuleux sur la Rime féminine , & n'avoient égard qu'à la dernière syllabe , bien que tout dépende de la pénultième ; de sorte que ces deux mots qu'on a coutume de citer pour exemple d'une Rime ridicule. *Halebarde & misericorde* , étoient alors une bonne Rime. Mais quoique ces fautes fussent grossières , ils en faisoient de bien plus considérables dans la manière de trai-

ter les sujets. Ils n'avoient presque aucune idée du grand & du sublime. Leur sérieux étoit un vrai burlesque. Ils confondoient les stiles & ignoroient les convenances. Au lieu de faire servir la Rime à la raison, ils sacrifioient absolument la raison à la Rime. Ils remplissoient leurs Ouvrages d'imaginations bizarres & monstrueuses. Ce n'étoit plus Jupiter, Junon, Mars & Neptune, c'étoit Faux-semblant, Bel-accueil, Franc-vouloir & Malebouche, qui agissoient dans tous les Poëmes. Aux grandes & nobles fictions que l'Antiquité nous a laissées, ils en avoient substitué de badines & de frivoles. En un mot, l'état informe où se trouvoit alors notre Poësie, ne donnoit pas lieu de croire qu'elle dût jamais parvenir au degré de perfection où elle a depuis été portée. Le seul point où ils excelloient, étoit le naïf; & en ce genre ils sont pleins de traits, qui aujourd'hui encore peuvent servir de modèle.

Je crois ne pouvoir mieux finir cette seconde Partie de mon travail, que par une Epigramme de Clément Marot, qui n'est que de douze Vers, & qui renferme comme le précis de tout ce que j'ai dit. Il l'adresse à Hugues Salet, qui étoit du Quercy aussi-bien que lui.

De Jean de Meun s'enfle le cours de Loire,
 En Maistre Alain Normandie prend gloire,
 Et plaint encor mon arbre Paternel.
 Octavien rend Cognac éternel.

De Moulinet, de Jean le Maire & Georges,
 Ceux de Hainault chantent à pleine gorge,
 Villon, Cretin ont Paris décoré ;
 Les deux Grebans ont le Mans honoré.
 De Coquillart s'égouit la Champagne.
 Nantes la Brete en Meschinot se baigne.
 Quercy, Salet, de toi se vantera.
 Et comme crois, de moi ne se taira.

F I N.

A P P R O B A T I O N .

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier,
J'Histoire & une Défense de la Poësie Françoisé ,
par M. l'Abbé Massieu. A Paris ce 18. Fevrier
1739. DE MONCRIF.

P R I V I L E G E D U R O Y .

L O U I S par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-ame LAURENT-FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *J'Histoire de la Poësie Françoisé, par le Sieur Abbé Massieu; Mahomet, Tragédie; la Vie de Moliere, avec des Jugemens sur ses Ouvrages*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre

Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; & ce dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur Daguesseau, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant

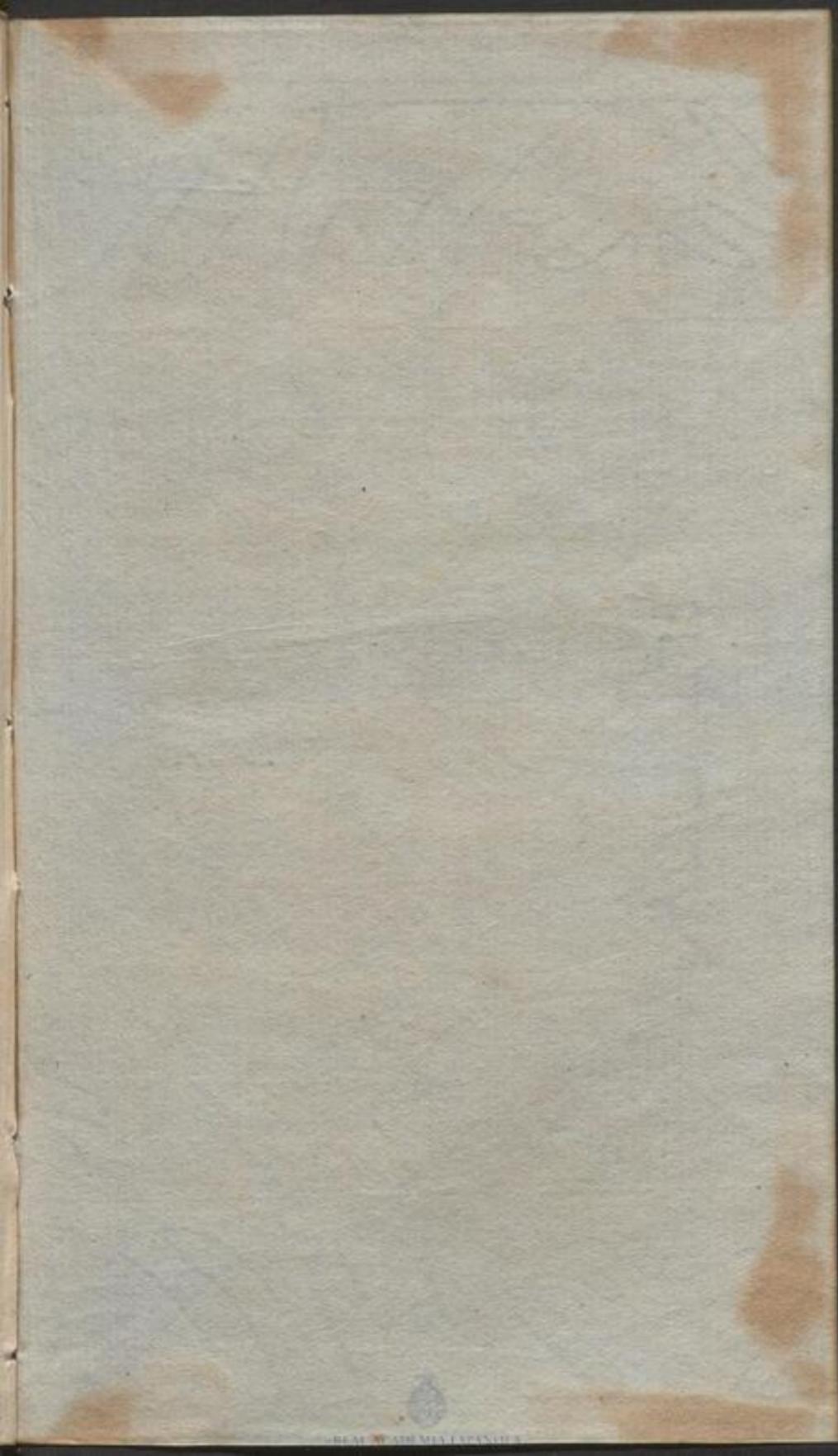
ou ses ayans cause , pleinement & paisiblement ,
sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou
empêchement. Voulons qu'a la copie desdites
Presentes , qui sera imprimée tout au long au
commencement ou à la fin desdits Ouvrages , soit
tenuë pour dûëment signifiée , & qu'aux copies
collationnées par l'un de nos amez & féaux Con-
seillers & Secretaires , foi soit ajoutée comme à
l'Original. Commandons au premier notre Huif-
sier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icel-
les tous actes requis & necessaires , sans deman-
der autre permission , & nonobstant Clameur de
Haro , Charte-Normande , & Lettres à ce con-
traires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris
le neuvième jour du mois de Juin , l'an de grace
mil sept cent trente-neuf , & de notre regne le
vingt-quatrième. Par le Roy en son Conseil ,

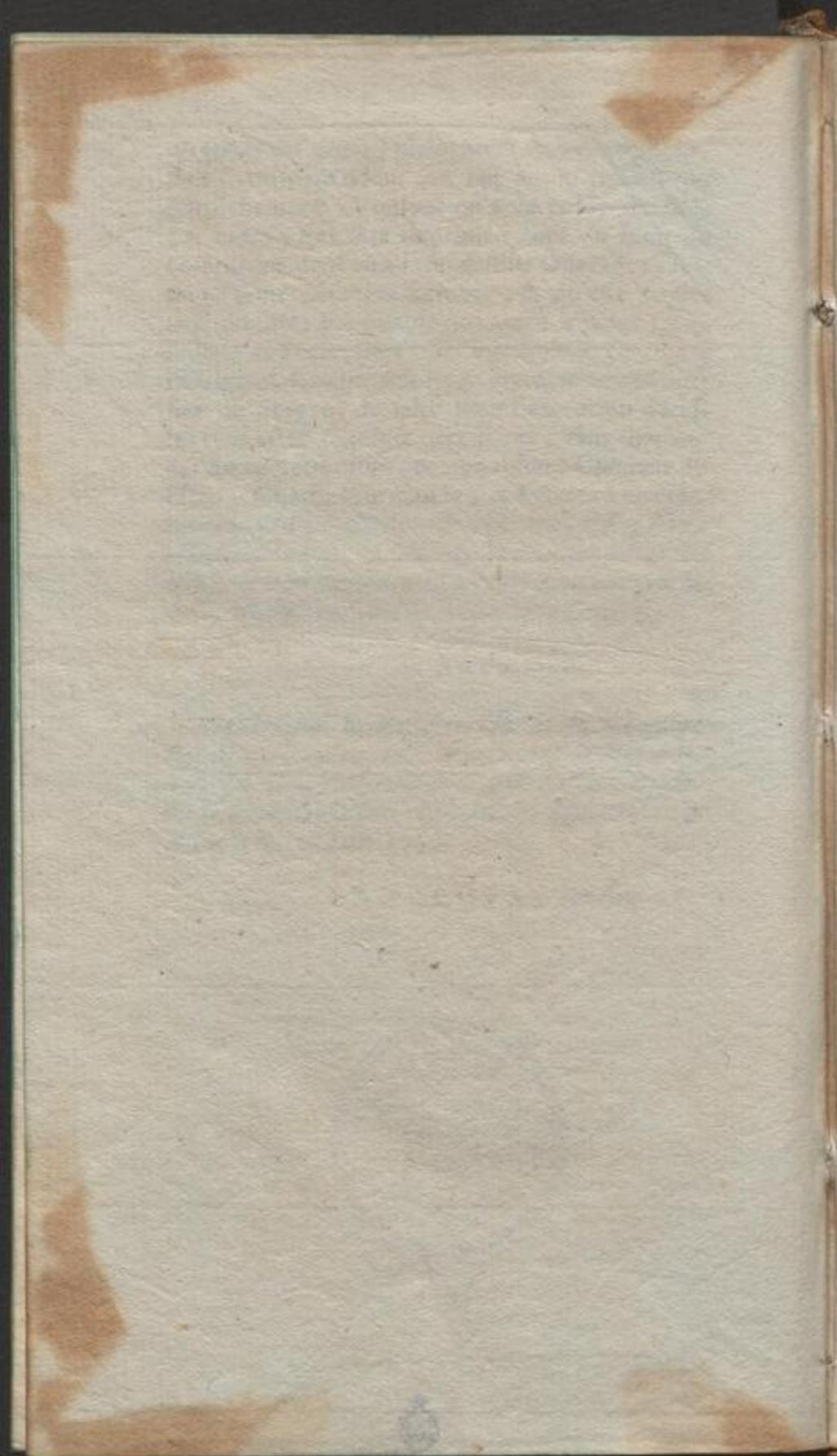
SAINSON.

*Registré sur le Registre dix de la Chambre
Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N.
247 fol. 24. conformément aux anciens Regle-
mens , confirmés par celui du 28. Février 1723.
A Paris le 12. Juin 1739.*

LANGLOIS , Syndic,







87 Arrows

